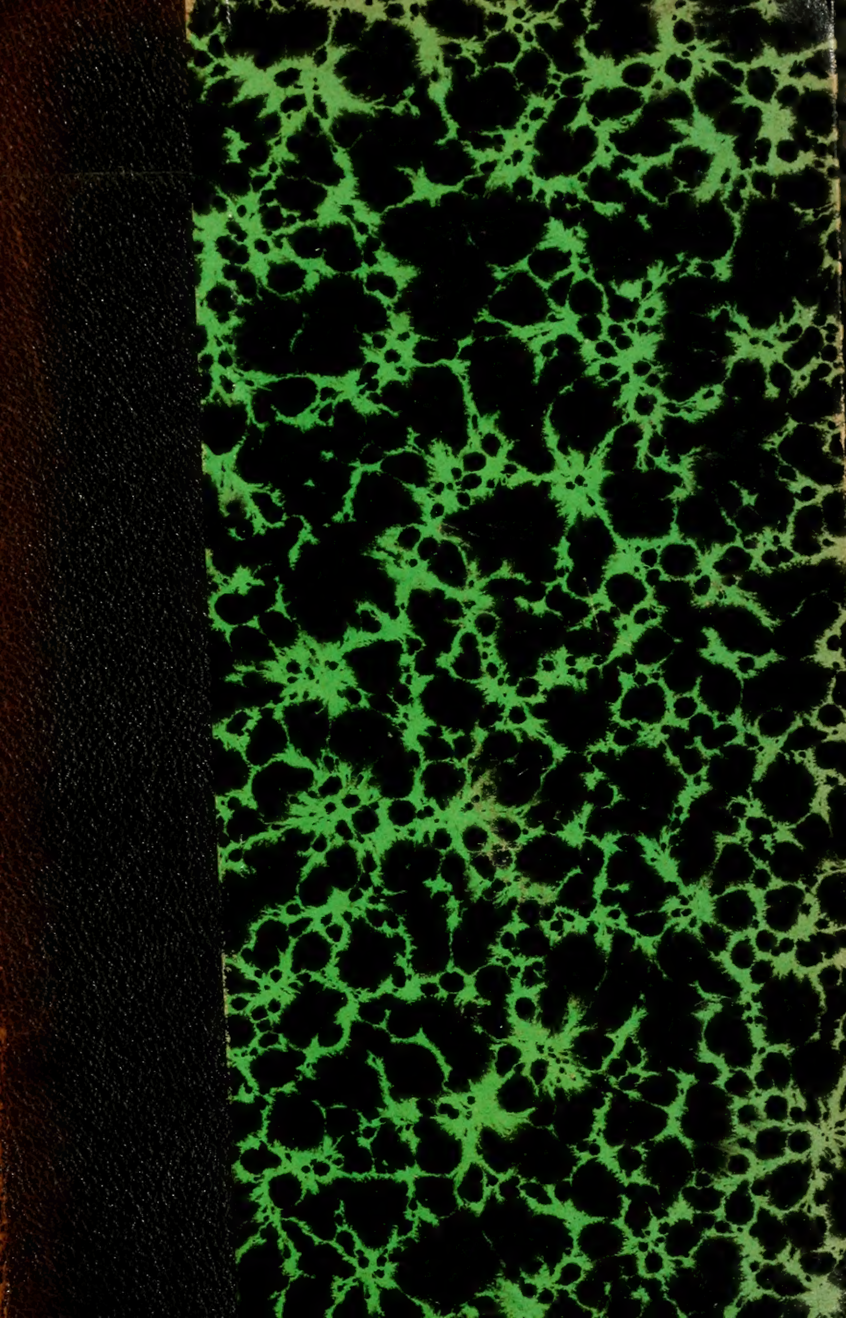






DU MÊME AUTEUR

Roman, Théâtre, Littérature, Poèmes

SIXTINE.
LE PÈLERIN DU SILENCE. Le Fantôme. Le Château singulier. Théâtre muet. Le livre des litanies. Pages retrouvées.
LES CHEVAUX DE DIOMÈDE.
D'UN PAYS LOINTAIN.
LE SONGE D'UNE FEMME.
LILITH, *suivi de* THÉODAT.
UNE NUIT AU LUXEMBOURG.
UN CŒUR VIRGINAL. Couverture de G. d'Espagnat.
COULEURS, *suivi de* CHOSES ANCIENNES.
DIVERTISSEMENTS, poèmes en vers,
HISTOIRES MAGIQUES.
LETTRES A L'AMAZONE.
LETTRES D'UN SATYRE.
LETTRES A SIXTINE.

Critique

LE LATIN MYSTIQUE (Étude sur la poésie latine du moyen âge) (*épuisé*)
LE LIVRE DES MASQUES (I et II), gloses et documents sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui, avec 53 portraits par F. Vallotton.
LA CULTURE DES IDÉES.
LE CHEMIN DE VELOURS. *Nouvelles dissociations d'idées.*
LE PROBLÈME DU STYLE. *Questions d'Art, de Littérature et de Grammaire.*
PHYSIQUE DE L'AMOUR. *Essai sur l'instinct sexuel.*
ÉPILOGUES. *Réflexions sur la vie*, 1895-1898 ; 1899-1901 (2e série) ; 1902-1904 (3e série) ; 1905-1912 (volume complémentaire) ; 4 vol.
ESTHÉTIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, édition revue, corrigée et augmentée.
PROMENADES LITTÉRAIRES (1re, 2e, 3e, 4e et 5e séries) ; 5 vol.
PROMENADES PHILOSOPHIQUES (1re, 2e et 3e séries) ; 3 vol.
DIALOGUES DES AMATEURS SUR LES CHOSES DU TEMPS (*Epilogues*, 4e série, 1905-1907).
NOUVEAUX DIALOGUES DES AMATEURS SUR LES CHOSES DU TEMPS (*Epilogues*, 5e série, 1907-1910).
DANTE, BÉATRICE ET LA POÉSIE AMOUREUSE.
PENDANT L'ORAGE.
PENDANT LA GUERRE.

PAGES CHOISIES, avec un portrait.

REMY DE GOURMONT

—

Epilogues

— *RÉFLEXIONS SUR LA VIE* —

TROISIÈME SÉRIE

1902-1904

SIXIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMXXIII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Sept exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 1 à 7.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

5439

A

Louis Dumur

1902

Janvier.

210

Du prix Nobel et en particulier de M. Sully-Prudhomme, poète idéaliste. — Jadis, soucieux de s'assurer une place au Paradis, les riches avant de mourir distrayaient d'une fortune, le plus souvent mal acquise, la part de Dieu. De là ces fondations pieuses qui couvrirent l'Europe d'églises, de monastères, d'hospices, d'universités. Notre-Dame, l'Hôtel-Dieu, la Sorbonne, autant de fondations pieuses. Les Etats-Unis, où les mœurs sont si anciennes qu'elles en paraissent nouvelles, en sont encore à cette période où le riche se croit tenu, pour assurer la légitimité de sa fortune, d'en sacrifier

une partie au bien public. L'Européen n'a plus de tels scrupules ; des fortunes scandaleuses s'érigent respectées sans que leurs possesseurs aient songé à les protéger contre l'indignation publique. Nos milliardaires jettent aux peuples, aux académies, quelques dédaigneuses bribes ; nul n'a jamais eu l'idée de rendre au moins la moitié de ses vols, afin de laisser un nom moins odieux. Cela fait qu'un jour ils devront les rendre en totalité. Presque seuls, de braves gens, médiocrement pourvus, songent à donner à leur petite fortune une utilité générale. C'est ainsi que l'Académie française dispose de tant de prix que leur modicité rend souvent inutiles. Cependant M. Nobel est venu et, du coup, le niveau des faveurs académiques est monté très haut. Ce sont des deux cent mille francs à la fois que d'innocents poètes reçoivent avec une couronne, et de timides savants. Il n'est pas ridicule d'être gratifié du prix Nobel ; dix mille louis ne pouvant jamais, sous aucun prétexte, être ridicules.

Entre toutes les œuvres qu'il pouvait fonder, Nobel n'a peut-être pas choisi la plus sûre, ni la plus utile ; mais c'est celle qui fera le plus parler de lui et rêver de lui tout haut des hommes ingénus qui ont embrassé la carrière, jusqu'alors

stérile, de poète idéaliste ou de bienfaiteur de l'humanité souffrante. Ce fabricant de dynamite est enclin à une philosophie aimable; il cultivait l'idéal de même que les explosifs et, tout en livrant aux hommes de quoi se tuer plus sûrement les uns les autres, songeait à élever leurs âmes vers les régions sereines. Comme il l'a bien établi lui-même, le prix de littérature de sa fondation doit être attribué « à celui qui aura produit l'ouvrage littéraire le plus remarquable dans le sens de l'*idéalisme* ».

Puis-je avouer que, appelé à dire mon avis, je n'eusse point songé à M. Sully-Prudhomme ? Non que je n'estime pas ce poète sage et tendre, cet esthéticien prudent; mais le mot *idéalisme* n'a pas pour moi le sens qu'il avait pour Nobel, qu'il a pour l'Académie suédoise et pour l'auteur de *Justice*.

Il y a deux idéalismes. L'un est une philosophie, celle de Platon, de Descartes, de Berkeley, de Kant, de Schopenhauer, de Taine, de Nietzsche; l'autre est une religion, celle de ceux qui professent un christianisme raisonnable, borné à la seule morale de l'Evangile. L'un vient du mot *idée;* l'autre du mot *idéal*. Jamais peut-être syllabes n'abritèrent deux notions plus contradictoires. Mais autant l'une est précise, nette,

claire, apte à être développée scientifiquement, comme le fit Taine dans *l'Intelligence*, autant l'autre est vague, soupirante, exténuée. La confusion est due, je crois, à Cousin, qui avait assumé la tâche de dénaturer l'Idéalisme allemand en le saturant de christianisme. Cet amalgame est demeuré jusqu'à nos jours la philosophie officielle de l'Université et le lac bleu dont rêvent toutes les belles âmes en mal de bons sentiments.

M. Sully-Prudhomme est une belle âme. A peine fut-il averti des sommes qui lui venaient de Stockholm qu'il songeait déjà à les transformer en bonnes œuvres. Il veut qu'un jeune poète de talent n'en soit pas réduit, faute d'or, à garder ses vers inédits. La Société des Gens de lettres désignera les manuscrits, et quelle société, hormis l'Académie elle-même, verrait-on de mieux qualifiée pour cette besogne délicate? Ce choix, tant de simplicité unie à tant de désintéressement, achèvent d'éclairer la figure ingénue de cet illustre idéaliste. Quelle bonté et comme il aime la poésie! Ce n'est pas lui qui se serait opposé avec énergie, avec violence — avec une telle violence que la commission céda — au choix de Jean Moréas pour le prix qui, aux dernières fêtes, fut attribué à un M. Mérat!

Cependant on l'accusa de ce méfait. Comment croire qu'un poète si plein d'*idéalisme* ait refusé ce qui lui est dû à l'un des poètes nouveaux les plus excellents : que celui qui soupira tant de romances, qui célébra si doucement les amours éternelles et les petits oiseaux, la justice et l'azur, l'immortalité de l'âme et les peines de cœur, que l'auteur, en un mot, du *Vase brisé* (Pauvre feuille, où vas-tu?) ait eu un moment de haine littéraire?

De haine, ses amis en sont pleins. Enorgueillis par le monceau d'or déposé aux pieds de leur idole, ils se livrent aux provocations les plus faibles. L'un deux, sage anonyme, écrivait ceci dans *le Temps* du 19 décembre : « Il n'est évidemment pas un collaborateur du *Mercure de France* ou de la *Revue naturiste* qui, pour avoir fait quelques vers de dix-sept ou de trente-trois pieds sans majuscule au commencement, sans rime à la fin et sans signification nulle part, ne se considère *in petto* comme ayant beaucoup mieux mérité le prix Nobel que l'auteur de *Justice* et des *Vaines tendresses*. Mais ces jugements ne sortent pas du silence qui leur sied si bien. » Tel est le langage que l'on tient sur la poésie française d'aujourd'hui dans le cercle intime de M. Sully-Prudhomme. Il n'est pas très

honorable pour le vieux maître. Mais pas de représailles; elles seraient trop cruelles. N'y touchez pas, il est brisé.

211

La Science et les sciences, à propos du jubilé de M. Berthelot. — Il en est sans doute dans le monde savant comme dans le monde littéraire; la plupart des réputations y sont usurpées et les noms les plus connus sont ceux des hommes les plus intrigants et les moins scrupuleux. Mais, là aussi, des accords logiques se font entre le génie et la gloire, entre le talent et la réputation : M. Berthelot est illustre et nul ne conteste que cela soit légitime. Chimiste, il est l'un des représentants les plus qualifiés d'une science, intéressante surtout par ses résultats pratiques, par ses applications industrielles. La cornue de Van Helmont vaut désormais des millions ; celle de M. Berthelot eût fait de lui un des puissants de ce monde, s'il avait eu le goût du lucre. Il a préféré les couronnes, les médailles, les apothéoses ; on les lui a décernées : il a sa récompense. Aller plus loin et dire que M. Berthelot représente la Science, ce serait peut-être aller trop

loin. La chimie, même synthétique, n'est pas la Science; elle est une des sciences où se disputent les hommes. Et d'ailleurs, il n'y a pas de Science absolue, il n'y a que des sciences particulières. Il ne faudrait pas avoir l'air de n'avoir détruit les vieilles religions que pour leur substituer une religion nouvelle, plus tyrannique et pas beaucoup plus sûre.

Invoquer, si l'on est prudent, l'autorité de la Science, c'est entendre, et rien de plus, la méthode de la science spéciale, limitée, dont il s'agit. Un philologue, un chimiste, un historien, un électricien peuvent dire également : la science. Cela signifie : ma science, mes principes, ce qui est valable en ce moment pour moi dans le cercle d'études où j'évolue. Au sens surélevé, la Science, cela pourrait signifier l'ensemble des connaissances humaines. Il y a toujours eu un ensemble des connaissances humaines, mais il n'a jamais été plus inaccessible aux forces d'un seul homme ; et, par l'activité même du mouvement scientifique, cet ensemble, ce bloc n'a jamais été plus précaire, plus instable. Tandis que le cerveau humain demeure toujours identique à lui-même, toujours la même machine sans perfection possible ni même imaginable, le trésor de la connaissance, grâce à l'écriture, l'im-

primerie surtout, va toujours croissant. Jadis les notions se succédaient les unes aux autres; maintenant elles s'accumulent. Elles ont formé une colline, une montagne, d'abord, et d'embrassement toujours de plus en plus difficile. S'il n'en croulait sans cesse dans le néant, si le nouveau ne venait pas, heure par heure, écraser le vieux, l'étouffer et enfoncer aux abîmes, la Science ne serait qu'une masse effroyable et invincible. Darwin a montré comment la terre, qui semble inerte, est en perpétuel mouvement grâce au travail de ses hôtes, et particulièrement du ver. Les parties les plus profondes d'un champ que l'homme ne remue jamais montent lentement vers la surface; une pierre posée dans l'herbe s'enfonce en quelques années, puis disparaît. Des cités abandonnées sont descendues ainsi dans la nuit compacte. Ce mouvement représente assez bien les lentes oscillations de la Science : ce qui est aujourd'hui la vérité et la lumière tombe graduellement dans les ténèbres. Dans cent ans, la Science d'aujourd'hui ne sera plus qu'un amas de superstitions où l'on distinguera à peine quelques notions exactes. La chimie de M. Berthelot est l'alchimie de l'avenir, comme l'alchimie du moine Bacon est la chimie du passé.

Il n'appartiendrait donc pas, même à un savant universel, d'affirmer, et au nom de la Science, des principes. La Science dont il serait le prêtre n'existerait plus, à peine ses principes auraient-ils été proférés. Une découverte insoupçonnable peut, demain, réduire à l'état de manuel de sorcellerie nos traités les mieux pondérés. La chimie, qui n'est qu'une des sciences, suffit encore moins à conférer à un savant, même de la valeur de M. Berthelot, le sacerdoce social.

M. Berthelot, le jour de son apothéose, déclara : « La Science réclame aujourd'hui, à la fois la direction matérielle, la direction intellectuelle et la direction morale des sociétés. » Quelle science? Je sais bien que M. Berthelot a réalisé, en 1862, la synthèse de l'acétylène, mais cela a-t-il un rapport quelconque avec la morale, et cela donne-t-il le droit de régir les recherches philosophiques ou de diriger la construction des sous-marins? De tels mots sont malheureux, et pires. Ils poussent au sarcasme. Ils jetteraient pour un moment, dans l'opposition anti-scientifique, des esprits droits qui aiment les sciences et cultivent celle qui concorde avec la forme de leur intelligence. Il ne faut pas qu'un savant parle de ce qui n'est pas son métier : ou bien que cela soit avec la prudence de celui qui s'aven-

ture hors du domaine où il est le maître. Ni Lavoisier, ni Pasteur n'ont prétendu à gouverner les intelligences ni à résoudre l'énigme du monde. Ils ne prophétisèrent pas non plus. Le premier venu peut dire l'avenir. Des discoureurs transformèrent assez mal à propos en « université populaire » l'assemblée qui fêtait M. Berthelot. On attendait quelque noble propos sur la tristesse que doit éprouver à ne rien savoir, en somme, un homme qui sait tant de choses; et ce furent les fades congratulations d'un optimisme naïf. Qu'est-ce que la vie? M. Berthelot, sait ce qu'est le camphre. C'est quelque chose. Mais, qu'est-ce que la vie ?

Il y a dix ans, et plus peut-être, je lus cette phrase de M. Berthelot : « La nature n'a plus de secrets pour nous. » Et j'avoue que, depuis dix ans, elle me hante. Je ne puis lire son nom, sans que ce verset d'un monstrueux psaume ne me chante dans la tête. Et je songe aussi que ni un grand poète comme Victor Hugo, ni un grand chimiste comme M. Berthelot ne sont nécessairement de grands penseurs. Se dire cela, semble facile. Cependant, il y faut peut-être plus de perspicacité et plus de courage qu'on ne le croit.

212

La Question du symbolisme. — A la fin de son étude, ou plutôt de son « mémoire » sur les *Origines du symbolisme*, M. Kahn se demande s'il y a encore des symbolistes ou si, comme on le lui a dit, sans reproche je suppose, le poète des *Palais Nomades* ne serait pas le dernier survivant de cette époque lointaine. Non. Qu'ils le veuillent bien ou qu'ils se dérobent, tous les symbolistes de la première comme de la dernière heure sont restés tels. On n'est pas ce qu'on veut, dans la vie. On subit le milieu où l'on a d'abord évolué et l'on en garde la marque. La marque symboliste est noble et je tiens beaucoup, pour ma part, à la porter visible et même impertinente. Il y a une manière d'être symboliste, comme il y eut une manière d'être romantique, qui ne comporte pas, et bien au contraire, l'abandon de la personnalité esthétique. Cette manière d'être, si elle implique une limite, c'est par en bas, non par en haut. Elle oblige ceux qui s'y soumirent à continuer le dédain qu'ils montrèrent d'abord pour toute la littérature sans idées et sans goût, dénuée de l'intellectualité ou du sentiment profond de la vie et de son

mystère. Rester symboliste, après dix ou quinze ans, c'est se refuser à participer à l'indulgence universelle, c'est obéir toujours au vœu ancien de maintenir, contre les vulgarisateurs, la noblesse de l'art et son orgueil.

Février.

213

L'Idée de responsabilité, à propos du « Tueur de femmes ». — L'avocat de ce personnage, désormais illustre, Vidal, se propose, dit-on, de plaider l'irresponsabilité de son client. Le moyen n'est pas nouveau, mais il est bon, si bon que l'on s'étonne de ne pas le voir employé par tout avocat pour toute cause. Il est vrai que cela ne ferait plus l'affaire des avocats, ni celle des rationalistes, qui en vivent, de l'idée de responsabilité morale, et qui en crèveront. Rien, peut-être, n'est plus bête, ni plus incompréhensible. C'est la vieille question du libre arbitre. Vieille? Non, puisqu'elle n'est ni païenne, ni chrétienne. Elle est moderne, elle est nouvelle, elle est une des conquêtes de cette entité métaphysique, la Raison.

Il ne faut en chercher les traces ni dans la philosophie ni dans la religion grecques. La vertu, pour toute l'antiquité, était un état; on est bon ou mauvais comme une plante est utile ou nuisible. C'est un fait. De la nature de l'état dérivent naturellement des actes déterminés par leur origine. La volonté personnelle ne peut pas intervenir et faire naître le bon du mauvais, ni le mauvais du bon. La logique s'y oppose. Les Grecs croyaient aux miracles, mais non aux miracles permanents. Or, le libre arbitre serait un miracle permanent. Ce serait, cent fois par jour et par homme arrivé à l'état de raison, la création d'un nouveau monde, d'une nouvelle série d'actes, entièrement indépendante des séries précédentes. Un philosophe moderne a cru pallier cette absurdité en imaginant un mot composé, « idée-force » ; mais il la précise, plutôt, et il l'aggraverait, si une absurdité pareille le pouvait être, si à rien on pouvait retrancher une quantité. L'idée d'un commencement du monde est déjà inadmissible. Le monde n'a pas eu de commencement et il n'aura pas de fin. Il est. La chaîne des causes n'a ni premier, ni dernier chaînon. Tout au plus, et c'est ce que Nietzsche ne put jamais prouver, peut-on supposer que la droite est un cercle à rayon infini et le plan, une sphère

à rayon également infini. Mais il y a conflit entre l'idée même de cercle ou de sphère et l'idée d'infini. Aussi Gauss refusait d'admettre de telles propositions; elles ne lui semblaient pas sérieuses, parce qu'alors on traite l'infini « comme une quantité déterminée », ce qui est absurde. L'inverse est plus raisonnable, qu'à l'infini le cercle est une droite et le sphère un plan. Cela enlève toute idée de commencement ou de recommencement. D'ailleurs, comme dit encore Gauss, l'infini n'est qu'une manière de parler.

L'homme est la somme des éléments qui le composent et comme tel, soumis aux lois qui régissent ces éléments. Les lois, façon de dire, métaphore purement subjective — se résument en une seule, la causalité. Rien ne se produit qu'en vertu d'une cause. Tous les efforts des moralistes pour soustraire les actes humains à cette nécessité ont naturellement été vains. Il faut faire intervenir la foi. Mais la foi chrétienne même ne suffirait pas; elle est trop positiviste et encore trop scientifique. Seule la foi rationaliste est assez forte pour faire admettre à ses fidèles dépravés une sottise aussi grossière. Le grand théologien du christianisme, saint Augustin, n'a aucune idée du libre arbitre. Elevé dans le paganisme, nourri des sages philosophies, il ne peut

admettre que la nécessité ; il croit baptiser cette idée en l'appelant prédestination, mais le mot nouveau n'en diminue pas la valeur essentielle. C'est par l'idée de prédestination que le christianisme se rattache à la philosophie éternelle, à la science. Tout ce qui tend à affaiblir cette notion de la dépendance absolue de l'homme, atome entraîné dans le tourbillon des effets et des causes, n'est que la protestation puérile de cerveaux affaiblis. On songe à l'enfant monté sur le cheval de bois d'un manège et qui croit diriger sa monture.

Tournez, tournez, bons chevaux de bois...
Tournez, tournez, sans espoir de foin.

On trouvera peut-être que c'est remonter un peu loin et que ces notes sur l'histoire de l'idée de responsabilité viennent mal à propos appelées par un assassin. Mais tout se tient ; le monde de la vie et le monde des idées s'évoquent nécessairement l'un l'autre dans un cerveau un peu actif et il est des moments où, en voyant une mouche changer de place sur une vitre, on songe à l'énigme du monde. Je crois d'ailleurs que la plupart des écrivains qui restent à la surface des choses le font par impuissance à creuser le sol fécond qui s'ouvrirait à leur effort. Il y a certai-

nement un public que ces « divagations » intéressent, et d'ailleurs j'écris pour clarifier mes propres idées. Je suppose donc que l'on a confondu la responsabilité avec le sentiment de la responsabilité, la conscience active avec la conscience passive. L'homme, qui n'est pas responsable, se croit responsable. Il en est de même pour la conscience. Avoir conscience d'un acte, c'est voir cet acte. On ne voit que ce qui est. Avoir conscience d'un acte, c'est avoir conscience d'un acte accompli. Autant dire que la conscience n'a pas plus pour effet de déterminer l'acte que l'image d'une figure dans une glace ne crée cette figure. Se regarder agir, c'est se regarder ayant agi ; c'est regarder le rond que fait la pierre jetée dans l'eau. La plupart des hommes ont cette faculté : ils sont conscients.

Quelques-uns ne l'ont pas : ils sont inconscients. On ne voit pas le rond formé par la pierre, parce qu'il fait nuit, ou parce que l'on est myope. La pierre n'en a pas moins été lancée, mise en mouvement, dans tous les cas, par une puissance aussi absolue que la loi de gravitation universelle. Le sentiment de la responsabilité est lié à l'existence de la conscience, à la faculté de considérer l'acte au moment où il achève de s'accomplir. L'homme responsable est

celui qui a le sentiment d'être responsable de ses actes; ce sentiment peut être presque contemporain de l'acte; il peut aussi lui être postérieur. Il ne peut jamais être antérieur, quoique nous ayons parfois l'illusion de l'antériorité. Mais cette illusion naît dans le moment qui sépare l'acte virtuel de l'acte réel. La croyance à la volonté a également cette origine.

Pour les crimes, et pour tous les manquements aux usages sociaux ou personnels, le signe de la responsabilité est le remords, le regret, sentiments qui signalent un homme normal et bien équilibré, du moins au point de vue social. L'absence de remords chez un criminel indique évidemment soit un grand trouble dans les fonctions mentales, soit un égoïsme très anti-social. Ce sera le signe visible, psychologique, de l'irresponsabilité, ou plutôt l'absence du sentiment de responsabilité, ce qui est assez différent. On sera sûr, au moins, en châtiant cet homme, qu'il ne comprendra pas le châtiment. C'est en ce sens tout relatif qu'il est possible de séparer les hommes en responsables et en irresponsables, — pourvu qu'il reste bien entendu que cette distinction porte non sur la nature des actes, qui sont tous invincibles, mais sur la faculté de considérer ces actes une fois accomplis et de les

juger, alors qu'ils sont devenus irrévocables.

Les codes furent peut-être un bienfait au moment même de leur promulgation. Aujourd'hui, et depuis bien longtemps déjà, ce sont des boulets que l'Europe, galérienne de la raison, traîne à ses pieds malades. Une justice basée sur l'idée de châtiment, corollaire de l'idée de péché, voilà ce qu'on offre à notre logique. Jadis, on jugeait et on condamnait les animaux criminels. Une coche, ayant mangé un enfant, fut pendue. Il y a des significations d'huissiers faisant connaître à une armée de chenilles ou de hannetons l'arrêt de bannissement porté contre elles. Des gens raisonnables trouvent cela très comique. On trouvera peut-être aussi comique, un jour ou l'autre, les jugements contre les hommes criminels que les jugements contre les animaux criminels. Non que je veuille insinuer que mon goût réclame la clémence ou même la pitié pour les coquins; mais je voudrais, et je ne suis pas le seul, que l'on jugeât des faits et non des personnes, des faits et non des intentions, des faits et non des volontés; qu'on laissât de côté, une fois pour toutes, les questions scolastiques de conscience morale, de liberté morale, de responsabilité morale.

214

La Question de l'apprentissage. — Elle a été évoquée, le mois passé, par des médecins, par des artistes, par des fabricants, par des administrateurs. Jusqu'à ces derniers temps, l'apprentissage était le seul moyen de conquérir un métier. Au dix-septième siècle les chirurgiens et les médecins eux-mêmes s'attachaient à un maître dont ils suivaient la méthode, dont ils recueillaient les leçons et, plus tard, la clientèle. Les écoles de médecine ont supprimé cet usage sans le remplacer tout à fait. Le jeune docteur, même qui a fréquenté l'hôpital, se trouve tout éberlué devant ses premiers clients et c'est à leurs dépens qu'il apprend la pratique de son métier. L'artiste gagnerait beaucoup à étudier non dans une école, mais sous un maître. Les écoles officielles, que M. Rodin appelle des « écoles d'imposture », sont surtout néfastes. Le grand sculpteur regrette les maîtrises et les corporations de jadis. Voici ses paroles : « L'apprenti, le compagnon, le maître, réunis dans une même pensée, consacrant à leur tâche toute une vie de labeur et d'efforts, voilà les artisans de l'art vrai ; le *maître travaillant devant ses élèves*, leur dé-

montrant, comme jadis, les secrets du métier, exemple constant à suivre, à imiter, à surpasser... » La phrase que j'ai soulignée est à retenir. Elle résume tous les bienfaits de l'apprentissage, de même que le mot *école* semble contenir en ses cinq lettres, surtout quand il s'agit d'un métier manuel, je ne sais quel aveu d'impuissance. On vient d'apercevoir l'inutilité particulière des écoles professionnelles fondées il y a quelques années par la ville de Paris. L'école du livre est une de celles qui ont donné les résultats les plus médiocres. Aucun de ses anciens élèves ne s'est montré dans la pratique supérieur à un ouvrier ordinaire ; plusieurs ne sont arrivés à gagner que trois francs par jour. Le conseil municipal a donc dépensé des millions pour acquérir cette notion que : pour devenir imprimeur, il faut entrer comme apprenti dans une imprimerie. C'est cher. Mais enfin la notion est acquise et la voilà mise en circulation. A l'école Estienne, on apprenait à imprimer sur de vieilles presses démodées, de sorte que, transporté dans un véritable atelier, l'élève diplômé ouvrait des yeux épouvantés devant les magistrales machines modernes. Il paraît que le seul travail utile qui soit jamais sorti de cette école ce sont des cartes de visite ; on en tirait deux ou trois cent mille

par an. Elles revenaient à environ 1 franc pièce. L'apprentissage a l'intérêt de former l'ouvrier non selon un programme qui n'aura peut-être pas d'applications pratiques, mais selon les nécessités usuelles de sa profession. Entré tout jeune dans un atelier, l'enfant se façonne peu à peu et sans efforts au métier qui sera le sien. J'en ai vu un que l'on employait à balayer. Cela semble un abus. Nullement. Ayant balayé, il devait chercher dans la poussière les lettres tombées des casses, les déchiffrer et les remettre chacune dans leur cassetin. Après six mois de cet exercice il connaissait l'un des éléments de son métier.

Le rapport d'un conseiller municipal sur les écoles professionnelles nous a appris qu'il y a une école de modistes et que — drôlerie inimaginable, on leur enseigne tout d'abord, — quoi? l'orthographe !

215

L'Enquête de « l'Ermitage ». — Le directeur de *l'Ermitage*, M. Edouard Ducoté, a soumis à deux cents poètes environ un passage de mes *Epilogues* de décembre (1) où il était dit,

(1) Voir *Epilogues*, 2e série.

à propos de Victor Hugo: « ... Je voudrais que l'on demandât à deux cents poètes d'aujourd'hui : quel est votre poète? On verrait. Toute la poésie : non, pas plus que l'orgue n'est toute la musique. L'orgue n'est pas le violon. » J'écris ceci avant d'avoir lu les réponses envoyées, qui sont très nombreuses ; elles vont paraître dans le fascicule de février. Mais je sais qu'à la demande : quel est votre poète? les poètes ont en majorité répondu : Victor Hugo. M. André Gide formule ainsi son opinion : « Victor Hugo, hélas! » La nuance est caractéristique. Oui, en critique littéraire (et moi aussi); non en « amour littéraire ». Mais il me faut attendre au mois prochain pour chercher la signification de cette curieuse enquête. Si je me suis trompé, je saurai pourquoi ; c'est le principal. Après Victor Hugo viennent : Verlaine, Vigny, Baudelaire; plus loin, Lamartine, Mallarmé, Leconte de Lisle. M. Francis Jammes se distingue d'avoir élu : M. de Maupassant.

Mars.

216

Victor Hugo et les poètes d'aujour-

d'hui. — Si le gouvernement du pays le plus lettré du monde, le plus cultivé, le plus amoureux du verbe, du seul pays du monde où une question de syntaxe ou de versification défraye les journaux et les conversations, du seul aussi qui, depuis huit ou neuf siècles, a toujours possédé une littérature complète, représentative de toutes les formes de la pensée et de l'imagination, si ce gouvernement, le nôtre, hélas! était autre chose qu'une agglomération fortuite de politiciens stupides de leur grandeur, il eût prié, avec la déférence que la cellule musculaire doit à la cellule nerveuse, les deux cents poètes de *l'Ermitage* de figurer au premier rang de la cérémonie qui commémora la naissance de Victor Hugo. M. Paul Adam eût imaginé à ce propos (du temps qu'il était un peu moins grave) quelque lettre missive de Napoléon : « Dites à Ducoté qu'il s'apprête à réunir les deux cents poètes. J'ai décidé qu'ils entreront par la grande porte, immédiatement après moi. Je veux voir au premier rang Heredia et Dierx; au second, Moréas, Verhaeren et Régnier. Il rangera les autres selon le jugement de l'opinion. Ceux que j'ai nommés réciteront devant le buste de notre Homère une ode de leur composition. Six autres, pris parmi les plus jeunes, déclameront des

vers des *Orientales*, des *Feuilles d'Automne*, des *Chants du Crépuscule*, des *Contemplations* et de *la Légende des Siècles*. Tous recevront une médaille à leur nom; en or pour ceux qui auront parlé; en argent pour les autres. Je les passerai en revue, à cinq heures, dans la Galerie d'Apollon. » Je ne suis pas fou, ni Paul Adam, qui imagina cette nouvelle forme de la critique des mœurs. Un état social peut se concevoir où ceux qui cultivent les lettres avec ingénuité ne seraient pas rigoureusement méprisés des représentants de l'Etat, ni écartés avec soin d'une fête où l'on célèbre le plus illustre membre de leur famille.

J'écris avant le lever du rideau; de la pièce, je ne connais que le programme. Voici, au Panthéon, la place des ministres, celle des députés, celle des sénateurs, celle des comédiens, — et c'est tout. Nul, dans ce tas de protocolaires, n'a songé à ceci, qu'en une telle cérémonie le maître de la maison, c'est le héros même que l'on acclame, et nul ne s'est demandé s'il n'eût pas invité à sa table plutôt que M. Monis, M. Wilson ou le pasteur Desmons, les trente ou quarante écrivains qui sont l'une des forces et l'une des parures de la patrie. Etant sénateur, par hasard, Victor Hugo dut participer à la bêtise politique,

dont il riait avec ses amis. Même quand il consentait à déchoir, il paraissait d'une autre race, et les sottises humanitaires qu'il proférait étaient d'un beau style. Il y a donc dans l'exclusion de la littérature française non seulement une injure, mais un manque de tact. De gros intrus, lourds d'importance, s'invitent à la fête qui ne leur était pas destinée et refoulent sur la place publique les familiers de la maison. Ils paieront de flagorneries leur présence insolite. Les poètes qui disent ses louanges dans l'enquête de *l'Ermitage* et même ceux qui lui disent ses vérités rendirent à Hugo un meilleur hommage.

Elle est très curieuse, cette enquête, pour ce qu'elle dit, et pour ce qu'elle suggère, pour ce qu'elle prouve, chez la majorité des poètes, de sens critique, d'imagination, de sensibilité. La formule en était équivoque. Je puis bien le dire, l'ayant fournie, sans le prévoir d'ailleurs. Un instant j'eus le dessein d'avertir M. Ducoté et de chercher avec lui une rédaction. Mais, à la réflexion, il me parut préférable que la question prêtât à des réponses un peu embarrassées : ainsi on devait mieux voir le fond du cœur de nos poètes. On l'a vu. La logique demandait une question double. D'abord : Quel est le poète du dix-neuvième siècle que vous *admirez* le

plus? Ensuite : Quel est celui que vous *aimez* le plus? Mais un scrupule psychologique m'a retenu de proposer cette rédaction. C'est que, selon La Rochefoucauld, « chacun dit du bien de son cœur et personne n'en ose dire de son esprit » ; c'est encore que si l'on dit du bien de son cœur, on en dit du mal, tout aussi volontiers ; et aussi que, si l'on ose dire du bien de son esprit, on ose encore bien moins en dire du mal. Des deux questions, la sincérité de la seconde eût été nécessairement sacrifiée à la première. Nul n'aurait consenti à paraître séparer son amour de son admiration littéraire. Il y aurait eu des mensonges et des déchirements. Pour mettre les poètes à l'aise, un long développement eût été nécessaire, une sorte de dissertation où l'on eût démontré que la sensibilité littéraire et le jugement intellectuel ne marchent pas nécessairement d'accord, qu'il en est d'ailleurs ainsi en des ordres différents et que l'on peut fort bien, sans rougir, avouer que l'on admire à la fois et que l'on déteste Cromwell, Napoléon et Bismarck. Si la distinction avait été bien comprise et admise, Victor Hugo eût recueilli encore plus d'admirations, mais sans doute assez peu de sympathies. Je reconnais d'ailleurs que la question, trop précisée,

eût été moins tentante. Il ne faut pas se plaindre de l'équivoque, puisqu'elle a réussi et puisque, aussi bien, par d'heureux détours, les poètes ont voulu, presque toujours, expliquer leur pensée et avouer ce que la réponse la plus claire contenait encore d'indécisions. Le « Victor Hugo, — hélas ! » de M. André Gide est assez caractéristique du conflit intérieur.

L'Ermitage a établi lui-même une liste de noms qui indique les préférences des poètes. Mais il y manque des chiffres, et elle tient compte, dans son classement, plutôt des réponses catégoriques que des réponses ambiguës. L'ambiguïté, cependant, répondait assez bien à l'équivoque initiale. Voici une autre statistique où elle retrouve sa place, puisqu'on a compté le nombre de fois que le nom d'un poète revient sous la plume des poètes. Elle ne contrarie nullement celle de M. Ducoté ; elle la confirme, en la précisant.

Premier groupe :	Hugo	93
Deuxième groupe	Vigny	48
	Verlaine	47
	Lamartine	46
	Baudelaire	44
	Musset	37

Troisième groupe	Leconte de Lisle......	21
	Mallarmé............	14
Quatrième groupe	Gautier.............	7
	Laforgue............	7
	Samain..............	6
	Banville............	5
Cinquième groupe	Rodenbach..........	4
	Rimbaud............	3
	Desbordes-Valmore...	2
	Brizeux............	2
	Corbière...........	2

Sixième groupe : Aloysius Bertrand, Pierre Dupont, Sainte-Beuve, Casimir Delavigne, Ecouchard Lebrun, Max Buchon, G. Vicaire, Delille, Saint-Cyr de Raissac, Népomucène Lemercier........................... 1

Hors de la question, les noms de : André Chénier, Gœthe, Shelley, Chateaubriand, Flaubert, Villiers de l'Isle-Adam, Maupassant, ces quatre derniers cités comme prosateurs.

Victor Hugo est hors de pair. Il a été la préoccupation constante de presque tous les poètes. Il est vrai qu'il figurait dans la question même, posée à propos de lui. Le second groupe est le plus intéressant. Il montre que la liste des grands poètes du dix-neuvième siècle s'est accrue, assez

récemment, de deux noms nouveaux : Baudelaire, Verlaine.

Baudelaire est là, malgré la haine que lui portent les éducateurs de la jeunesse, malgré son aristocratisme si éloigné des tendances politiques d'aujourd'hui. Verlaine, à peine mort, est jeté dans la constellation, entre Vigny et Lamartine. C'est-à-dire que la sensibilité des poètes trouve désormais en lui une grande partie du réconfort qu'elle eût demandé autrefois à Lamartine et à Musset. Que Musset pourtant conserve sa place, parmi les consolateurs, cela est presque inattendu. La chute de Leconte de Lisle désolera les derniers Parnassiens; mais elle est honorable et le maintient encore bien au-dessus de quelques-unes des admirations symbolistes. Mallarmé, que tant de poètes ont aimé et savent par cœur, quoi! quatorze seulement ont pensé à lui ? Si j'eusse participé aux réponses, certes, cela en ferait quinze. Ce ne serait pas encore assez; je ne puis croire qu'il soit moins lu que Musset, moins aimé que Leconte de Lisle. Le quatrième groupe exprime des opinions particulières qui ne sont pas injustifiables; le cinquième incline vers un particularisme plus émotionnel que critique et quant au sixième, seuls les poètes qui en sont responsables le pourraient

chacun à son tour, commenter sans erreur.

On voit que si Victor Hugo tient une place immense dans les admirations, il est loin, pour les poètes du moins, de représenter toute la poésie du dernier siècle. D'abord, à une trentaine de poètes son nom n'est pas venu ; et quelques-uns n'en parlent que pour le rejeter aussitôt. Ensuite, beaucoup d'autres ne le désignent que joint à d'autres noms qui ne leur semblent pas moins précieux, quoique peut-être moins vastes. Plus d'une réponse, qu'il faut quand même inscrire à la gloire de Hugo, donnerait ce schéma : Je lis Vigny, Verlaine, l'un pour ma philosophie, l'autre pour ma sensibilité, mais je reconnais que Victor Hugo, que je ne lis guère, est un plus grand poète que ceux que je lis. C'est ce que j'aurais dit, pour ma part, et sans que rien pût me faire nier que nul poète ne m'émeut comme Baudelaire, que nul ne m'est délicieux comme Mallarmé. Il n'y a que le Dieu des panthéistes qui soit tout. Celui de nos religions admet des compagnons à sa souveraineté, des demi-dieux, et des héros ou des saints. Minerve ou sainte Cécile peuvent exciter la sensibilité religieuse plus que Jupiter et Jéhovah, encore que l'on ne songe pas à contester la première place, chacun en leur panthéon, à ces vieux maîtres.

Il y avait donc un appel à la sensibilité en même temps qu'un appel au jugement critique. Les poètes s'en sont tirés à merveille. Cinq ou six culbutes maladroites ne peuvent tarer un ensemble harmonieux de gestes. Quelques abstentions ne lui ôtent pas sa valeur significative. On a répondu, en somme, que le dix-neuvième siècle fut extrêmement riche en poètes ; que l'un d'eux semble dominer les autres ; qu'après celui-là il y en a encore cinq ou six assez forts pour oser parfois sans ridicule lui disputer la souveraineté ; qu'après ceux-là il y en a encore d'autres à qui la fierté sied toujours ; et qu'après ceux-là encore il y a les Laforgue et les Samain, et qu'à cet échelon nous nous maintenons dans la région haute, là où une noble intelligence peut admirer et aimer, un cœur délicat ; et cela continuerait jusqu'à des œuvres qui peuvent tenter la curiosité, satisfaire un caprice.

Le grand intérêt de cette enquête, c'est qu'elle ne contredit pas la tradition des admirations ; elle la complète, elle la met à jour. Une fois de plus, il est prouvé que la littérature française est, dans les esprits, une notion vivante, parfaitement définie, parfaitement logique.

Avril.

217

La Littérature et le Nationalisme. — Se souvient-on d'une petite querelle littéraire entre M. Henri Bordeaux et M. Henry Davray, qui eut pour champ clos *le Correspondant*, *le Mercure de France*, et *l'Echo de Paris*, où M. Descaves s'improvisa le juge du tournoi ? Il s'agissait des littératures étrangères : si on a tort ou raison d'en traduire les œuvres les plus caractéristiques? M. Bordeaux effaré penche vers un protectionnisme absolu. M. Davray défend avec énergie le libre-échange littéraire. Conciliant, M. Descaves, avec un sens tout à fait négatif des « valeurs », déclare en son jugement : « Il serait fort regrettable que nous ne connussions pas les *pages choisies* de Frédéric Nietzsche, de Thomas Hardy, de Ruskin, de Meredith, *tous les livres* de Tolstoï... » Et le débat est ainsi rétréci aux discussions préliminaires à la formation d'une bibliothèque choisie, ce qui est sans intérêt aucun. La vérité est que, pour que nous fussions dispensés de perdre notre temps à appren-

dre les langues, il serait à souhaiter que *tous les livres* étrangers fussent aussitôt traduits en français; nous pourrions ainsi choisir librement nos lectures parmi les productions d'un monde de plus en plus vaste. Puisque cela est impossible, il faut du moins encourager les traducteurs à traduire, les éditeurs à éditer le plus possible des livres étrangers. Conçoit-on ce cerveau qui fait métier d'exercer ses facultés de connaissance, et qui demande qu'on restreigne les objets de la connaissance, — ce botaniste qui trouve un pays trop riche en plantes, — ce mineur qui trouve exagérée l'abondance du minerai? Sa diversité d'aptitudes est décidément une grande gêne pour l'homme. Il n'y en a pas un sur cent mille qui soit capable de creuser très bien son trou, comme la larve des diptères.

Ce débat, si facilement soluble, serait futile s'il ne se rattachait à la grande question du nationalisme. M. Bordeaux est nationaliste et croit défendre sa cause en prohibant la pensée étrangère. Ainsi un jardinier repousserait le café pour cultiver le lupin, et un agriculteur belge, la chicorée. Cela n'est pas sérieux. Nul patriotisme ne peut me faire croire que la sauge ou la menthe remplace avantageusement le thé ou que la lecture de Nietzsche se supplée par celle de

M. Alfred Fouillée ou Ibsen par M. de Curel ; mais je rirais amplement de l'Allemand qui me vanterait le bordeaux ou le champagne de son pays ou qui, dans la niaiserie germanique d'un Sudermann, prétendrait retrouver l'équivalent d'un Paul Hervieu.

La terre est divisée en territoires géologiques qui produisent chacun une flore et une faune particulières. L'homme fait partie de la faune. La faune humaine d'une région forme une race ; politiquement, une nation. Les races ou les nations sont irréductibles. On peut les détruire, non pas les modifier. Telle est la base scientifique du nationalisme, — réduite exprès à son élément le plus sensible, tout le reste volontairement omis, nullement oublié. Mais l'individu aussi dans chaque nation est irréductible. Il peut être déduit ; il ne peut être modifié. Cependant, il exerce des relations multiples et constantes avec les autres membres de sa race ; c'est même une des conditions de sa vie, puisqu'il ne se voit bien que dans autrui, — miroir, puisque la conscience de ses frères est le terrain où sa propre personnalité prend toute sa force. Isolé, l'homme se fatigue, se démoralise, oublie sa dignité, perd le sens même de son moi, devient une bête, ou parfois s'exalte nerveusement en une folie exta-

tique. Les nations, groupes d'individus, n'ont pas une destinée très différente. La conscience commune qu'elles ont d'elles-mêmes en tant que nations en fait des sortes d'individus. Normalement elles sont donc sociables entre elles, comme les individus entre eux, comme entre elles, pour être plus précis, les familles d'une même nation. Des amitiés intimes leur sont nécessaires ; plus loin, les relations cordiales ; plus loin encore, les relations de politesse. L'inimitié et la guerre font partie du possible entre nations comme entre individus ou entre familles : rien de plus normal que la haine et la bataille.

Au nationalisme se superpose donc l'internationalisme, chacun de ces deux termes impliquant énergiquement l'existence de l'autre. Loin de se nier, ils se confirment.

Pour que des rapports intéressants s'établissent entre nations il est nécessaire qu'elles gardent leur originalité et cultivent leur orgueil. Point de concessions ni de compromis. Il faut plaire tel que l'on est ou déplaire. Essayer de se conformer à un idéal sympathique, c'est avouer tout au moins un commencement de dégénérescence, une tendance à l'esclavage. Ce qui paraît à un Allemand, à un homme du nord, un défaut dans le caractère français doit être tenu au con-

traire par les Français pour une vertu. L'agilité du cheval est ridicule à la gravité du bœuf; mais si le cheval n'avait point sa qualité particulière, la vitesse, il serait parfaitement inutile et peut-être n'existerait plus, car les herbivores que l'homme n'a point protégés ont presque tous disparu dans l'estomac des carnassiers. L'intérêt relatif de chacune des variétés humaines est tout entier dans les qualités que les autres variétés ne possèdent pas : on ne peut les appeler bonnes ou mauvaises que dans la mesure où elles sont conservatrices d'une race.

Il est du devoir d'un individu de cultiver sa personnalité, de la développer dans tous les sens qui ne sont pas anti-sociaux, de la pousser à bout. C'est aussi le devoir d'une nation de cultiver sa nationalité. Il faut être durement et cruellement nationaliste. Cela seul permettra de goûter toute la saveur étrangère des autres fruits. Plus un peuple est nationaliste, plus il est apte à sentir ce qu'il y a d'original dans les actes ou les œuvres d'une autre nation. C'est parce qu'ils sont inattendus, exceptionnels, que nous agréent les produits des autres climats. Les tropiques peuvent nous envoyer des orchidées, du poivre et des perroquets ; nous n'avons nul besoin d'en recevoir des roses, des oignons et des canards.

Le jour où deux pays jusque-là producteurs de différences se mettent aux mêmes cultures, à la même industrie, il faut ou qu'ils se défendent réciproquement leurs frontières ou qu'ils se battent. L'accord n'est possible qu'entre des caractères, des actes, des produits dissemblables ; cet accord se traduit matériellement par des échanges. Il y a un échange important de livres entre la France et l'Allemagne : mais non de même nature. Elle nous achète beaucoup de romans parce qu'elle n'en produit point.

Je veux qu'un Allemand le soit profondément. Si c'est un métis européen, je le méprise. J'aime mieux un Scythe qu'un de ces Grecs affiliés aux rêveries juives d'Alexandrie. Un nègre même m'intéressera, s'il est bien conforme à son type, et tout sauvage, tout barbare. Les mêmes, vernis de civilisation, christianisés, « bovarysés », deviennent absurdes; ce sont des *types aberrants*. Il faut qu'un homme soit lui-même, qu'une nation soit elle-même. Ainsi elle peut plaire; ainsi elle peut être un enseignement : l'originalité qui la rend agréable ou utile peut la rendre indispensable. C'est parce que la philosophie allemande est si follement allemande qu'elle s'est propagée dans le monde entier. Si Kant, Schopenhauer ou Nietzsche n'avaient représenté

qu'un compromis entre les différentes philosophies pratiquées de leur temps en Europe, ils n'auraient jamais eu un quart d'heure d'existence. Et si un philosophe français comme Quinet n'est qu'un allemand déguisé, il n'a plus d'intérêt, la première surprise passée.

C'est le défaut le plus grave de la littérature latine du Moyen-âge et de la Renaissance. Elle n'a pas de personnalité, parce qu'elle n'a pas de nationalité. La personnalité diminue à mesure que l'homme s'éloigne du sol qui a nourri ses ancêtres; des individus très forts supportent seuls une transplantation, qui même peut leur être favorable, le reste s'étiole. Changer de langue, oublier les paroles de son enfance pour un jargon appris, c'est plus que de se déraciner; c'est se désorbiter, perdre cette notion du centre qui a fait qu'un égarement n'est jamais irrémédiable. Quitter son milieu, si l'on n'est soi-même un milieu, une force attractive, c'est se perdre et se condamner à la dégénérescence. Les belles races d'animaux domestiques acclimatées en un territoire étranger se maintiennent mal et seulement sous une surveillance sévère. Le milieu de la naissance est conservateur de ce qu'il a fait naître; ce n'est que par l'émigration qu'une espèce se dissocie en variétés. Sur place, l'espèce

ne changera que si elle change de nourriture et seulement dans les limites où sont déterminées sa forme et son activité.

La langue (nous y venons enfin), il n'est pas besoin de dire que c'est simplement un des signes extérieurs les plus nets de la nationalité et l'obstacle entre tous invincible à la formation d'un type européen uniforme. Même romanisée, l'Europe garda ses caractères diocésains. L'un de ces diocèses fut l'Espagne ; l'autre fut la Gaule ; et tous les deux se subdivisèrent en autant de dialectes qu'il y avait de provinces naturelles. L'imprimerie, surtout à son degré actuel et progressif de vulgarisation, a créé et maintient pour chaque nation une langue factice, c'est-à-dire purement littéraire ; mais l'imprimerie ne modifie pas la physiologie des organes vocaux. Deux cents patois français existent toujours en puissance : au moindre trouble social un peu prolongé ils peuvent ressurgir, — comme après un an de jachère le champ, qui portait la plante choisie par l'homme, se pare soudain au printemps de toute sa flore naturelle. Il est inutile de cultiver les dialectes ; ils sont indestructibles. Il n'en est point de même de la langue générale d'une nation qui demande au contraire des soins intelligents et précis.

La beauté d'une langue, c'est sa pureté. La pureté fait sa force et détermine sa valeur comme monnaie d'échange. C'est en fait de langage principalement qu'un peuple doit être nationaliste. Une langue alourdie et gâtée par les infiltrations étrangères perd de son intérêt pour les étrangers mêmes qui ont fourni la matière de ces infiltrations. Ce que veut un Anglais qui achète à Bordeaux une caisse de clairet, à Paris un paquet de livres, c'est que son vin soit pur, c'est que ses livres soient purs, d'une langue saine et rigoureusement française. Je suppose qu'il se récréerait peu à un roman du monde des courses, truffés de mots anglais estropiés ou pris à contre-sens. Si je lis un livre anglais, je le veux nettement anglais, de pensée et de langue. C'est un produit étranger que j'ai voulu acquérir et non la contrefaçon d'un produit français, ou, ce qui serait pire encore, une pâte européenne où l'on aurait adroitement amalgamé toutes les confitures nationales en un gâteau repoussant et fade.

Le seul moyen qu'un individu ait d'être utile à ses semblables, c'est de cultiver et d'enrichir ses propres valeurs. Il faut des instruments différents au concert social; il en faut de différents au concert international. Plus les nations

européennes affirmeront leur égoïsme, la forme particulière de leur vitalité, et plus elles seront aptes à cette sociabilité supérieure, qui peut relier entre elles les diverses races, comme la sociabilité commune relie les familles, les individus d'une même race. Mais que l'on ne croie pas qu'il y ait en puissance et que l'on puisse faire naître une littérature européenne, un art européen, une science, une pensée européennes. Ce sont là les moins internationales de toutes les formes possibles de l'activité humaine. La géologie a déterminé la raison de chaque race aussi nettement que la couleur de son pigment. La raison n'est que de la sensibilité analysée et cataloguée. On retire la raison de la sensibilité comme l'alcool du vin : mais l'eau-de-vie de Bourgogne n'est point celle des Charentes. Restons dans la chimie, dans la biologie, même quand nous parlons raison. La raison allemande n'est pas la raison française. Le vase est le même, la liqueur n'est pas la même. De ce que tous les hommes voient avec le même organe, l'œil, il ne s'en suit pas qu'ils voient tous la même chose devant le même spectacle. L'organe de la raison permet d'identiques surprises. Il n'y a pas deux firmaments et pourtant est-ce le même, contemplé par Képler, par Lamartine ou

par un imbécile? Il n'y a pas deux géométries, mais il y a certainement une infinité de manières de la comprendre et de la sentir. « Les propositions géométriques elles-mêmes, dit Pascal, deviennent sentiments. » Rien n'est plus matériel, plus déterminé par l'organisme que la pensée, cette chose impondérable. Elle est comme le muscle, comme l'aubier, comme le sang et la sève, un produit du sol.

Mai.

218

Le Parlementarisme. — L'Angleterre est, avec la Chine, le pays où certains usages primitifs se sont le mieux conservés. Entre autres traditions, elle a gardé celle de traiter les affaires politiques au moyen de discours prononcés en public. C'est une habitude purement formelle et qui n'a aucune influence sur la marche des affaires. Il est convenu que l'on parlera pour le peuple qui écoute derrière la porte ; il est convenu aussi que ces joutes oratoires n'auront aucune importance et que chacun votera selon l'intérêt de son pays. Je ne crois pas que l'on se

souvienne, en Angleterre, d'un discours ayant déplacé la majorité. Gladstone disait : J'ai entendu bien des orateurs; il y en a quelques-uns qui m'ont fait changer d'opinion; aucun n'a modifié mon vote. Il ne faut pas demander à quoi dans ces conditions sert le régime parlementaire, car on ne saurait répondre. Son rôle strict est négatif; il tient la place d'un autre régime qui serait probablement plus mauvais, étant plus actif, plus vivant. Mais son rôle large a une utilité : il maintient le peuple, qui croit assister à des discussions réelles, dans l'illusion de participer aux mystères politiques; il lui donne une autre illusion, celle de la liberté, puisque ces gens choisis par lui peuvent être rejetés par lui. Le peuple croit très sérieusement nommer librement ses représentants; chaque homme aussi croit très sérieusement ne faire que les actes, les gestes, ne prononcer que les paroles qu'il veut. La liberté politique, c'est de se croire libre; le gouvernement la donne qui persuade le peuple de l'avoir reçue.

Vers la fin du dix-huitième siècle, cherchant un système politique à substituer au fédéralisme administratif et judiciaire qui faisait de la France, sous une apparence de despotisme, le pays du monde le moins tyrannisé et peut-être

le moins gouverné, des utopistes rencontrèrent le système anglais. On se l'adapta comme on put; cela fut d'abord très gauche. Bonaparte, qui détestait, mais admirait et enviait les Anglais, organisa matériellement les deux chambres; la Restauration, qui aimait les Anglais autant qu'elle les admirait, emprunta à l'Angleterre jusqu'à ses mots; il y eut des pairs et on proposa, sans rire, des bills d'indemnité. Depuis Louis XVIII, le gouvernement de la France n'a pas bougé : la République parlementaire de l'an 1902 est une création de la monarchie française et son legs suprême. C'est le plus mauvais qu'elle nous ait fait; mais ses conséquences se sont trouvées fort atténuées, l'Europe entière ayant suivi notre exemple et des assemblées d'orateurs étant partout instituées, pour la plus grande joie des philosophes pessimistes.

Ce qui est atavisme en Angleterre est régression en Europe. L'Angleterre a gardé un des usages des peuples primitifs; l'Europe, qui s'était libérée de cela depuis des siècles, s'est rejetée tout à coup, par une reculade bouffonne, vers la mentalité des Peaux-Rouges et des Bambaras.

Tout le monde a lu quelque roman de Feni-

more Cooper, de Gabriel Ferry, de Gustave Aymard ou d'Emile Chevalier. Cela suffit pour avoir gardé le souvenir du fameux calumet de la paix qu'on se passe et qu'on se repasse. Les historiens et les voyageurs en ont parlé aussi, Charlevoix, les Jésuites, Chateaubriand. Chez les Iroquois, comme chez les Osages ou les Natchez, aucune décision n'était jamais prise qu'en assemblée parlementaire. Les guerriers se réunissaient avec les anciens et durant de longues journées, chacun à son tour, ayant tiré une bouffée de la pipe nationale, parlait. Ils parlaient lentement, en s'écoutant, comme tous les peuples enfants qui jouent avec le langage, le manient, en font une musique ; ils ordonnaient des comparaisons compliquées ; ils échangeaient d'interminables compliments ; ils n'aboutissaient à rien. Pour savoir si Plume-de-Condor devait prêter son cheval à Visage-Pâle, on parlementait des semaines.

En Afrique, un des supplices des voyageurs parmi les peuplades hospitalières, c'est la palabre. Les Portugais, qui ont fourni le mot, en furent les premières victimes. On palabre à propos de tout, pour savoir si on passera un ruisseau, si on vendra au Blanc une poule ou une dent d'éléphant. Mais les séances n'ont pas la

gravité des réunions parlementaires américaines. Le nègre est pétulant, bavard; on remplace le calumet par la bouteille de rhum et la journée finit dans une orgie. Le lendemain on recommence.

Les Grecs dépensèrent leur énergie dans le bavardage politique; seuls, les Macédoniens savaient se taire et agir. En sortant de la république parlementaire comme de la coque d'une chrysalide, l'empire romain ferma la bouche et se mit à pétrir le monde avec les poings de ses proconsuls. Les Gaulois parlaient; les Germains parlaient : le silencieux centurion leur enfonça son genou dans la poitrine.

Le gouvernement des orateurs est le gouvernement des hommes qui ne pensent que lorsqu'ils parlent. C'est un des types inférieurs de l'humanité civilisée, un de ceux par lesquels elle se relie clairement aux états sauvages. Autre chose est de discourir, autre chose de savoir exposer clairement et rapidement une question. Le discours est de la littérature et, pratiqué par des hommes qui pensent à mesure, de la basse littérature. Beaucoup de discours ont été écrits ou dictés d'avance; cela ne change rien à leur qualité si, au lieu de faits et d'arguments nets, ils sont formés de phrases oratoires. Singulier

monde où Richelieu, qui est sans éloquence, achève dans les commissions un obscur mandat, cependant que Trouillot se dandine et pérore. Bonaparte au ton sec, qui ne profère qu'un mot par idée, n'est pas compris ; la salle se vide. Le véritable homme de gouvernement, c'est celui qui peut parler pendant six heures pour ne rien dire.

Si, comme en Angleterre, le système n'était en France qu'une manifestation traditionnelle des mœurs, il serait sans danger. Pris au sérieux, il conduit un pays à la déliquescence en éliminant peu à peu des affaires et des fonctions tout homme mal doué de psittacisme, toute intelligence digne, dédaigneuse du bavardage, tout esprit apte aux longues réflexions et aux déductions rigoureuses. Pris au sérieux, il confère à chaque député une valeur nominale qui se change, dans la pratique, en autorité et en influence. Un député français est aussi puissant qu'un satrape, s'il veut l'être ; un député anglais ne peut faire nommer un facteur des postes ni déplacer un cantonnier. Une herbe, anodine sous un climat, est mortelle sous un autre climat : importé en France, le parlementarisme est devenu vénéneux.

On ne voit pas bien, pourtant, par quoi le remplacer, ni comment le purger de ses sucs

mortels. On pourrait limiter les discours à dix minutes; enlever aux députés toute initiative en fait de lois; borner leur rôle à ce qu'il peut avoir d'utile : accorder ou refuser l'argent que demande le gouvernement Sous la parade des discours, c'est la seule préoccupation du parlement anglais : satisfaire aux besoins de la civilisation et de la défense nationale, même à certaines exigences de l'opinion, tout en défendant les intérêts pécuniaires de ceux qui, en définitive, paient avec leur argent ou avec leur travail. En un temps où il y tant de journaux, tant de publications politiques ou sociales, un député qui, au début d'une séance, n'a pas son opinion faite, c'est qu'il est incapable de se faire une opinion. Le discours explicatif et apologétique est inutile. L'éloquence parlementaire est une survivance ou une régression, de même que l'éloquence judiciaire, l'éloquence universitaire. Un cours d'université, s'il n'est pas un service de laboratoire, une démonstration expérimentale, est une niaiserie. Habitude qui date des temps où les livres étaient rares et chers ! Eloquence parlementaire, système qui remonte au temps où, faute de moyens pour multiplier les documents, on se réunissait pour en écouter la lecture!

219

Littérature judiciaire : l'acte d'accusation. — Je me suis vraiment récréé en lisant l'acte d'accusation dans l'affaire Danval. On m'a renseigné sur l'auteur de ce morceau. C'était un nommé Fourchy, brave homme de peu d'intelligence ; sa femme, qui avait brillé sous l'empire, ne fut pas étrangère à sa fortune. Il faut insister sur les qualités morales, au moins négatives, du personnage : il n'était pas méchant ni particulièrement ambitieux ; on l'estimait pour sa droiture ; sa bonté était connue. Le genre est donc indépendant et ne doit qu'à lui-même et aux traditions judiciaires ce qu'il a de mensonger et de bête. Le juge d'instruction transmet au Parquet un dossier. On se met à l'œuvre. Il s'agit d'extraire de ce petit dossier un petit récit romanesque où seront groupés tous les actes, tous les dires qui sont défavorables à l'accusé. Ce n'est pas un exposé impartial de la cause, une préface nécessaire aux débats qui vont s'ouvrir ; c'est, le titre ne le cache pas, au contraire, un acte d'accusation. Quelle littérature ! Celle qu'on fait dans les parquets ne vaut pas mieux que celle qu'on fait dans les prisons. Ecoutez M. l'avocat général :

« La santé de la dame Danval avant son mariage était satisfaisante ; elle avait eu successivement une gastro-entéralgie et une fièvre typhoïde. » Plus loin, il nous est appris que ladite dame appartenait à une famille remarquablement saine ; qu'il est vrai que « son frère était mort d'une méningite tuberculeuse », mais il aurait pu tout aussi bien trépasser d'un accident de voiture. Pour l'homme du parquet, chaque incident de sa vie et de la vie des siens se retourne contre l'accusé. Est-il économe? c'est un sordide avare. Est-il généreux? c'est un prodigue déréglé. Danval n'a pas d'argent pour offrir d'exquises robes à sa femme ? C'est afin de la séquestrer par la honte de sortir médiocrement vêtue. Les arguments de Fourchy sont des arguments de belle-mère et le président, lourdement partial, les amplifie. Il est inepte, ce président. Tantôt, comme c'est convenu entre les augures judiciaires, il accuse Danval d'un empoisonnement lent ; tantôt d'un empoisonnement subit, durant la nuit de l'agonie. Tout pavé est bon, qui ensanglante un peu plus le misérable ; on sent qu'ils le piétineraient par amour de l'ordre, qu'ils le déchireraient avec leurs ongles par amour de la justice. C'est un vol de vautours. Ils sont épouvan-

tables : et pourtant ce sont d'honnêtes gens!

L'expert Bergeron semble bien avoir été, lui, un coquin. Mais qui l'a choisi? la Justice. Qui le maintient? la Justice. Qui lui fournit son autorité? la Justice. Entre un coquin à leurs gages, coquin ignorant, et de grands ou vrais savants, la Justice n'hésite pas. Elle a un expert comme elle a un exécuteur. « Pour être expert judiciaire, disait Bergeron, il suffit de savoir affirmer. » Pour être bourreau, il suffit de savoir pousser un ressort. Comme c'est simple, la vie!

Juin.

220

Une aventure géologique. — La terre n'est pas finie, soit qu'elle ne soit pas tout à fait née, soit qu'elle ne soit pas tout à fait morte. Il est impossible de savoir si elle est jeune ou vieille, plus près de sa naissance que de sa fin. Mais ses mouvements intérieurs sont perpétuels; si ce sont des travaux de consolidation ou des travaux de destruction, nul ne peut le dire. Un être terrestre commence à mourir le jour qu'il est formé; la terre et tous les astres visibles et invi-

sibles, puisqu'ils sont, sont en train de périr. Et les mondes qui ne sont pas encore sont déjà en train de naître.

Ainsi que les hommes qu'elle porte, la terre mourra tout entière. La douloureuse vie marche avec une certitude absolue vers l'anéantissement absolu. Cet événement, qui semble prodigieux à l'imagination, aura autant d'importance au sein de l'infini que l'écrasement d'un grain de blé sous une meule.

Il est bon de savoir cela; il serait peut-être meilleur de l'ignorer. Mais nous sommes venus trop tard. D'ailleurs, comme le dit si bien M. Brewster, dans son *Ame Païenne*, le ressort de la vie n'est pas l'espérance, mais le plaisir d'exercer notre activité. Le monde n'a pas de but et n'en saurait avoir, puisqu'un but est une limite. L'homme croit en avoir un, et il ne l'atteint jamais; ce qui n'a jamais découragé personne. On pourrait cependant dire que l'espérance, si elle n'est pas le ressort lui-même, est du moins la chaîne qui le tend et décuple sa force.

Illusion : l'espérance n'est sans aucun doute autre chose que la conséquence nécessaire d'un certain degré d'activité. Il n'y a pas qu'en morale où il soit urgent de renverser les valeurs ; presque tous nos raisonnements traditionnels

sont basés sur des paralogismes. Le renoncement chrétien et le détachement philosophique, à moins qu'ils ne servent à dissimuler de grands desseins, sont des signes vulgaires de maladie. Un homme sain est toujours plein d'activité, et, partant, plein d'espérance. Dès que les héritiers de la catastrophe de Saint-Pierre auront surmonté leur trouble, de nouvelles maisons, des usines à rhum encore perfectionnées vont resurgir des cendres. Les terrains volcaniques sont d'une fécondité infernale; les flancs du Vésuve produisent des raisins miraculeux. L'aventure de la Martinique s'oubliera comme celle de Pompéi, parce qu'il le faut, parce que si les hommes avaient, depuis que la terre est humaine, au lieu d'agir, pleuré leurs malheurs passés, il n'y aurait presque pas de civilisation. L'activité, qui nécessite l'espérance, nécessite aussi l'oubli. Un homme étant homme n'est pas libre de ne pas agir, non plus qu'une lampe allumée n'est libre de ne pas brûler. Naples en est la preuve, et Résine, dont les murs sont fondés sur la couche de lave qui recouvre la mystérieuse Herculanum.

Ce n'est pas la convulsion des Antilles qui ébranlera la confiance de l'humanité dans la vieille terre qu'elle aime et qu'elle déchire. L'événement est pourtant des plus graves, parce

qu'il est de ceux qui nous laissent désarmés. La plupart des malheurs de l'homme arrivent par sa faute. On se récrie qu'il y ait eu à Saint-Pierre trente ou quarante mille victimes; qu'est-ce que cela? La Révolution et Napoléon furent des volcans autrement terribles que la montagne Pelée. Ces deux démons du patriotisme et de la dévastation tuaient toutes les semaines plus de jeunes mâles aryens que n'en étouffa en toutes ses rages la misérable petite soufrière. Mais l'activité d'un homme est brève, et celle d'un système politique; l'activité géologique est éternelle, c'est-à-dire aussi durable au moins que l'humanité elle-même. C'est ce qui justifie l'épouvante, à de telles nouvelles. Rien ne pouvait donner aussi fortement la sensation de la fatalité. Il y a aussi, dans ces manifestations du feu, une absurdité qui nous gêne : écrasé, calciné par les avalanches de cendre rouge et de pierres enflammées, l'homme proteste en même temps qu'il meurt. Sur la rade de Saint-Pierre, il pleuvait de l'eau bouillante : voilà de ces démences de la nature capables d'enfanter, dans les imaginations ivresde terreur, des contes mythologiques.

La catastrophe géologique dépasse les moyens littéraires. Même shakespearien, le drame se

détourne, fâché que les ironies soient trop fortes pour son rire tragique. Il laisse les anecdotes : la mort au pied de leurs affiches de ces deux candidats pleins d'injures (on doit le supposer) qui voulaient représenter devant la France ce qui n'est plus qu'un cimetière; l'optimisme de ce gouverneur gardant ses bureaux ouverts pour rassurer et empêcher de fuir ceux qui, l'instant d'après, allaient tomber autour de lui; la naïveté d'une population fétichiste qui attendait, des prières et des processions solennelles de l'Ascension, un grand secours contre la fureur de la montagne. Laissons aussi. On considérera plus volontiers que la cruauté des Dieux a fait taire certaines désaffections internationales : de même que les carnassiers, dont il s'éloigne peu, l'homme n'oublie sa férocité que sous les menaces d'un destin plus implacable encore que lui-même.

Et nous admirerons, comme Pythagore adorait le souffle des tempêtes, la justice de la Nature, qui, du milieu des ténèbres, dans la région au delà du Bien et du Mal, veille sur les hommes et les écrase tous indistinctement, au hasard de ses gestes,

Et, fessum quoties mutet latus, intremere omnem
Murmure Trinacriam...

221

Madame Humbert. — Le père de cette femme célèbre avait des idées de grandeur, presque délirantes. Elles se tassèrent dans la fille et acquirent une puissance admirable d'expansion. Son premier acte fut de conquérir le fils d'un politicien heureux, estimé dans son parti pour la force de ses convictions et la rapidité de sa fortune. On paie les ministres; on pourrait les faire payer. Ils disposent de tant de valeurs que les hommes sont prêts à acheter, qu'il leur faut une attention soutenue pour se maintenir pauvres. On ne dit pas que le vieux M. Humbert fût exempt de distractions; on dit tout le contraire et que, intègre bourreau de l'Union générale, son intégrité lui fut obligeamment remboursée. Rien, dans nos honnêtes sociétés, n'est d'un meilleur rapport que la vertu; mais la gestion en est délicate, tant qu'au moindre faux mouvement, « le masque tombe et le héros s'évanouit ». Si le vénérable M. Humbert (deux fois vénérable) n'inventa pas les millions Crawford, il en toléra avec indulgence l'évocation. C'est de chez lui que partirent les premières procédures;

il entretenait ses amis des phases de l'histoire : « Nous venons encore de gagner un procès, » disait-il, tout guilleret. Il est impossible qu'une femme, ignorante des subtilités de la chicane, ait imaginé une escroquerie aussi profondément judiciaire. L'ancien garde des sceaux était aussi un ancien répétiteur de droit ; ainsi ce professeur de « colles » en aurait poussé une à la magistrature, et si merveilleuse qu'elle mit plus de vingt ans à s'en dégluer. Il faut avoir étudié les codes et ses commentaires, ou avoir été mêlé à quelque long procès, pour savoir que la justice civile juge exclusivement sur pièces et sans aucun souci des personnes. Une procuration initiale donne la vie et le pouvoir à des générations d'avoués et d'avocats, sans que les juges aient, à aucun moment, aucun moyen de vérification. Il n'est pas sûr qu'en s'enquérant de la réalité des plaideurs Crawford, le premier président, l'autre, n'ait pas enfreint le droit strict. On vient de me citer un procès, parfaitement légitime, qui se plaida dix ans après que tous les ayants droit d'une des parties étaient morts. La loi voulut assurer l'impartialité des juges civils en les soustrayant au contact de leurs justiciables ; outre que c'est illusoire dans la pratique, puisque l'usage même est de visiter ses juges, dans

certains cas cela est dangereux, au point que l'on voit maintenant.

Donc, il y a au commencement de l'histoire une forte tête judiciaire, un Humbert, un Dumort, un Parmentier; il y a un inventeur, et cet inventeur est homme de loi. La femme, d'ailleurs, n'est jamais inventrice; mais quand elle a compris un tour, avec qu'elle adresse elle peut le répéter et le compliquer! Mise au courant de la partie d'échecs, Mme Humbert la poursuivit avec une adresse qui force l'admiration. Son inconscience morale, son impudeur sont parfaites. Elle porte des plaintes en diffamation contre les victimes qui se plaignent, les fait condamner et parfois les indemnise d'une aumône. Toute sa famille, dressée à l'escroquerie, lui obéit. C'est chez elle que l'on centralise les proies; son hôtel est une somptueuse caverne de recel dont des gens sûrs gardent les entrées. Au centre de la vie sociale, une merveilleuse toile d'araignée est tendue, la Rente Viagère; mais cela ne suffit pas, et l'on organise des battues. Au fond, la bande Humbert ne diffère pas beaucoup de la bande Julot qui dévalisait les villas autour de Paris. Seulement les uns usaient de moyens matériels, et les autres de moyens moraux. Comme pince-monseigneur, la Rente Viagère se servait

de Léon XIII, de M. Loubet, de M. Edmond Rostand : comment douter d'un prospectus orné de si augustes faces? Quant à a fin des deux bandes, elle est la même, et c'est le bagne.

Alors, l'admiration, qui n'a été que partielle, cesse tout à coup; devant la vision du cinquième acte, un homme sain ne ressent plus qu'un profond dégoût. Tant d'intelligence apparente n'était en réalité, qu'une bêtise frénétique.

Juillet.

222

La Liberté d'enseignement. — Tous les hommes sont fous (et moi-même, sans nul doute), cela est connu; mais non de la même folie : il y a le délire de la liberté et le délire de l'esclavage; il y a les braves et les peureux. « Ce détestable mot de liberté, » disait M. Viviani, et l'on sent, sous la désinvolture qui voudrait être impertinente, la terreur du théologien devant l'ombre des cornes du diable. « Détestable ! » — c'est une aspersion d'eau bénite, cela, c'est un grand signe de croix.

Il est grand temps de dissocier l'idée essen-

tielle de religion de l'idée particulière de religion positive. Les hommes les plus religieux d'aujourd'hui sont peut-être parmi ceux qui font la guerre aux religions. Ce qui constitue le phénomène religieux, ce n'est pas la croyance à une religion, mais bien la croyance à toute vérité. La vérité, c'est ce que l'on croit. Le seul critère, dès qu'il s'agit de ce qui échappe à l'expérience ou à l'observation, c'est la croyance. Une erreur à la mode fait une excellente vérité. Il y eut des vérités éblouissantes qui font aujourd'hui éclater de rire un petit enfant revenant de l'école. Une bonne vérité est bonne, et une bonne erreur est bonne; la croyance, en les adoptant, en fait de solides fondations sur lesquelles bâtir un haut édifice social. Ceux qui savent que le catholicisme est faux savent que la croyance qu'ils lui opposent est vraie; les catholiques savent le contraire. Tel qui rit de l'Eucharistie jure sur la Bible; et tel qui rit de la Bible jure sur la tête de sa maman, ce qui représente une superstition d'une incalculable profondeur. Nous vivons dans l'absurde, et, sans métaphore, dans la folie. La perception est une hallucination vraie; mais nous n'avons pour la différencier de l'hallucination fausse que des moyens empiriques et fugitifs; entre l'objet et nous il y a la sensibilité, qui

grossit ou rapetisse, qui déforme toujours. La raison (au sens vulgaire) n'est que la moyenne des sensibilités ; elle vaut ce que valent les moyennes. Il y a des journées de température dont on nous dit que la moyenne fut 0°, et qui nous parurent chaudes parce que nous dormions durant le froid de la nuit ; mille moyennes égales peuvent donner à l'analyse des éléments différents. Dans les classes où tout le monde lit un journal il n'y a, la presse étant un moyen merveilleux d'abrutissement, que trois ou quatre opinions sur n'importe quoi ; dans les couches illettrées, la bêtise s'éploie en une épouvantable variété de formes, ce qui est plus curieux et normal. Ceux qui écoutent les journaux sont portés à généraliser ; ceux qui ne lisent pas, considérant les faits un à un, accumulent, sur un ensemble qui nous paraît contenu dans une idée unique, les opinions les plus contradictoires. Mais que les hommes soient esclaves de la notion ou esclaves du fait, particularistes ou généralisateurs, cela n'a aucune importance, puisque réellement ils ne jugeront ni selon les faits ni selon les notions, mais selon l'impératif physiologique.

Il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades ; excellent aphorisme que les théories pastoriennes n'ont pas annihilé ; il n'y a pas d'huma-

nité, il n'y a que des hommes. Sans doute des millions d'hommes peuvent s'unir contre d'autres millions d'hommes ; mais deux hommes seuls peuvent se dresser immédiatement l'un contre l'autre, sous la poussée des tensions différentes de leurs systèmes nerveux. Les guerres civiles, et tout peuple est toujours en guerre civile, s'expliquent par les affinités physiologiques ; mais ces affinités sont tellement relatives qu'il est difficile de réunir une douzaine d'hommes, même pris exclusivement dans l'un des grands partis, sans que se forment aussitôt deux petites factions. S'il en était autrement, nous ne serions pas des hommes, n'étant pas des individus. C'est l'antagonisme universel entre ces individus jaloux les uns des autres qui a permis nos civilisations compliquées, infiniment variées, et qui ne sont, en réalité, que le groupement d'autant de civilisations particulières qu'il y a d'individus ou de familles. Le rêve d'un enfant qui devient pubère est d'avoir sa chambre à lui, le coin où il va développer son industrie personnelle, tisser le rêve de sa liberté individuelle ou familiale ; il n'est pas pour un adulte un peu affiné de supplice pareil à la promiscuité. Que de gens délicats préfèrent la souffrance solitaire aux plaisirs en commun ! Les animaux solitaires sont les seuls capables de

perfectionnement; le chien, comme le loup et le renard, également dressables et dont il descend peut-être, est un animal solitaire. Tout homme est un Robinson dans son île; la société est un archipel.

C'est un archipel qui serait une fédération. A un organisme général ainsi composé d'une multitude d'organismes particuliers, une seule sorte de lois est applicable, celles qui règlent les relations des insulaires sur le territoire commun, la mer. Toute loi qui vient me régenter dans mon île est absurde; je la repousse, et on ne me l'appliquera que par la force.

Nous en sommes là: il y a des îles qui attendent avec joie les décrets qui vont limiter leur liberté; les autres sont anxieuses.

La liberté d'enseignement n'est pas autre chose que la liberté d'être enseigné. Un homme ou ses enfants: il s'agit pour eux de choisir leurs professeurs comme ils choisissent leurs journaux, leurs excursions dans la vie. Si l'on touche à l'un de ces termes, on touche à tous les autres, et ils tombent. S'il y a un mauvais enseignement oral, il y a aussi un mauvais enseignement écrit; on ne peut pas supprimer le premier et respecter le second. Si le droit de parler aux enfants appartient à l'Etat, comment lui dénier le droit d'é-

crire pour les enfants? Mais à quel moment finit l'enfance ? Elle se prolonge terriblement pour la plupart des hommes. Il serait plaisant que le monsieur à qui il est défendu d'enseigner l'histoire de France par la parole pût l'enseigner par l'écriture! Pourquoi ne pas rétablir la censure de l'Université? Il y a deux dangers, le danger théocratique et le danger athée. Seule l'Université est capable de ramener la pensée française dans le droit chemin de l'unité morale. Le beau spectacle, cette nation qui n'aura qu'une pensée, qu'une idée, qu'un jugement! Toutes les questions seront en effet résolues, puisque l'unité, c'est l'immobilité et la mort.

Laissons rêver les esclaves à leurs belles chaînes. En dehors des sciences, nulle question n'a jamais été résolue, ni ne le sera jamais. Celle de la liberté de l'enseignement fut posée pour la première fois dans les temps historiques par Socrate, et elle en est toujours au même point. Voilà qui devrait encourager à la discussion, mais je n'ai d'argument ni pour ni contre la liberté. Ne craignant aucune liberté pour moi, je n'en crains aucune pour les autres. Et puis, que les hommes croient ceci ou cela, quelle importance? Une bonne vérité est bonne; une bonne erreur est bonne aussi.

223

Le Saint-Suaire de Turin. — L'attitude de M. Vignon, préparateur à la Sorbonne, et celle de M. Delage, son répondant, ont causé une pénible impression à ceux qui, n'ayant plus d'autres recours que la science, la voudraient sérieuse. Vanité : la science, vue en certains savants, est une parade assez vulgaire. Quelle confiance avoir dans les préparations de M. Vignon? Son discrédit atteint son entourage, ses maîtres, les méthodes qui l'ont formé. Les laboratoires de la Sorbonne n'avaient point une réputation intacte; voilà la robe déchirée tout du long sur une nudité qui n'est pas belle. La crédulité d'un Chasles à qui l'on vendait des autographes de Jésus-Christ était inoffensive; celle de M. Vignon est vénéneuse de toute l'influence que la science a acquise sur les intelligences depuis trente ans. Ce préparateur n'a-t-il point collaboré intimement à la « Zoologie concrète » de son maître Delage? Excellente recommandation : voilà un œil qui sait voir, un esprit qui sait raisonner. Ne soyons pas très surpris de ces manquements particuliers. Le savant qui fait abstraction d'une lacune de quatorze siècles dans l'histoire d'un

document, c'est le même, absolument le même, qui propage, sans le comprendre, l'évangile transformiste, qui plie infatigablement les faits à une théorie naïve, qui les brise et les pulvérise pour les faire entrer dans les petites fentes de son gaufrier, qui continue à dresser l'homme au sommet de la pyramide animale. Il n'y a pas de science; il n'y a que des savants. Il y a M. Delage et M. Vignon, qui produisent nes rêveries d'alchimiste malade; il y a M. Berthelot, qui hausse les épaules. S'il y a un domaine où il faut user, à chaque minute, du libre examen, c'est le domaine scientifique. M. Vignon, en se rendant ridicule, a singulièrement affermi le parti des sceptiques et des ironistes.

L'aventure donnerait, si l'on veut, une autre moralité. On dirait : excellent préparateur et manieur expert du rasoir à découper les mollusques, M. Vignon est un historien absurde. Il a voulu explorer un domaine nouveau, et il s'y est égaré. Cela est commun. Qu'il se remette aux coupes et aux recoupes, cela vaudra mieux que de propager l'hystérie religieuse. La culture scientifique toute seule est incapable de donner à l'intelligence une méthode solide d'investigation ; la culture littéraire exclusive n'est pas moins inefficace. Le travail de la connaissance,

poussé dans un sens unique, finit par devenir une véritable galerie de taupe; il y fait si noir que, dès que l'esprit en sort, il clignote, ébloui, prêt à toutes les crédulités. L'histoire du Saint-Suaire de Turin n'aurait aucun intérêt, si on n'en pouvait tirer une petite leçon de psychologie. S. Thomas d'Aquin a dit : *timeo hominem unius libri* : c'est une bêtise : l'homme d'un seul livre n'est souvent qu'un sot, et l'homme d'une seule science n'est souvent qu'un maniaque.

Août.

224

Les Humbert et l'Illusion de fausse reconnaissance. — Shelley, visitant pour la première fois l'Italie, se trouva tout à coup devant un paysage qu'il fut certain d'avoir déjà vu, — et pourtant il savait que c'était impossible. L'émotion fut si débilitante qu'il s'évanouit. Jamais il ne pensa sans malaise à cette aventure.

Les faits analogues ou même identiques ne sont pas rares ; l'explication en est difficile. Il

est probable qu'il y a, dans la plupart des cas, deux sortes de visions successives : une première vision inconsciente, une seconde vision consciente. La vision inconsciente n'en laisse pas moins sa trace dans la sensibilité, mais l'esprit se trouve incapable de la localiser dans le temps. On a vu cela autrefois, c'est-à-dire antérieurement à la sensation présente ; et c'est tout. L'impression, étant faible, semble lointaine.

Il peut arriver aussi que cette fausse reconnaissance soit le résultat d'une erreur de jugement : et alors c'est le cas de ces milliers d'imbéciles qui, pour avoir vu le portrait des Humbert dans leur journal, croient les reconnaître à chaque pas dans la vie. On les a vus partout, ces êtres devenus fantastiques, et cette ubiquité n'est pas sans protéger le secret de leur cachette. Etre partout ou nulle part, c'est la même chose.

Pour expliquer ces petites hallucinations inévitables, les journalistes emploient depuis quelques années un mot commode : auto-suggestion. Un mot n'est pas une explication ; c'en est même tout le contraire. Auto-suggestion barre la route ; on s'arrête, on s'assied, satisfait de ne pas être obligé à un plus long effort. Le public n'en demande pas davantage.

Dans sa forme vulgaire, le fait se présente

ainsi : on pense fortement à quelqu'un que l'on vient de quitter ou que l'on va voir, ou que l'on voudrait voir, et voici que l'on croit le reconnaître dans ce passant. Si la réalité concorde avec notre hallucination, c'est une hallucination vraie, une perception normale ; si elle ne concorde pas, et que nous ayons l'esprit sain et dispos, nous nous en apercevons très vite et nous passons. Les esprits malades ou débiles s'entêtent dans leur impression première, demeurent persuadés d'avoir vraiment vu ce qu'ils ont cru voir. C'est l'origine d'une quantité infinie de légendes et de superstitions ; c'est le fondement de beaucoup de religions et tout d'abord du christianisme.

Les hommes qui voyaient les faunes jouer dans les bois voient à cette heure Mme Humbert filer le long des routes en automobile ; les préoccupations d'aujourd'hui sont plus grossières, plus bêtes, elles ont diminué en qualité, mais leur nature est identique, et identiques les cerveaux où elles évoluent. Les paysans de jadis qui tremblaient devant le Loup Garou ; les hommes d'Etat du jour qui blémissent à l'idée d'imaginaires complots ; les jeunes filles déréglées qui contemplent la bonne Vierge ; M. Haeckel qui découvrit de chimériques monères ; et toute

la chancelante humanité qui n'a d'autre souci que de croire et ensuite de mettre d'accord, par un raisonnement puéril, sa croyance et la réalité : l'histoire du monde est l'histoire des hallucinations perpétuelles et contradictoires qui sont le principe même de l'activité humaine.

Les hommes qui savent voir sont si rares qu'on les appelle des grands hommes ; ils nous paraissent des dieux.

225

Conséquences fâcheuses de l'optimisme. — On a retrouvé et publié le texte de la déclaration du gouverneur de la Martinique affirmant, la veille de la destruction de Saint-Pierre : « Ne craignez rien. L'administration a l'œil fixé sur le volcan; elle en suit attentivement tous les phénomènes. Rien n'échappe à sa vigilance; elle tiendra la population au courant des moindres faits observés. Il n'y a aucun danger : Je suis là ! » Le soir, ce document fut proclamé dans les rues au son du tambour; le lendemain matin, il fut affiché partout. Le volcan partit, comme on épuisait le dernier pot de colle.

Il y avait déjà longtemps que le campanile de

Saint-Marc à Venise donnait des inquiétudes. On nomma une commission ; elle s'assembla, inspecta, rédigea un rapport : « L'Administration a l'œil fixé sur le campanile de Saint-Marc... etc. » Le reste, comme à la Martinique.

La revue du 14 juillet, si meurtrière cette année, nous a montré un optimisme particulier : l'optimisme patriotique et républicain. Il se résume ainsi : un soldat français qui manifeste son patriotisme républicain en défilant devant M. Loubet ne peut être frappé d'insolation. Il y eut sans doute une circulaire disant : « D'ailleurs, l'administration a l'œil fixé sur le soleil... »

Oui, je crois, avec Nietzsche, que la bêtise est une condition de vie, que c'est le fondement même des sociétés humaines; mais peut-être pourrait-on la doser ? Trop est trop. Un optimisme modéré serait très suffisant, surtout pour un peuple accroupi dans l'inaction et que ses maîtres ont dressé à faire le mort, au coup de pistolet, comme un cheval de cirque. Pour accomplir de grandes choses, il faut un optimisme immense, absolu; ce fut celui d'Alexandre. Quand on se borne à monter la garde autour des grands principes, il est bon d'emporter son manteau, le matin, et de regarder, quatre fois par jour, d'où vient le vent.

622

Suite de l'histoire du Saint-Suaire de Turin. — Le Dr Vignon, préparateur à la faculté des Sciences, fort de l'appui de plusieurs illustres savants, honneur de la pensée française, va continuer ses études expérimentales sur les reliques célèbres.

Il se propose de démontrer, *scientifiquement*, l'authenticité des objets suivants :

Le *Sacro-Catino*, à Gènes; c'est le plat dans lequel l'agneau pascal fut servi à la dernière cène; il est taillé dans une émeraude (M. Vignon le prouvera);

Le *Disco*, également à Gènes; c'est le plateau d'agate sur lequel la tête de Jean-Baptiste fut présentée à Hérodiade par Salomé;

Le Saint-Couteau, dont se servit le Christ à la dernière cène : à Venise; un pain de la dernière cène : à Bouillac (Tarn-et-Garonne);

Le Serpent d'airain, de Moïse : à Milan;

Les corps des trois enfants jetés dans la fournaise sur l'ordre de Nabuchodonosor : à Rome;

Les premiers langes de l'enfant Jésus; sa première chemise; du foin de la crèche : à Saint-Jean de Latran;

La verge de Moïse; la pierre du sacrifice d'Abraham; la table de la dernière cène; et des cheveux de la Vierge : même église.

Le Saint-Prépuce : à Calcata (Italie).

L'éminent savant bornera à cette liste, d'ailleurs importante, ses recherches de l'année scolaire 1902-1903. Le gouvernement qui n'est pas, et bien au contraire, ennemi d'une religion sage et éclairée, a promis son concours; M. Brunetière assistera aux principales expériences.

227

Phryné et la femme au masque.— A Athènes une femme très belle se montre nue à ses juges et les gagne. A Paris, un avocat, pour faire perdre son procès à une femme contre laquelle il plaide, trouve comme argument : cette femme est très belle; en voici la preuve. Le christianisme n'a pas inventé la pudeur; il en a inventé l'hypocrisie. La pudeur est naturelle à la femme. La femme fuit, et toutes les femelles aussi. Si la pudeur véritable est une vertu, la beauté aussi est une vertu. C'est ce que les anciens signifiaient par leur Vénus pudique. La plupart des femmes font d'ailleurs bien de se

cacher ; la vie serait bien triste si les passantes n'étaient soigneusement voilées.

Septembre.

228

A propos d'une loi. — Presque toutes les lois sont mauvaises : une loi, pour être parfaite, devrait se concilier l'unanimité des volontés. Mais alors elle serait inutile. Cependant il n'est pas nécessaire, dans la pratique, qu'une loi soit parfaite pour être acceptable ; il suffit que, favorable au plus grand nombre ou aux plus vitaux intérêts, elle ne soit oppressive ni pour la minorité ni pour les intérêts secondaires. Un barrage coupant un fleuve a pour but non de tarir son cours inférieur, mais d'augmenter le niveau du cours supérieur. La loi, c'est cela ; c'est aussi une canalisation de forces. Il s'agit de répartir la liberté, de diriger, sans les contraindre que doucement, les tendances et les instincts. Méthode objective et qui suppose chez des hommes d'Etat le pouvoir de s'élever au-dessus de la vie et de considérer avec calme le fourmillement humain : elle n'est pas à la portée de l'humble

troupe de bains de mer qui joue en ce moment le petit drame rageur dont nous sommes les spectateurs ennuyés.

C'est ennuyeux, parce que c'est bête. Si les Bretons veulent que l'abécédé et la couture soient enseignés à leurs petites filles par des demoiselles vouées à un costume particulier, qu'est-ce que cela peut nous faire? S'imagine-t-on que l'expulsion des trois douzaines de bonnes sœurs va changer la mentalité, c'est-à-dire la physiologie d'une race? Les Anglais et, en général, les protestants ont-ils moins de fanatisme religieux pour avoir purgé leur culte de l'élément monastique? Au contraire, les religions les plus simplifiées sont les plus terribles, et d'autant plus nocives qu'elles ont l'air plus raisonnable.

Il semble bien d'ailleurs que le but de la plupart des partisans de la présente loi soit la protection même du christianisme qu'ils font semblant de combattre. Ils veulent le laïciser, et non le détruire; ils en propagent la morale; ils en codifient les principes fondamentaux dans leurs manuels populaires.

Comprenons que le catholicisme est le grand obstacle à la christianisation définitive du monde. Avec son mysticisme tout païen, ses légendes suspectes, son idolâtrie naïve, son polythéisme

impudent, cette religion est d'une forme si peu évangélique qu'on a quelque peine à la croire née de l'évangile. Paganisme bien dégénéré, bien pâle, bien timide, mais paganisme : et c'est là le crime. Cette idée, que j'ai développée ailleurs, sera banale, quelque jour. Maintenant, il est encore permis de la traiter de paradoxale, et ceux-ci n'y manqueront pas qui ont érigé la morale évangélique en morale rationnelle et qui se croient, pour cela, de libres esprits.

Les jeunes institutrices reçoivent une forte éducation chrétienne. On leur inculque l'esprit de sacrifice, on leur conseille la virginité, — état que les circonstances, d'ailleurs, imposeront à la plupart d'entre elles. Ce sont des bonnes sœurs laïques. A Paris, dans quelques grandes villes, une institutrice se peut marier; à la campagne, c'est impossible: que ferait le mari? Il faut bien connaître la vie intime des petits villages qui forment plus des trois quarts de la France, pour comprendre tous les ennuis d'une jeune fille un peu instruite, un peu affinée par l'étude, que l'on envoie là. Il n'y a guère lieu de se réjouir chaque fois que l'on annonce une nouvelle laïcisation d'école : une femme, au-dessus des paysans par l'esprit, au-dessous d'eux pour tout le reste, entreprend, au milieu de grossières intri-

gues, une vie de détresse, de langueur et d'abrutissement. Les religieuses étaient payées beaucoup moins et exploitées bien plus durement encore à la fois par l'Etat et par leurs congrégations ; cependant le progrès matériel est très médiocre et le progrès intellectuel à peu près nul.

Le paysan est méchant. En beaucoup de villages, où l'école a été laïcisée contre leur gré, ils persécuteront l'institutrice. Ainsi tout le monde sera lésé : les uns parce qu'on abolit une de leurs libertés ; les autres, parce qu'on se vengera sur elles du dommage que l'on aura subi.

Si on avait un peu, en France, le sens des libertés communales, les communes choisiraient leurs instituteurs ainsi qu'elles choisissent (quand la loi le permet) leurs maires. Et elles les paieraient volontiers. Mais le sens de cette liberté n'existe plus parmi nous, ni peut-être le sens d'aucune liberté. On dirait que la démocratie d'aujourd'hui évolue vers l'état de siège ; les lois nouvelles correspondent si bien aux désirs des populations qu'il faut, pour les faire exécuter, combiner des stratégies et livrer des batailles.

229

Une parade scientifique. — C'est avec un vrai plaisir que j'ai lu les déclarations du professeur Koch. Qu'il ait raison, ou pas, pour le fond, il a parlé en homme de science. Tandis qu'une quantité de journalistes et même quelques savants avouaient leur admiration pour le héros qui se faisait appliquer des bifstecks tuberculeux sous la peau du biceps, il exprimait ironiquement quelques vérités indiscutables, quoique méconnues. D'abord, et c'est ce qui m'avait frappé dès le premier acte de la triste comédie, quelle peut bien être la valeur d'une, *d'une seule*, expérience physiologique ? Nulle, évidemment. Une expérience ne prouve rien. Outre que le monsieur peut fort bien être déjà tuberculeux, il peut fort bien aussi avoir, malgré les apparences d'une santé forte, une résistance particulièrement faible au virus. Son expérience peut réunir, à son insu, un ensemble favorable de circonstances impossibles à retrouver une seconde fois. On compte, je crois, entre gens sérieux, qu'il y a dans les réactions physiologiques, naturelles ou provoquées, vingt-cinq pour cent d'inattendu ; mais cet inattendu peut se produire

par série, il faut pousser les expériences à un nombre tel que les possibilités d'erreur se trouvent déjouées.

Ensuite, la contagion muscle à muscle serait-elle démontrée qu'il n'y aurait vraiment pas lieu d'en conclure à la contagion par un verre de lait. Le Dr Garnault se moque de nous; ou peut-être n'est-il pas très apte à dissocier les idées. Singulier savant! Mais qui n'est pas, malheureusement, seul de son espèce. On se souvient de cet autre expérimentateur qui, pour prouver qu'il est dangereux de boire de l'alcool, injectait de l'eau-de-vie dans les veines d'un cochon d'Inde. On pourrait prouver par la même méthode que les amandes vertes sont un poison redoutable; il suffirait d'en distiller une seule et de s'insérer sous la peau une seule goutte du produit. Le rêveur n'y regarde pas de si près. La science est pleine aussi de charlatans. Il faut prendre garde à ne pas se laisser duper par les uns ou les autres. Que le Dr Garnault attrappe ou non la tuberculose, cela n'intéresse déjà plus personne. Pour moi, cela ne m'a jamais intéressé. Les martyrs involontaires me sont déjà peu sympathiques; les martyrs volontaires me font rire. On l'a dit et rien de mieux ne se peut dire : que ce médecin, au lieu de se rendre malade, guérisse

les malades. Il est plus amusant, sans doute, de faire parler de soi dans les journaux, mais quel amusant bovarysme : Charles Bovary lui-même, hanté de l'idée de gloire, cependant qu'Emma prend la diligence de Rouen, et rêvant de mourir victime de son dévouement pour l'humanité, avec son nom dans les gazettes et sur une plaque de bronze !

Octobre.

230

La Traite des blanches. — C'est la dernière invention des philanthropes, ces métis du christianisme et du rationalisme. Il y a un livret du dix-huitième siècle, que l'on trouve justement méprisé sur les quais, appelé *le Christianisme raisonnable.* Je ne l'ai jamais lu, mais son titre me réjouit, en même temps qu'il me fâche. Rien ne paraissait moins raisonnable que le christianisme, il y a cent cinquante ans ; mais ceux-là même qui le bafouaient avec les plus belles grimaces étaient tout grisés de sa morale, tout pleins de ses maximes. Ce qu'ils prenaient pour la raison humaine n'était pas autre chose

que l'enseignement évangélique dépouillé du merveilleux, séparé du surnaturel. Après un siècle et demi l'illusion demeure : et pour les rationalistes qui se croient toujours les ennemis de l'ordre chrétien,et pour les chrétiens que terrifie l'évocation de la raison. L'action chrétienne n'a jamais été plus vigoureuse. Elle se manifeste avec une sérénité grave qui indique la conscience profonde qu'elle tient de sa force. C'est le congrès pour la paix, vieille idée chrétienne, née d'une parole de Jésus, chimère des papes, rêve des mystiques; c'est le collectivisme qui vient des catacombes et des monastères du Moyen-âge; c'est le benoît socialisme, où revit la candeur des songes d'égalité et de fraternité où se charmaient les esclaves de Rome et les disciples de François d'Assise; c'est la guerre à la prostitution,vieux projet de Louis IX, le saint roi.

Les hommes d'aujourd'hui qui participent innocemment à ces diverses campagnes se croient mus par des motifs très différents des motifs chrétiens : soucis de science, de sociologie, et même d'esthétique. Illusion : il s'agit de morale chrétienne, et rien que de cela. Que l'on observe le langage commun de ces hommes libres : ils ne disent pas *voluptueux*, ils disent *débauché;* ils expriment une idée morale, ils font tenir dans

un mot unique un des commandements du décalogue. Pour piquer la curiosité grossière d'une basse clientèle, des journaux, en lettres d'un pied, annoncent des révélations sur la débauche à Paris ; et ces sots flétrissent ainsi, au nom de l'Église qu'ils détestent, la liberté des mœurs qu'ils caressent six pouces plus loin.

Une revue de jeunes gens, au titre charmant et orgueilleux, la *Revue Dorée*, a eu l'idée, à propos, sans doute, de cette imaginaire traite des blanches, de faire une enquête sur les courtisanes, leur rôle, leur utilité, leur place dans la vie sociale. Le questionnaire est tentant :

« Pensez-vous que l'influence des courtisanes soit favorable au développement des civilisations et que cette influence ait été réelle et efficace sur les civilisations qui nous précédèrent ?

« Croyez-vous que la présence des courtisanes dans la cité soit conforme à l'évolution des sociétés modernes ?

« Etes-vous partisans de l'ingérence de l'Etat dans la vie des courtisanes ? »

L'hypocrisie arrêtera beaucoup de réponses, et la jeunesse même sera peut-être sévère. L'air que nous respirons empoisonne les centres psychiques. On peut prévoir la répétition de cette prophétie : la Cité future ne connaîtra pas la pros-

titution, etc. Et un père de l'Eglise n'aurait pas imaginé un avenir plus conforme à ses désirs et à sa foi. D'autres parleront des courtisanes grecques, telles que poétisées par les légendes. Si quelqu'un traitait la question au point de vue sérieux, qui est le point de vue physiologique, ma surprise serait très grande et aussi ma joie (1).

Notre code pénal, et tous les autres, est basé sur l'idée de péché. C'est l'idée de péché qui autorise le traitement particulier que les lois et les décrets infligent aux courtisanes. Une maladie contractée en commettant le péché de la chair est une maladie honteuse; cependant qu'une maladie est noble qui a pour cause la goinfrerie. Et c'est uniquement parce que l'Eglise, qui s'est relâchée sur la plupart de ses commandements, maintient la vérité de celui qui permet les plus piquantes ou les plus fructueuses controverses. La séparation des actes humains en actes moraux et en actes immoraux se retrouve dans toutes les civilisations ; elle n'est pas d'abord arbitraire; elle le devient, il faut la reviser de siècle en siècle et, si on la maintient, lui planter un nouveau piédestal à la mode du jour. Celui où

(1) La première série des réponses (parue le 20 septembre) est très satisfaisante. L'idée de liberté des mœurs est devenue famili re à tous les bons esprits.

siège à cette heure la morale rationaliste est tout rongé et chancelant ; la parole de Dieu n'est plus un ciment; les pierres qu'elle assemblait se reculent et tombent : le murmure de l'humanité a remplacé les trompettes de Jéricho.

Pour savoir donc si un geste est louable ou fâcheux, on n'interrogera plus le recueil des lois morales, de ces lois que Kant croyait tombées de la lune dans le cœur des hommes ; mais chacun réfléchira sur soi-même et observera son milieu. La morale est une moyenne qui s'obtient en réduisant par la coutume les tendances personnelles: développer son caractère, nourrir ses goûts, satisfaire sa sensibilité en respectant les usages du milieu et du moment où l'on vit. C'est la limite de la liberté des mœurs, comme de toutes les libertés.

L'ascétisme est une carrière qui peut paraître plus noble que la volupté; mais des physiologies y répugnent qui ne sont pas pour cela méprisables. Si l'on permettait le mépris, il faudrait le permettre réciproque, car nous n'avons aucun moyen, je ne dis pas logique, mais probe, d'établir la gamme ascendante ou descendante, majeure ou chromatique, des goûts et des couleurs. Ce qui fait la supériorité de l'homme, c'est la variété de ses aptitudes. L'animal le mieux doué

ne fait qu'une chose, mais la fait en perfection ; l'homme diversifie à l'infini une activité dont les résultats sont toujours incomplets ou provisoires. L'animal a trouvé ; l'homme cherche. Ceux qui voudraient que l'homme eût trouvé le veulent, inconscients de leur crime, réduire à l'animalité. « La période n'est pas accomplie ; » le bien et le mal sont toujours à l'état de devenir ; rien n'est réalisé et aucune des questions n'a jamais été résolue que, depuis qu'elle pense, se pose l'humanité. Chaque solution serait un pas vers la cristallisation de l'intelligence, vers la mécanisation des actes. Dans l'incertitude où il est encore du but de la vie, tout, à un moment donné, peut sembler à l'homme d'une bonté égale ; le jour où il saurait, le jour où il aurait choisi, le jour où il verrait exactement où est le bien, où le mal, il marcherait vers le bien avec la sûreté d'un hyménoptère qui paralyse sa proie, il ne se tromperait jamais, sa conscience tomberait comme le soleil du soir derrière l'horizon, et la terre, privée de son tourment et de son ferment, se serait enrichie d'un impeccable animal.

Il y a chez les hommes deux tendances générales qui déterminent deux groupes tour à tour inégaux en nombre et en force : la tendance à l'animalité, la tendance à l'humanité. D'autres

mots, plus faciles à comprendre, peuvent signifier les mêmes idées : autorité, liberté. Les religions, le rationalisme, le socialisme représentent la première tendance, celle qui règne aujourd'hui. Leur idéal commun est la compression, au profit du bien, des activités qu'ils qualifient de mauvaises. Si les hommes leur obéissaient, ils perdraient du coup la possibilité d'exercer une grande partie de leurs aptitudes ; la boussole folle tendrait à se fixer, les gestes assagis convergeraient tous vers la certitude ; la nef de la civilisation saurait où est le nord et son but. Supposons qu'elle l'atteigne ; supposons réalisé l'idéal chrétien, l'idéal rationaliste, l'idéal collectiviste ; supposons que nous sommes devenus des fourmis, des abeilles ou des castors. Et après ?

Mais l'homme parmi ses goûts a le goût violent de la liberté. Le siècle qui se laisse prendre aux rets d'un dogme engendre dans la douleur et dans la révolte un siècle qui brise, en riant, comme une rose, le corselet où on la croyait prisonnière. Il y a un cycle des saisons humaines ; ceux qui croient fixer le printemps ou fixer l'hiver sont des sots. « Nous ne voulons pas détruire la religion ! » disait l'autre jour un des plus singuliers représentants de la maladie politique. Et comment s'y prendrait-il, le pauvre homme ? Elle

se détruit toute seule ; elle meurt de vivre. Mais pourquoi non pas vouloir (ce qui est puéril), mais rêver sa disparition ? C'est une forme légitime de l'activité. La liberté n'est pas un fait absolu ; c'est un résultat ; il faut peut-être plusieurs tyrannies rivales pour qu'entre leurs luttes il y ait place pour le jeu des instincts, des désirs et des actes. La vérité est l'hydre aux multiples têtes. Inutile de les couper, elles repoussent. Mais si la bête n'avait qu'une figure unique, tous les hommes trembleraient devant elle, parce qu'elle n'aurait qu'une volonté. Qu'importent ce que pensent, ce que croient, ce que font les autres, pourvu qu'on me laisse penser, sentir, agir selon ma fantaisie. L'unique devoir d'un gouvernement serait de favoriser la diversité des gestes et de les coordonner en harmonie, d'être un chef d'orchestre. On n'a jamais encore vu ces jeux simultanés, et on ne les verra jamais. Les deux grandes factions se produisent l'une après l'autre sur la scène du monde, chacune s'exaspérant dans le but de détruire l'effet produit par sa rivale. De là ce cabotinage qui accompagne toujours la possession du pouvoir.

C'est peut-être jouer un rôle que de défendre la liberté. A quoi bon ? Un homme adroit s'arrange toujours, et le commun du peuple n'a pas

besoin d'être libre. C'est même un cruel fardeau que la liberté, quand une hérédité très longue n'y a pas accoutumé les épaules, comme jadis au harnois de guerre. Y a-t-il vraiment, ainsi que le croyait Nietzsche, les maîtres et les esclaves, ayant chacun leur morale? On voit des maîtres dans chaque groupe et aussi des esclaves. Il s'agit de tendances aussi obscures et aussi inconscientes que celles qui maintiennent ou qui diversifient les formes de la vie animale. On saura qui avait raison quand il n'y aura plus de raison, soit que l'humanité devienne le troupeau définitif, soit que, délivrée de toute la superstition sociale, elle ait péri dans une ivresse anarchique. Tant que les deux tendances se balanceront, gardant au monde un certain équilibre, il faut se résigner, si l'on a pris parti, à suivre les mouvements de la machine. Le plaisir d'être opprimé, c'est de songer au jour de la revanche. Il y a des coups que l'on recevrait volontiers pour la joie de les rendre, avec férocité.

Novembre.

231

M. Emile Zola. — Un écrivain célèbre vient

de mourir, dont la fortuite disparition a troublé certaines âmes politiques ; la sensibilité littéraire s'y intéresse moins. M. Zola, depuis longtemps, depuis plus de dix ans, « n'écrivait plus » ; il gâchait du mortier humanitaire. Après avoir affirmé une puissance au moins de travail et de constance, il se survivait afin, peut-être, de démontrer qu'en art le travail et la constance ne sont rien, que l'œuvre est tout. Un roman par an : n'est-ce que cela ? On a vu mieux et plus. On a vu moins, aussi : il y a d'heureuses stérilités. Le travail n'est beau que lorsqu'il est une une cause de beauté ; il n'est estimable que lorsqu'il est nécessaire. Mais croire que l'assiduité à l'écritoire supplée au génie ! On écrit toujours trop, même quand on a beaucoup de choses à dire ; M. Zola avait le travail long et les idées courtes. Ses premiers romans offrent quelque variété ; il étudie avec soin des cas de psychologie, il s'élance comme un cheval fou dans les plaines lyriques, il ironise, un peu salement, mais avec une belle sûreté de main, les grossières mœurs du menu peuple de Paris, il essaie enfin de peindre en fresque l'épopée des ouvriers et il en reste quelques fragments qui sont beaux. On a reconnu *Thérèse Raquin*, *la Faute de l'abbé Mouret*, *l'Assommoir*, *Germinal*, et deux ou

trois autres œuvres, moins curieuses ; il les répéta, affaiblies et brouillées, travaux on dirait d'atelier, analogues à ces « répliques » avec variantes où s'enrichissent les artistes en vogue. Il gagna beaucoup d'or, et même la paix que ses provocations ne troublaient même plus, car quelle peut bien être, se disait-on, la valeur de l'opinion littéraire du riche fabricant qui vient de livrer *Lourdes?* Vers 1893, M. Zola croit entendre que des jeunes gens, pas tous sans talent, se tournaient, en dégoût de lui-même, vers la rêverie mystique. « Ils veulent du mysticisme, dit-il, je vais leur en faire, Moi ! » Et on vit naître cette pauvre chose qui a nom *le Rêve*. L'œuvre blanchâtre fut nécessairement un de ses plus grands succès d'argent ; les familles pieuses burent avec joie cette douce jatte de lait que venaient de leur traire les grosses mains scatologiques de *Nana* et de *Pot-Bouille*.

Si les derniers romans de M. Zola donnaient infatigablement la sensation du déjà vu et surtout du déjà lu, cela ne doit pas faire méconnaître ce que les premiers contenaient d'original dans la méthode, très rarement dans le style. Ils sont généralement construits selon une assez bonne logique ; l'auteur a le sens du feuilleton, de la gradation d'intérêt ; il organise à merveille

les mises en scène ; il donne à ses personnages, procédé de Walter Scott, de Dickens et de Daudet, des manies et des tics d'où ils tirent une vie apparente. *L'Assommoir* est très curieux et même amusant, et presque toujours écrit, même dans les parties basses, avec goût. C'est dû à l'ironie, à la manière de voir qui, là, plonge de haut ; l'auteur, outre qu'un livre quasi technique l'a bien documenté, connaît son milieu ; il l'a vécu et c'est pourquoi on le sent vivre le long de ses pages. Mari de la fille d'un restaurateur de faubourg et qui servait elle-même Coupeau et Gueule-d'or, il a frôlé, au moins sur la table grasse, la manche de chemise des compagnons. Sans les aimer, il ne les déteste pas ; sans les estimer, il ne les méprise pas ; sa sympathie est moyenne, inclinée vers le dédain : de là l'ironie, qui fait de ce livre le seul livre relativement supérieur de M. Emile Zola. Sous presque toutes ses autres œuvres, il demeure comme écrasé, soit qu'il n'ait rien compris au sujet : *Nana ;* soit que la masse à soulever ait vraiment été trop lourde : *Rome ;* mais là encore, la cause du ratage est surtout dans l'ignorance et dans l'aveuglement. Prendre le train, aller passer trois mois à Rome et croire qu'on a vu Rome, senti Rome ! Il y a des ignorances heureuses ; il y en

a de lamentables. Qu'un touriste ingénu se vante de connaître Rome pour y avoir, durant quelques semaines, obéi à Baedecker, cela est inoffensif; mais non si ce touriste est un écrivain de réputation qui, s'étant infatué lui-même, va infatuer tout un public docile. Connaître Rome! Stendhal ne s'en vantait pas.

Le caractère littéraire de M. Zola, ce fut décidément l'infatuation. Il était persuadé que nul objet d'étude ne pouvait résister à ses violents acharnements. Il s'y jetait comme à l'eau un homme déterminé à apprendre à nager sur l'heure, et, s'il ne s'est pas noyé, on peut dire qu'il a barboté abondamment. L'infatuation, c'est un des noms péjoratifs de la foi. M. Zola avait foi en lui-même à un degré presque délirant. Ses formules de littérature, de sociologie, de politique étaient également péremptoires. Jamais il ne douta; jamais sa brutale assurance ne connut la moindre crise. C'était bien l'accusateur. Le ton de ses polémiques littéraires différait fort peu de celui dont il colora le manifeste fameux qui accrut jusqu'à la démence les discussions nées de l'Affaire. On fut, ici ou là, surpris de la violence des litanies « J'accuse »; il avait accusé avec la même sauvagerie tous les écrivains à peu près du dix-neuvième siècle. De Chateau-

briand à Verlaine, aucun, sinon quelques utiles contemporains, n'échappa à ses invectives. Quel grand cœur, et que de haine il pouvait contenir! Souvenons-nous de son mot favori : *Mes Haines!*

Grand par la haine, grand par l'orgueil, grand par la constance de l'effort : soit, et c'est tout. Il faut réserver avec une jalouse piété le titre de « grand écrivain ». Il nous appartient, à nous qui écrivons et qui jugeons : ne le laissons décerner qu'à ceux dont nous pouvons être totalement fiers. Les grands écrivains sont les maîtres d'école de l'humanité; les uns apprennent aux petits enfants à épeler leurs lettres; les autres apprennent aux hommes à épeler leurs pensées. Ils ne pensent pas pour nous, mais ils pensent devant nous, et c'est à les regarder à l'œuvre que l'on apprend à penser à son tour. Un Gœthe, un Chateaubriand, non je ne puis, dans le sentiment où je prononce ces deux noms, dire : un Zola. Que d'autres trouvent les motifs qui pourraient excuser un tel abus; pour moi, je les ignore et je ne veux pas les chercher.

Mais, cette réserve essentielle une fois faite, il n'est aucunement question de contester la place que gardera Emile Zola dans l'histoire littéraire de son temps. Encore que son influence ait été à peu près nulle même sur ses disciples, encore

que le meilleur et le seul véritable roman naturaliste soit les *Sœurs Vatard*, encore que du groupe du Médan il ne soit, pour les lettrés, que le second ou peut-être le troisième, M. Zola demeurera longtemps pour la foule des amateurs le représentant d'une phase de notre littérature. Quand on a été célèbre de son vivant, il en reste toujours quelque chose : que la gloire dure ou qu'elle meure, il faut expliquer cela. Si ce n'est plus le travail de la critique esthétique, c'est celui de la critique psychologique : l'œuvre disparue, il n'en est que plus curieux d'étudier les causes de sa popularité momentanée.

Si cette appréciation semble pessimiste, qu'on la confère avec l'enthousiasme lacrymatoire dont les journaux débordèrent. Alors on la trouvera d'une froideur assez raisonnable. Je me souviens qu'Alphonse Daudet fut pareillement favorisé d'une apothéose prématurée. La cime où l'on veut à ce moment poser M. Zola, les thuriféraires d'alors la réservaient à M. Daudet.

« L'œuvre de Daudet, disait un journaliste enivré de deuil et d'admiration, flamboie au sommet de l'Humanité, la guidant, l'enseignant la consolant et la vengeant, torche superbe inextinguible, etc... » — «... Il est dans l'histoire des lettres un des plus admirables créateurs

d'humanité que nous ayons eus... » — « Il a vidé la large coupe de l'Humanité, où bouillonnait la liqueur dangereuse, mortelle de la vie... » — Il est « le Penseur » (avec une majuscule); oui, « plus qu'un maître de l'humanité », il est le « Penseur surhumain, tel que l'a sculpté Michel-Ange au tombeau de Laurent II, dominant l'aurore et le crépuscule, et au-dessous de sa statue il faudrait graver ces mots : « Ici est la vie de l'humanité. »

C'est toujours le même jeu, tant est bref le champ où évolue l'imagination des sots. Changez le nom, et vous avez un résumé de l'opinion des derniers amis de M. Zola sur l'écrivain qu'ils méprisaient il y a quelques années, alors qu'il n'avait pas accumulé sur son œuvre les lourdes et froides pierres des *Trois Villes* et des *Quatre Evangiles*.

Pour moi, j'écris aujourd'hui sur M. Zola ce que j'en ai toujours pensé. Son intervention politique n'a point troublé mon jugement. Qu'elle ait été justifiée, et je l'admettrais, cela n'augmente pas la valeur esthétique du *Ventre de Paris*. Il faut juger séparément les œuvres et les hommes, et surtout ne pas incorporer à l'idée d'art les idées parasites de moralité, de vérité, de justice. C'est la méthode chré-

tienne. Elle mène à des classements singuliers où la vertu de Fénelon est additionnée avec son mérite littéraire. Qu'un parti béatifie M. Zola. Celui qui n'est d'aucun parti, observateur sévère de la vie, séparera donc dans ce personnage l'œuvre artistique de l'œuvre sociale et il les connaîtra successivement, comme s'il s'agissait de l'activité de deux hommes différents. C'est une attitude difficile; on ne la conseille qu'à ceux qui se rient des injures et considèrent avec pitié, quand ils en font le tour, les grimaces de l'une et de l'autre face du vieux Janus.

Décembre.

232

Les Bouilleurs de cru. — La question des bouilleurs de cru est une des plus pittoresques parmi celles où l'on voit le conflit éternel entre les droits particuliers et les empiétements de l'Etat. Les hommes qui se font appeler politiques la considèrent avec attendrissement d'un point de vue bigle, électoral et fiscal. S'ils contrarient les bouilleurs, ils perdent d'excellents bulletins de vote; s'ils ne les contrarient pas, la

monnaie manquera pour payer les suffrages qui se paient. Cela matagrobolise leurs pauvres cervelles.

Le droit du bouilleur de cru à bouillir son cru est absolu.

Voici ce que c'est. Un propriétaire ou un fermier, le possesseur, par contrat, achat ou héritage d'un coin de terre, est libre de le cultiver ou non, ou d'y cultiver tout ce qui lui plaît, et des produits du sol tirer tout ce que ces produits veulent bien donner. Il fait du blé, il fait de l'herbe, il plante la vigne, il plante le pommier. Il récolte le grain, la paille, le foin, le raisin, la pomme; il transforme ces choses en farine, en pain, en bœufs, en vin, en cidre, en alcool. En alcool, non : cela est défendu. Le motif est simple. L'alcool industriel est frappé d'un impôt très lourd; si l'alcool de cru se fabrique librement, l'impôt tombe. L'impôt est une nécessité et l'un vaut l'autre. Il n'est pas plus déraisonnable de taxer l'alcool que le tabac, la bougie, les parapluies, les pianos et les bicyclettes. Un impôt est sage dès qu'il rend ce qu'on lui demande. Le droit des bouilleurs, qui est absolu, s'évanouit dès que la loi le déclare nul. La loi, qui est une des formes de la force, a le pouvoir d'annihiler le droit comme elle a le pouvoir de le créer. Il

n'y a pas de droit contre la force et la force est le droit suprême d'où sortent et où rentrent tous les droits. Il est donc tout à fait logique d'enlever au détenteur du sol, si tel est le besoin de l'Etat, l'un ou l'autre de ses droit seigneuriaux sur la nature. On respecte toutes ses activités et il transformera en alcool jusqu'à l'herbe et jusqu'au fumier, si cela lui convient; on supprime celle-là, et tout l'alcool qui sortira de son alambic sera taxé de même que celui que vomissent, également délétère ou favorable, les alambics des usines.

Si la lutte était entre ces deux principes tout nus, droit du détenteur terrien, droit de l'Etat, l'un ou l'autre l'emporterait successivement selon que l'Etat serait dominé par les paysans ou les citadins. Mais les deux principes sont habillés. Ils ont revêtu des intérêts versicolores. Ce sont des arlequins, rouges devant pour amuser le peuple, noirs dans le dos pour rassurer la bourgeoisie. Alors la liberté des bouilleurs de cru est un droit, un privilège, une faveur, une tolérance, tout à la fois; c'est un privilège si l'on harangue l'ouvrier, c'est un droit si l'on entretient le paysan. En attendant de trouver le mot neutre et où se résolvent toutes les contradictions, on s'arrange. Limiter un droit, ce n'est pas le nier. Le

paysan fera librement autant d'eau-de-vie qu'il en faut pour se soûler bravement; cette vendange alcoolique, il en crèvera, mais il la boira; s'il la veut vendre, le fisc intervient. Le privilège des bouilleurs de cru, c'est qu'ils ont la mauvaise ivresse à bon marché. C'est le privilège officiel. Obligeants, ils en font profiter leurs amis et leurs ennemis. Quand la bouillerie est en train, on ne l'arrête pas naïvement aux quantités permises et l'eau-de-vie de fraude, l'eau-de-vie qui vole l'Etat, l'eau-de-vie que l'on avale comme un gain, inonde les campagnes abruties.

L'alcool est important. On a vanté la houille blanche; elle n'est pas transportable et ne le sera jamais qu'à de courtes distances. L'alcool, c'est la nature entière transformée en force motrice. Si c'est, ou non, un des moteurs de l'énergie humaine, ou si c'est pour l'homme un excitant dangereux, je laisse cela aux disputes. Un savant distingué, M. Arsène Dumont, dans un livre curieux, *la Morale basée sur la démographie*, a découvert une relation évidente entre le degré de civilisation des peuples et leur consommation alcoolique. Les peuples sobres sont en général inférieurs aux peuples où l'alcool est d'un usage fréquent. On ne voit pas, du moins, que l'habitude des boissons fermentées

ait une influence fâcheuse sur l'énergie, sur l'attention. M. Arsène Dumont croit même que l'ivresse n'est sérieusement nuisible que si elle se renouvelle fréquemment. Cette nocuité est en tout cas minime chez les travailleurs musculaires. « La nature, qui ne tient nullement à ce que l'homme soit chaste, ne tient pas davantage à ce qu'il soit constamment et uniformément sobre. » Et encore : « Il faut à l'homme un champ d'expansion pour sa fantaisie; la monotonie d'une existence trop régulière et toujours semblable à elle-même diminuerait l'énergie de ses facultés. Le vin et l'alcool ont leur utilité comme stimulants pour l'esprit et le cœur, l'imagination et la sympathie. » M. Arsène Dumont s'est très bien rendu compte que le discrédit où l'on veut jeter non seulement l'alcool, mais le vin, a une double source : théologique et médicale.

Les sociétés de tempérance sont menées par des pasteurs protestants dont l'idéal sémitique est la sobriété et l'obéissance religieuse du Bédouin. Les médecins, venus à l'aide de ces pauvres moralistes, connaissent de l'alcool les pires effets. Ils ont fini par croire que leur hôpital est un miroir du monde et que tout ouvrier qui entre chez le marchand de vin finit fatale-

ment par entrer à l'hôpital, parmi les délirants. Le goût de la généralisation, extrêmement développé chez les savants français, gâte souvent leurs raisonnements. Ceux-là seuls sont à écouter qui savent se retenir sur ce penchant et qui ne font entrer dans la conclusion que les faits mêmes qui ont été le point de départ de leur discours. La France est d'ailleurs un pays relativement très sobre. Sur le même niveau que l'Allemagne (1), il n'y a de moins amateurs que nous d'alcool que les Norvégiens, les Espagnols et les Italiens.

« L'alcool, selon la conclusion de M. Arsène Dumont, paraît plutôt favorable que nuisible à l'activité intellectuelle et économique des nations. Il tend plutôt à augmenter qu'à diminuer la vitalité et la nuptialité. » Il a aussi, nul ne le nie, des influences mauvaises; mais tout se paie: une dépense d'énergie est nécessairement suivie d'une dépression. Ce que l'alcool fait gagner d'un côté, il peut, en partie du moins, le faire perdre de l'autre. Jusqu'ici, les statistiques ne permettent aucune conclusion précise; mais les apparences ne justifient, ni le pessimisme des médecins, ni l'audace des ligueurs suisses et

(1) France, 4,6 ; Allemagne, 4,4 ; Belgique, 9,6 ; Suisse, 6,1 ; Suède, 8, 1 ; Danemark, 16, etc.

anglais, porte-paroles à la fois de la morale surannée de l'évangile et des intérêts financiers des planteurs de thé de Ceylan.

L'alcool n'est point haïssable. C'est une force nouvelle qu'il faut savoir dompter et utiliser. Laissons l'homme jouer un peu avec ce démon. Comme d'autres maladies, l'alcoolisme est une pierre de touche ; ceux qui succombent, leur vie ne valait pas peut-être la peine d'être vécue.

1903

Janvier.

253

La Fin des Boers. — Elle semble enfin passée de mode, l'antienne *Gloria victis*. Dès qu'ils ont été vaincus, les Boers ont cessé d'être populaires en France. Ils tenaient une carte sur laquelle nous avions joué de vieilles rancunes; ils ont perdu et nous aussi : cela serait une explication, mais il y en a une autre que je voudrais meilleure. Ce qui nous plaisait dans les Boers, c'était leur force tenant en échec une force très grande. Ils représentaient une puissance; ils excitaient l'admiration non pour leurs vertus ou la justice de leur cause, mais pour leur énergie dans la lutte. On les aimait parce

qu'on les croyait déjà vainqueurs. Vaincus, c'est à peine s'ils font pitié. Il y aurait donc, en France, une meilleure santé morale et moins de sensiblerie que ne le feraient croire certaines déclamations politiques. Nous avons encore du goût pour la vie, pour la force, pour les attitudes de domination. Le mot d'ordre, en cas de conflit grave, ne serait peut-être pas : La paix à tout prix. L'animal aurait peut-être quelques ressauts qui contusionneraient son adversaire et le feraient réfléchir. Je ne dirai point ma vraie pensée là-dessus : elle est trop pessimiste. D'ailleurs, que le fond de la nation ne soit pas tout à fait corrompu, cela éloigne la nécessité d'une conclusion décourageante.

On lisait dans le *Times* du 21 mars 1871 : « La Commune est soulevée contre l'Assemblée. Il y a entre les deux adversaires une question de force aussi bien qu'une question de droit, et c'est la solution de la première qui décidera des mérites de la seconde. » Voilà un langage très beau, parce qu'il est scientifique. La Commune avait tort, puisqu'elle a été vaincue, et durement Les Boers avaient tort, puisqu'ils ont fini par consentir à devenir Anglais. Si cruelle que soit cette conclusion, si pénible qu'elle soit pour notre sentimentalisme chrétien, il faut pronon-

cer résolument et l'accepter comme définitive et irréfutable. On le fera plus volontiers après avoir relu, dans Thucydide, l'émouvant dialogue entre les Athéniens et les Méliens. Avant d'attaquer Mélos, colonie de Lacédémone, Athènes lui envoya une délégation chargée de la convaincre de l'inutilité de la résistance. Les Athéniens partent de ce principe, qu'ils ont déjà évoqué contre Sparte : « C'est une loi que nous n'avons pas établie les premiers ; elle est de tous les temps, que le plus faible doit obéir au plus fort. » Aux Méliens, ils l'exposent en ces termes : « Il faut s'en tenir à poursuivre ce qui est possible, en choisissant pour base un principe sur lequel nous pensons de même et n'avons rien à vous apprendre : C'est que, dans les affaires humaines, on se soumet aux règles de la justice quand on y est contraint par une mutuelle nécessité ; mais que, pour les forts, le pouvoir est la seule règle, comme pour les faibles, la soumission. » Les Méliens n'ont rien à dire à cela ; ils répondent seulement « que ce serait se déshonorer que d'accepter l'esclavage sans combat, que d'ailleurs la guerre a des chances diverses, etc. ». Sans doute, répliquent les Athéniens, mais elles sont pour nous et contre vous. Les Méliens le reconnaissent : « Nous aussi, nous croyons diffi-

cile, n'en doutez pas, de lutter à la fois, à forces inégales, contre votre puissance et contre la fortune; mais, du côté de la fortune, nous avons bon espoir, avec la protection des dieux, de ne vous être pas inférieurs, en défendant des droits sacrés contre l'injustice. » Les Athéniens : « Nous aussi, nous croyons que la faveur divine ne nous fera pas défaut; car nous ne demandons, nous ne faisons rien qui ne soit d'accord avec les idées religieuses admises parmi les hommes, et avec ce que chacun réclame pour lui-même. Nous pensons en effet, d'accord en cela avec les traditions divines et l'évidence humaine, que partout où il y a une puissance, une nécessité fatale veut aussi qu'il y ait domination. Ce n'est pas nous qui avons posé cette loi; nous ne l'avons pas appliquée les premiers; nous l'avons trouvée établie, et nous la transmettrons après nous, parce qu'elle est éternelle. Nous en profitons, bien convaincus que personne, pas plus vous que d'autres, placés dans la même condition de puissance, n'en agirait autrement. » Les Macédoniens n'agirent pas autrement, ni les Romains, mais ils firent moins de discours, et moins beaux.

Il y a bien longtemps que les hommes cherchent — comment dire? — une force à opposer

à la force. Cela ne peut pas s'exprimer; il y a contradiction dans les termes du discours. Quelle que soit la nature de la force qui triomphe, c'est la force.

Les Boers auraient mieux fait de lire Thucydide que la Bible. Un peu de prudence leur eût permis d'échapper à leur triste sort et de ne pas figurer, avec les Méliens, parmi les victimes historiques de la crédulité religieuse.

234

Le Divorce par fantaisie mutuelle. — On propose l'admission de deux nouveaux motifs de divorce : le consentement mutuel, la volonté d'un seul des conjoints. Pourquoi pas? Seulement, autant décréter l'abolition pure et simple du mariage légal. Ce serait peut-être fâcheux. Le mariage indissoluble a une valeur particulière; il promet des joies qui sont presque toujours déçues et des ennuis qui le sont rarement. Ce contrat signé pour la vie entière serait presque un acte d'héroïsme si les associés le consentaient de sang-froid : ils sont presque toujours dupes des illusions dont les grise le génie de l'espèce. Malgré cette inconscience des parties, et pour cela même, peut-être, un mariage

définitif, absolu, a quelque chose de tragique. Il se joue un coup. C'est la rouge qui va sortir,ou la noire. Le geste du destin est impérieux. Il n'y a pas de revanche. Sans doute, l'usage civilisé admet des circonstances où il est permis de corriger le hasard. Il faut une hardiesse et une habileté dont peu sont capables : l'adultère, d'un côté ou de l'autre, ne fait souvent, après un bref sourire, qu'enténébrer des vies déjà crépusculaires. On s'arrange parfois, on se fait son coin, mais c'est l'inquiétude dans la torpeur. « Il y a de bons mariages, il n'y en a pas de délicieux.» Il y a des adultères exquis, il n'y en a pas de bons, parce qu'il n'y en a pas de durables. Le mariage indissoluble a donc cette valeur, d'être une aventure dont on ne sait à peu près rien, quand on s'y engage, sinon qu'elle durera toute la vie, sinon qu'elle est éternelle : il a la beauté des départs pour l'inconnu, des entrées en campagne, des prises de voile.

Le divorce, en corrigeant une grande partie de ces hasards, détruit toute cette beauté. Celui qui va être heureux ou malheureux émeut par la chance de tragique que contient sa destinée. Si la tragédie peut se couper à tout acte, à toute scène, son intérêt s'évanouit. Tel est le point de vue esthétique. Qu'il n'intéresse pas les acteurs

c'est fort possible; je répondrais que, pour moi, je m'intéresse à la beauté de la vie bien plus qu'au bonheur de l'humanité. Vraiment, que ce monsieur, fatigué de sa femme, la veuille répudier pour en prendre une nouvelle, qui va s'émouvoir si cette fantaisie trouve quelques obstacles? Ou que ce couple, reconnaissant l'inutilité de leurs efforts de pénétration dans le réciproque néant de leur sensibilité, se résolvent à de nouveaux nœuds transitoires, qu'est-ce que cela peut nous faire qu'un magistrat s'oppose à ce désir? Les trois quarts des divorces actuels ont pour mobiles la basse recherche des plaisirs sûrs, la peur d'une souffrance, la lâcheté, en un mot. Des facilités plus grandes y ajouteraient le goût du dévergondage, le plaisir du changement, le caprice. On ne change pas si facilement, dans la vie, d'amant ou de maîtresse. Une volonté doit compter avec une autre volonté. Des femmes qui n'étaient plus aimées ont prolongé très longtemps une liaison qui leur plaisait. Le mariage aurait dorénavant cet avantage sur l'amour libre qu'on mettrait la force publique au service des « béguins ». Cela m'est égal. Je n'ai ni la superstition, ni même le respect du mariage; mais tel qu'il est, il a son utilité. Les variétés de divorce que la jurisprudence autorise sont les plus défen-

dables ; même avec la possibilité de tourner la tragédie à la blague et au badinage, même avec la liberté du mariage laissée aux « complices », le mariage reste la seule solution sexuelle pour l'immense majorité des hommes civilisés.

Il serait bien plus habile, au point de vue social, de faciliter l'entrée que la sortie du mariage. Abolir des formalités surannées, telles que le consentement des parents, vaudrait beaucoup mieux que de diminuer encore la sécurité d'un contrat dont la durée fait presque toute la valeur. Et, après tout, ceux que le mariage effraie n'y sont pas contraints. A Paris, plus du quart des naissances sont illégitimes, très souvent près du tiers. L'union libre est une solution bien plus intéressante que le mariage tempéré ; elle est franche, du moins, tandis que le divorce par fantaisie mutuelle est un expédient hypocrite où la morale évangélique voudrait se concilier avec le caprice sexuel.

235

Découverte du sucre. — La Science vient de découvrir le sucre. Sans doute, le sucre n'était pas un mystère pour les enfants, pour les femmes, pour les hommes mêmes, non plus

que pour les petits chiens qui savent faire le beau, mais ces différentes catégories d'être plus ou moins humains usaient du sucre au petit bonheur, sans principes, sans méthode. Alors la Science est intervenue, elle a cherché, elle a pesé, elle a mesuré et elle déclare sans rire : le sucre est un aliment. Il ne faudrait nullement être surpris si la même Science, celle qui s'amuse, découvrait un jour que le pain est un aliment, que le vin est un aliment, que la viande est un aliment. Attendons-nous à tout.

Un Monsieur, qui a pour excuse, il est vrai, d'habiter l'Afrique du Sud, où les distractions furent rares, ces dernières années, nous a même informés que le sucre mélangé à la sciure de bois forme une nourriture des plus agréables et des plus saines non seulement pour les hommes, mais aussi pour les lapins. Puis-je insinuer qu'on savait depuis longtemps que le sucre est également une nourriture très profitable aux femmes et même qu'il les engraisse ?

Un autre Monsieur a dessiné de menaçants graphiques en dents de scie par quoi il est prouvé clairement que l'eau sucrée n'est pas de l'eau pure et que les bonnes gens qui se ravigotent avec un verre de ce breuvage n'accomplissent pas un rite superstitieux.

En somme, la Science a mis un siècle environ à constater qu'un repas fait avec du sucre, de la farine, du beurre, des œufs, est aussi nourrissant que s'il se composait de pain et de viande, tandis que les femmes qui dînent chez le pâtissier savaient cela depuis les temps les plus reculés. Il n'est pas mauvais cependant que des expériences précises viennent justifier une si vieille habitude. Ces justifications prouvent que l'homme peut, jusqu'à certain point, s'en fier à son instinct quand il s'agit de satisfaire ses besoins élémentaires. L'instinct du sucre n'a pas trompé l'homme ; est-il trompé par l'instinct du vin, l'instinct du café, l'instinct du tabac? Il faudrait faire ces recherches sans aucune préoccupation morale ni hygiéniste. Cela serait très utile, et, en tout cas, très amusant.

Aux précédentes découvertes sur le sucre, j'en puis ajouter une qui m'est personnelle et qui m'a donné les plus grandes satisfactions : je veux parler de la découverte du sucre de canne. Le sucre de betterave ressemble au sucre de canne, à peu près comme le vin de l'Hérault ou du Gard ressemble aux grands crus du Bordelais ou de la Bourgogne. Ici et là, c'est du vin, c'est du sucre, et pourtant ce n'est pas la même chose. Et dire qu'on a ruiné les colonies

qui produisaient le vrai sucre pour encourager sa contrefaçon !

Février.

236

Les Espèces humaines. — Les sciences naturelles reconnaissent toujours l'autorité de la Bible. Elles ont rejeté Aristote, elles ont conservé Moïse. Récemment, M. Haeckel, en un livre testamentaire, se croyait tenu d'affirmer avec force : l'homme est un mammifère! Notion rude qui froisse les âmes pieuses. Les animaux furent créés à la volée, comme on sème le blé; pour l'homme, il fallut des gestes particuliers et minutieux. L'œuvre est si forte qu'elle épuise la puissance créatrice. Après l'homme, c'est le repos. Ouvrez le premier livre d'histoire naturelle, vous y trouverez, religieusement embaumée, la parole de Moïse. Moïse la tenait de Jéhovah, et Jéhovah la tenait d'Eloim, dieu multiple dont le nom ouvre la Bible : *Bereshith bara Eloim...* C'est une généalogie émouvante. Elle l'est au point qu'elle fait trembler la main des savants et qu'ayant lu dans la vie l'antiquité de l'homme,

ils écrivent sa jeunesse dans leurs livres et présentent ce vieux primate comme la dernière pensée du maître. Que l'homme ne soit ni alpha ni oméga, qu'il ne soit qu'un des anneaux de la chaîne des êtres, et qu'après lui la force créatrice ait continué de s'exercer et d'imaginer des formes nouvelles, à la fois plus simples et mécaniquement mieux douées, c'est ce que l'orgueil humain, conseillé par les religions, n'admettra peut-être jamais, même évident. Nous n'en sommes pas à l'évidence. Sous prétexte qu'il parle, ce qui est généralement fâcheux, l'homme continue à être traité tel qu'un phénomène. On lui distribue sur la scène du monde le rôle brillant du mouton à cinq pattes, ce qui le sauve des classifications et le met en vedette. N'est-on pas allé, pour séparer définitivement l'homme des bêtes, jusqu'à proposer l'expression de règne humain? On aurait eu ainsi, grande victoire pour les chrétiens, les spiritualistes et les humanitaires, quatre règnes, pour faire pendant aux quatre éléments. Mais ce règne singulier ne contiendrait qu'une classe, qu'un ordre, qu'un genre, qu'une espèce. L'unité de l'espèce humaine, voilà ce qui importe surtout à la science bien pensante. On dit familièrement le genre humain, mais cela n'est pas biblique, cela n'est

pas religieux, cela n'est pas humanitaire; cela ne proclame ni le mosaïsme, ni le christianisme, ni le spiritualisme, ni la fraternité universelle de tout ce qui est capable d'avouer les grands principes. Il y a une espèce humaine, et il n'y en a qu'une seule. La Bible l'affirme : Dieu créa l'homme à son image. Il créa un homme unique, mâle et femelle, et non des hommes différents, un couple ancestral, et non pas des aryens, des sémites, des mongols, des nègres ; et c'est pour racheter l'humanité, fille de cette hypothèse, que le fils de Jéhovah voulut accomplir l'acte de dévouement qui l'a rendu célèbre. Cependant il fallait expliquer, au moins pour les yeux, la couleur variable de cette humanité unique : on inventa les races.

Ce mot équivoque est un de ceux qui devaient servir de pont entre la religion et la science. Il n'a aucune valeur, ne répondant à rien de définissable, à moins qu'on ne le prenne comme équivalent strict de variété fixée. Mais la variété fixée se comporte comme une espèce ; elle dure, identique à elle-même, ou disparaît. Produit d'une évolution, elle ne peut plus évoluer ; elle a atteint sa finalité, cependant que d'autres espèces et d'autres variétés s'acheminent, par de lentes transformations, vers la stabilité qui sera

leur dernier stade avant la mort. Il y a de telles différences entre les sortes humaines qu'il est fort difficile de n'y voir que les modications d'une espèce unique. Tout ce qui vit a certainement une origine commune, protoplasmique, mais les espèces même les plus voisines ne descendent pas les unes des autres. Chacune a sa lignée particulière. Considérées comme races, les variétés humaines descendraient d'un couple humain commun à toutes; considérées comme espèces, elles partagent très probablement leur ancêtre commun avec beaucoup d'autres espèces : le gorille et le sémite, le gibbon et le mongol, l'orang et l'aryen : six branches de l'éventail. Cette manière de voir est assez choquante; mais on devra l'accepter si l'on veut vraiment sortir de l'ère théologique. Si les naturalistes, disait Bory de Saint-Vincent (je crois), voyaient deux insectes ou deux quadrupèdes, aussi constamment distincts par leurs formes extérieures et leur couleur permanente que le sont l'homme blanc et le nègre, ils n'hésiteraient pas, malgré les métis qui naîtraient de leur mélange, à en faire des espèces distinctes. Ni la parole, en effet, ni l'intelligence ne sont des signes assez caractéristiques pour que les animaux qui parlent ou qui raisonnent soient groupés ensemble,

en un domaine séparé. Si c'est la parole seule que l'on retient, il y a les oiseaux parleurs; si c'est le langage, il y a tous les animaux sociables; si c'est l'intelligence, les insectes, les frêles hyménoptères montrent une intelligence qui, moins variée, est plus sûre que celle de l'homme moyen. Il n'y a pas l'instinct et l'intelligence : l'instinct n'est que de l'intelligence cristallisée, régularisée; ou bien, l'intelligence n'est que de l'instinct en état de dévergondage. Le monde est fait d'un seul tissu tissé d'une fibre unique, et c'est la même force qui incline vers les pistils les anthères de cette fleur et excite dans un cerveau humain les mouvements qui ordonnent une explication de l'univers.

Il faut comprendre l'unité ; il faut sentir la diversité. Il y a des espèces humaines ; les humanités sont distinctes et irréductibles. Combien y a-t-il d'humanités? Je ne saurais le dire, ni personne. Se forme-t-il encore, d'années en années, de nouvelles variétés appelées à une fixité future ? C'est très probable. La carte ethnique de la terre est en perpétuelle oscillation ; mais tandis que, du nord au sud, l'Amérique blanche est, sous l'influence du sol et du climat, nouveaux pour notre espèce, un laboratoire de variétés humaines dont on ne sait ce qui sortira,

le vieux monde semble arrivé à la période de stabilité. Des espèces parfaitement fixes, des variétés stables se le partagent, sans que des mélanges continus aient pu effacer, en aucun produit, la marque originelle. Quelle que soit la complexité du croisement, l'un des types ancestraux finit toujours par prendre les dessus ; et d'un sémite ou d'un aryen, par exemple, il ne peut naître qu'un aryen ou qu'un sémite, — ce qui explique la différence que nous établissons, d'instinct, entre tel ou tel Israélite. La couleur des mulâtres donne l'illusion que tel individu est mi-blanc, mi-nègre; c'est une erreur: il est blanc ou il est noir. Dès le moment où il est né, la route de retour s'ouvre devant lui. Si on croisait le frère et la sœur, on verrait, en très peu de générations, reparaître l'un des types premiers.

La notion des espèces humaines, substituée à celle des races, à celle de l'espèce, n'implique nullement la nécessité d'un antagonisme social. En domesticité, les espèces les plus diverses, des herbivores et des carnivores vivent fraternellement. La civilisation, qui a domestiqué les hommes, les engage, au lieu de se dévorer, à se tolérer mutuellement ; plus ils seront intelligents et moins ils se haïront d'une espèce à l'autre.

Mais, tout de même, il faut sentir la diversité, et d'abord, sa propre diversité; il faut se défier des fraternités fausses et ne rien céder de sa noblesse aux orgueils rivaux. Il y a des différences qui ne sont pas des distances ; le Berbère s'est accordé avec l'Arabe, le Finnois, avec le Scandinave et avec le Saxon ; en général, l'Aryen et le Sémite peuvent s'entendre, encore que la conversation soit parfois difficile. Il y a des différences qui sont des distances, et presque infranchissables. Franchies sexuellement, elles ne le sont jamais socialement. Voici que M. Roosevelt — c'est lui la cause de cette divagation — entreprend d'imposer aux Blancs la suprématie, même locale, même momentanée, d'hommes de couleur, même distingués, je le veux bien. Il s'agit de quelque percepteur, de quelque juge de paix. Cela ne semble rien et c'est énorme. Il y a des pasteurs nègres, il y a des curés nègres, il y en a de chinois : quel huguenot de France, lequel de nos paysans catholiques irait se confier sans rire ou sans dégoût à ce ministre, pourtant véritable, de sa religion? L'espèce domine la religion. Sans doute la religion est un lien, et un chinois chrétien a acquis quelques notions qui le rapprochent d'un civilisé occidental ; mais cela est assez lâche. Les nègres de M. Roosevelt

ont beau être d'excellents wesleyens, de parfaits baptistes, des méthodistes délicieux, le Saxon, et le Latin ou le Celte se révoltent unanimement : et leur révolte est belle, car elle est conforme aux volontés de la nature. Le patriotisme du sol est excellent ; il faut défendre sa maison contre les voleurs, c'est élémentaire. Le patriotisme de l'espèce, ou, si l'on préfère le mot littéraire, le patriotisme de la race est devenu aussi nécessaire que le patriotisme du sol. Je vois la question nègre, encore particulière aux Etats-Unis, s'élargir démesurément. Demain, elle se posera dans le monde entier, sous une couleur ou sous une autre. Les Américains, en protestant contre les sentiments trop bibliques de M. Roosevelt, servent la cause de la civilisation absolument liée à la prééminence de la race blanche ; mais s'ils voulaient bien lui obéir, et accepter des fonctionnaires noirs, et épouser des négresses, et procurer une belle race de métis, s'ils consentaient à dégénérer, enfin, ils rendraient un grand service à l'Europe. Le pays du juge Lynch est trop vigoureux pour consentir à de telles humiliations, et le noble patriotisme de l'espèce y est trop puissant. Il vaut mieux lyncher des nègres que d'élever des statues aux Schœlchers.

237

Nietzsche et la princesse Bovary. — On a dit qu'elle lisait Nietzsche, cette lamentable princesse dont l'idéal fut de ressembler à nos petites bourgeoises détraquées et bêtement perverses, et que son mari déplorait cette fréquentation chez un moraliste débilitant. Ce mot fut écrit ; s'il fut dit, le prince Bovary est un sot. Mais sans doute qu'il n'a pas lu Nietzsche, lui, et certainement que si sa femme l'a lu, elle n'y a rien compris. Sinon, elle serait restée chez elle, aurait caché ses vices, offrant à son peuple du moins l'apparence d'une supériorité aristocratique. Nietzsche n'a jamais conseillé la lâcheté à personne ; mais aux princes et aux maîtres, c'est la dureté qu'il prêche, et envers eux-mêmes tout d'abord. Si elle avait lu Nietzsche, elle aurait appris que la recherche du bonheur (le bonheur des romances et des romans) est le signe évident d'une sensibilité serve et que, de toutes les déchéances, la pire est celle du privilégié qui abdique sa puissance ou seulement en renie les signes extérieurs. La puissance de Nietzsche n'est pas débilitante ; mais, comme l'alcool, c'est peut-être une nourriture trop riche pour les organismes débilités.

238

Le Bavardage anti-alcoolique. — Sait-on à quoi aboutit l'action des ligues contre l'alcool et les discours des médecins moralistes, et tout le bavardage des marchands de thé et de bibles ? A ceci, qu'une pharmacie connue, placée sous le patronage de l'Académie de médecine, distribue des calendriers ornés d'une vignette représentant les « plantes utiles » et parmi ces plantes l'absinthe ; comme explication de l'utilité de cette plante, l'image nous montre encore une terrasse de café où des messieurs, avec soin, « battent leur absinthe ».



Mars.

239

L'Obscénité. — M. le sénateur Bérenger vient de faire voter par le Sénat une nouvelle loi pour « la répression des outrages aux bonnes mœurs ». C'est le même personnage qui donne son nom, malgré lui, à une loi d'indulgence. Il avait remarqué que les juges acquittaient souvent

les prévenus vierges, se réservant, s'ils les retrouvaient, de les saler. Ces acquittements parurent scandaleux au sévère bonhomme, et il fit passer la loi que l'on connaît. C'est dans le même esprit qu'il a travaillé la matière des bonnes mœurs. « Une des raisons, dit-il, de l'inefficacité des lois qui visent ces outrages semble provenir de leur excessive sévérité. » Et il propose des adoucissements, en même temps qu'il réduit la largeur des mailles du filet. On pourra ainsi, dit-il avec son sourire à la Torquemada, poursuivre non seulement les directeurs et les gérants de journaux, mais les écrivains, les dessinateurs, les porteurs, les vendeurs, les imprimeurs, et sans doute aussi les marchands de papier, les fondeurs de caractères et les propriétaires des forêts de pins, des mines de cuivre, de plomb, d'antimoine et d'étain.

La nouvelle loi requiert principalement contre les images, proscrivant toutes celles qui sont obscènes ou contraires aux bonnes mœurs ; mais elle n'oublie pas que les images sont rarement toutes seules ; les conteurs, les poètes, les fantaisistes sont menacés du même opprobre. Cependant, qu'est-ce que l'obscénité, ou, si l'on veut, qu'est-ce que les bonnes mœurs, ou encore, qu'est-ce que les mauvaises mœurs? Questions

que nul sénateur ne s'est posées à lui-même, questions que nul sénateur ne saurait résoudre. Pour discerner ce qui est permis de ce qui est défendu en matière sexuelle, les casuistes ont rédigé des centaines d'in-folios contradictoires. Liguori accorde ce que prohibe Escobar, et Sa, qui est sévère, se voit contredit par la mansuétude de Sanchez, l'indifférence de Soto, l'ironie de Caramuel. Au moins chez eux on s'instruit, puisqu'on dispute ; conscient de sa responsabilité, le casuiste termine presque toute les discussions par un doute : il veut que le juge, qui sera, en l'espèce, le confesseur, tienne compte de toutes les circonstances, des mœurs locales, de la mode régnante, de la physiologie des races. Ils subordonnent volontiers, dans leur sagesse opportune et sceptique, le péché à la loi, déclarent grave en France et véniel en Espagne le meurtre survenu dans un duel.

Ces subtilités n'ont plus de prise sur les hommes d'aujourd'hui, courbés sous un christianisme uniforme. Il y a les bonnes mœurs; il y a les mauvaises mœurs : tout le monde, tous les honnêtes gens ne comprennent-ils pas ces mots de la même manière ? Hélas ! oui, les honnêtes gens sont unanimes dès qu'il s'agit de détruire

une liberté. Mais il s'agit d'une question précise : Qu'est-ce que l'obscénité?

Les jeunes filles japonaises pétrissent et servent à la table de famille des gâteaux en forme de phallus ; les albums de plusieurs Jules Romain japonais sont très répandus, on s'amuse, en visite, à les feuilleter, on rit de la diversité, de l'imprévu des poses. Les dames romaines portaient des colliers phalliques ; dans l'Inde, le linguam est un bibelot pieux ; le catholicisme a conservé et sanctifié le culte de Priape. Tout le christianisme d'ailleurs repose sur des questions sexuelles : une vierge se refuse à son mari, se donne à un dieu, devient grosse et accouche sans perdre sa virginité. Les protestants n'admettent pas la continence conjugale de Marie et lui donnent des enfants « naturels » : excellent point de départ pour une controverse épicée sur les avantages et les désavantages de la virginité. Un chrétien doit faire de l'acte sexuel le sujet permanent de ses méditations. *Omne vivum ex ovo :* les religions aussi.

La vie entière des hommes et des femmes, dans toutes les conditions sociales, tourne autour de la jonction des sexes comme autour d'un pivot. N'y pas céder est le souci de ceux qui ont fait vœu d'être chastes, et ce vœu lui-

même est cause qu'ils pensent davantage à l'amour, ne le faisant pas, que ceux qui le font. L'allusion au geste provocateur, la description des jeux qui le provoquent, depuis le regard jusqu'à la pression de la main, la caresse, l'enlacement vêtu, le frôlement, le baiser, c'est presque tout l'art, toute la littérature. Les moralistes veillent à ce que ces représentations soient décentes ; mais pour dessiner les limites de la décence, il faut qu'ils aient l'indécence sous les yeux : ils entrent dans le *penetrale* et c'est du dedans qu'ils ferment la porte au nez du profane. Les danses les plus calmes et celles que l'on tient pour les honnêtes n'amusent que parce qu'elles représentent le simulacre des jeux de l'amour.

Dans les cérémonies du mariage, le simulacre s'incarne et joue au naturel. Tout le monde, en voyant la mariée, voit le lit nuptial. Le voile, ici, est un transparent qui accentue la nudité. On regarde avec soin ceux qui vont coucher ensemble, on voit les gestes qu'ils vont faire ; les matrones, contentes, s'indigneraient au même signe d'intelligence que se font des amants. Cependant, il est convenu secrètement que toute cette mimique matrimoniale n'est que mimique. La grossesse, jadis, s'étalait ; on la cache, car elle représente l'aveu de relations charnelles

dont il est entendu qu'elles sont ignorées des gens délicats. Dans les romans anglais, il n'est jamais question de possession, on échange des baisers, comme de papillon à lys. De même, la littérature populaire a remplacé par des expressions d'une banalité bizarre le mot net de jadis : « pucelage » est devenu dans nos chansons : « avantage », « cœur en gage », etc. Du haut en bas de la société de tous les pays repeints à neuf en christianisme, on retrouve ce double souci : de ne penser qu'à l'acte sexuel, de n'agir que pour le préparer, de le mimer du matin au soir, — et de feindre une parfaite ignorance quant à l'existence de cette pensée dominante, quant à la signification de tous ces jeux, de cette perpétuelle comédie. On conçoit la fureur de tant d'inconscients sycophantes, quand un indiscret ou un étourdi prononce tout haut le mot de l'énigme.

Le moyen âge, qui ne connut pas la pudeur, ignora nécessairement l'obscénité. En art plastique comme en poésie, il est naïvement réaliste; soutenu d'ailleurs par les Pères de l'Eglise catholique, par Clément d'Alexandrie qui disait : Comment aurai-je honte de nommer ces parties que Dieu n'a pas eu honte de créer ?

En ses ivoires, en ses bois, le sexe féminin est soigneusement figuré; les premiers graveurs

suivirent cette tradition ; Clodion la continue : à une de ses terres cuites, au Louvre, une fillette accroupie, il fend la grenade, sans honte. Si les marbres féminins des Grecs sont épilés, c'est que la femme grecque s'épilait ; les mâles ont leur frisure. Il vaudrait mieux voiler d'une écharpe, à la manière protestante, le sexe des femmes peintes ou sculptées que de les tondre comme un menton ; cela serait moins fâcheux. Lisez « le Monstre » de Jules Renard. Lisez aussi le « Musée secret » de Gautier :

Que mon vers dans la rouge alcôve,
Sur la blancheur de ce beau corps,
Ose plaquer la tache fauve
Qui luit du ton bruni des ors...

Car il faut des oublis antiques
Et des pudeurs d'un temps châtré,
Venger par des stances plastiques,
Grande Vénus, ton mont sacré.

Qu'est-ce que l'obscène? On n'en sait rien. La genèse de l'idée peut cependant s'expliquer. Il est convenu que l'acte sexuel n'est qu'une hypothèse physiologique ; on peut y faire certaines allusions ou purement scientifiques ou nettement risibles, ce qui est de la gauloiserie. Dès qu'on a ri, on n'est plus choqué, car on vient de donner la preuve que l'on considère ces choses comme de nulle importance, des bagatelles qui ne

retiennent pas les gens propres, et, en même temps, comme des choses étrangères, dont on n'a que très vaguement entendu parler, des pratiques dont la singularité surprend et excite la bonne humeur. Tout le monde se fâche au contraire et se ligue contre le mal élevé qui se met à parler sérieusement de ces futilités : l'obscène, c'est le fait sexuel traité sérieusement.

Quant à l'idée d'obscénité verbale qui fait que certains mots sont proscrits, elle est bien plus facile à exposer. Ces mots sont obscènes en partie parce qu'ils sont rares ; ils sont rares, parce qu'on n'a pas à nommer en public les parties extérieures couvertes par le vêtement. Le reste de leur obscénité vient de ce qu'ils représentent, et cela rentre dans le paragraphe précédent. Un enfant a des fesses ; elles sont dodues, elles sont roses. Une jeune fille n'en a d'aucune sorte, pareille à la reine d'Espagne qui était vide sous ses paniers. Mais elle a des hanches, quoique le mot embrasse certainement les fesses dans sa signification, qui s'est étendue et grossie, ces temps derniers. Les noms des différentes parties du corps ne sont pas aussi fixes qu'on le croirait : il se produit un glissement.

L'usage qualifie les mots ; il qualifie aussi les actes et aussi les représentations esthétiques. Un

marbre nu est obscène dans les pays calvinistes. Telle image qui fait frémir une famille de province ne retient pas un instant le regard curieux d'une jeune fille parisienne. C'est une remarque vulgaire qu'il y a un rapport étroit entre le lieu, la saison, l'heure et le costume féminin : le bal permet des nudités que n'admet point une petite soirée. Les femmes, qui font parade de pudeur, et qui réellement en sont dépourvues, obéissent : elles montrent docilement ou cachent leurs épaules ou leurs jambes, leurs genoux ou leurs seins, selon qu'il est louable de le faire. La mode qui les convierait à la nudité édénique ne leur suggérerait aucune objection. Le Directoire les vit revêtues de robes transparentes : au dix-huitième siècle, elles avaient la gorge à l'air.

La mode, qui fait la mode, régit aussi l'art plastique et d'abord celui qui nous est le plus familier, la peinture. Oserait-on peindre ce tableau : une jeune femme couchée sur l'herbe en robe légère d'été; un passant s'approche, relève la robe et regarde? C'est l'*Antiope*. Quant à la *Vénus* de la Tribune,

> Baignant avec indifférence
> Dans un manchon ses doigts menus...

elle est la démonstration vivante et admirable,

que nul geste, nulle pose de la femme ne peut être ni impudique, ni obscène, ni laide, si la femme est belle. L'obscénité n'est que dans le mâle : et encore, les peintures de Pompéï prouvent que cela est affaire d'appréciation. Qu'est-ce que l'obscène ? une notion fugitive, changeante, comme la morale elle-même, cette face triste de la mode.

Avril.

240

L'Homme et la Loi. — On n'a peut-être jamais tant parlé de la loi, de son utilité, de sa beauté, de sa fécondité, des merveilles qu'elle engendre nécessairement, du bonheur qu'elle doit semer parmi les hommes, d'un geste noble. La Loi, c'est la Loi : il semble à d'aucuns qu'on ait tout dit, quand on a dit cela. La Loi parle, il faut s'incliner. Elle parle mal et dit des bêtises : il faut s'incliner. Elle écrase les passants : il faut sourire avec bienveillance, car c'est la Loi. Est-elle bonne et conciliante, profère-t-elle de sages et douces paroles, par hasard : il ne faut témoigner de sa joie que par un applaudis-

sement discret. On ne lui doit ni injures, ni compliments. Sa noblesse est si haute et si antique qu'il est également malséant de la vanter ou de la mettre en doute. Qui a fait la Loi? On ne doit pas le dire.

C'est, je crois, un philosophe du dix-huitième siècle, le célèbre physiocrate Quesnay, qui trouva cette belle formule : « Les hommes ne doivent pas être gouvernés par l'Homme, mais par la Loi. » Excellent prétexte à un petit dialogue socratique.

Socrate. — Voilà une noble pensée, mais, dites-moi, mon cher Quesnay, de quelle Loi entendez-vous parler, de celle qui veille dans le cœur de l'homme, antérieure à sa volonté, dépôt sacré des dieux, ou de celle qui est l'œuvre de l'homme, et que l'on inscrit ensuite sur des tables?

Quesnay. — J'entends la loi telle que la fixe le législateur honnête et prudent. Ses décisions ne devront jamais contredire la loi naturelle, mais elles sont autre chose, les sociétés ayant depuis longtemps, et pour toujours, dépassé l'état de nature.

Socrate. — Voilà qui est sagement pensé. Cependant je vous prierai de répondre à ceci. Votre législateur sera-t-il un homme ou un dieu ?

Quesnay. — Il devrait être un dieu, mais vous savez bien, Socrate, qu'il sera nécessairement un homme.

Socrate. — Bien. Croyez-vous que l'œuvre d'un homme soit dépendante de son auteur ?

Quesnay. — Je ne comprends pas bien.

Socrate. — Une statue de Phidias pourrait-elle avoir été faite par l'esclave qui ébauchait ses blocs de marbre?

Quesnay. — Non assurément.

Socrate. — Tant vaut l'homme, tant vaut l'œuvre, n'est-ce pas?

Quesnay. — Sans aucun doute.

Socrate. — L'œuvre d'un homme n'est donc pas autre chose que l'homme même.

Quesnay. — J'en conviens. Je l'ai ouï dire à M. de Buffon qui avait là-dessus des idées bien intéressantes. Il disait vrai et vous aussi, Socrate. Ainsi je crois bien que je suis tout entier, avec mes lumières et mes erreurs, ma sagesse et ma déraison, dans mon *Tableau économique*.

Socrate. — Je le crois aussi, Quesnay. L'abeille ne peut faire que de la cire et du miel, l'homme peut faire les choses les plus diverses, mais quel que soit le travail de ses mains ou de son esprit, ce travail porte en toutes ses parties l'empreinte humaine. Si vous trouvez un rayon

de miel vous ne direz pas : voici l'industrie des fourmis; si l'on vous fait lire les lois de Solon, vous ne direz pas : voici l'œuvre des gypaètes qui planent au-dessus de l'Olympe.

QUESNAY.— Assurément. Mais où voulez-vous en venir, Socrate?

SOCRATE. — A vous faire reconnaître ceci : qu'être gouverné par un homme, ou par la loi, œuvre d'un homme, c'est la même chose.

QUESNAY. — Je me suis donc mal expliqué.

SOCRATE. — Il se pourrait.

QUESNAY. — Je suppose un homme sage, que dis-je, une assemblée d'hommes sages.

SOCRATE. — Les sages sont rares, mon cher Quesnay.

QUESNAY. — Ils fixeront une fois pour toutes, sous la dictée de la raison, les principes d'une législation éclairée.

SOCRATE. — La lumière d'aujourd'hui est l'ombre de demain.

QUESNAY. — Quoi! Socrate, ne croiriez-vous plus à la raison?

SOCRATE. — Je l'aime, plus que je n'y crois. La raison est humaine, elle aussi. Elle ressemble à la musique. Une mélodie est-elle la même pour notre oreille, que nous soyons tristes ou de bonne humeur, malades ou sains?

QUESNAY. — Socrate! Socrate! Comparer la raison à une chanson!

SOCRATE. — C'est la chanson éternelle.

241

Les Lois de circonstance. — Je ne comprends pas bien pourquoi, sous le régime de la Loi, on ne ferait pas des lois de circonstance. Faut-il qu'un chasseur, parti pour tirer la perdrix et se trouvant tête à tête avec un sanglier, se laisse innocemment découdre? Prudent, et opérant en pays dangereux, il aura toujours dans sa poche quelques cartouches de précaution.

Il est probable que les seules lois utiles et bonnes sont précisément les lois de circonstance, puisque les mêmes faits ne se reproduisent jamais avec une pleine similitude. Les lois sont presque toujours absurdes, passé la génération qui les ordonna. Celles qui sont très générales, lancées de très haut, tombant du ciel comme la pluie et comme la théologie, semblent éternelles. Ne s'appliquant pas à un acte précis, larges et souples, elles paraissent inusables: illusion qui dure l'espace d'une des métamorphoses de la raison.

242

S'il faut obéir à la loi. — Assurément, et avant même qu'elle n'ait ouvert la bouche. Il faut lui obéir, comme un homme désarmé obéit au lion qui lui barre le sentier : il faut grimper à l'arbre. C'est une des préoccupations de l'homme intelligent, de ne jamais tomber sous le coup de la loi. Il y va de son repos, mais aussi de son honneur, de sa propreté. On ne fera aucune différence entre les lois politiques et les autres : toutes sont honteuses à subir. Quelle humiliation que d'être jugé au nom de la bêtise humaine, au nom de la lâcheté sociale ! Mieux vaut obéir, obéir comme un chien.

La loi est un piège à loups. L'homme intelligent les évente et les évite, même dissimulés sous d'habiles feuillages. Ce n'est pas de la loi directement dont il a peur, c'est du prétexte qui permet aux hommes de l'appliquer. Aussi sa conduite est-elle exemplaire et pieuse. L'homme intelligent offre toutes les apparences de la plus haute moralité, parce que sa conduite est guidée par la plus cauteleuse prudence. Il pense au piège. Il marche à pas de loup dans la vie.

« Pour atteindre la gnose, disait un certain

Carpocrate le Gnostique, la première condition est de répudier les conventions sociales et de mépriser les lois. » Je ne désire pas atteindre à la gnose, mais vivre calme et dissocier ou réintégrer des idées dans la paix de mon cœur. J'écoute Pascal : « *Raison des effets.* Cela est admirable, on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle et suivi de sept ou huit laquais ! Eh quoi ! il me fera donner les étrivières, si je ne le salue. Cet habit, c'est une force. »

Il faut obéir à la Loi.

243

Le mot Religion. — Ils sont plaisants ceux qui, pour expliquer ce que c'est que la religion, et surtout ce qu'elle devrait être, évoquent les mots anciens de la même famille. Religion, *religare*, relier, unis dans une commune croyance. Et après ? Y a-t-il de quoi conclure : la religion, au lieu de diviser les hommes, devrait les réunir ? Et surtout : de l'essentiel de chaque religion faisons une religion universelle dans laquelle, selon l'étymologie, fraterniseront tous les hommes ?

Les mauvais esprits, les aprioristes, inclinent presque toujours à confondre la raison et la

cause. Ils suivent Spinoza, sans le savoir et sans l'excuse de son ivresse panthéiste : *ratio seu causa ;* ils substituent les termes d'une définition aux parties d'une réalité.

En linguistique, les étymologistes amateurs cherchent invariablement l'origine d'un mot dans sa raison significative, alors qu'il la faut chercher dans son histoire, c'est-à-dire dans les causes physiques de son existence présente. L'idée de religion se dirait, à cette heure, par n'importe quel autre assemblage de syllabes, que sa réalité n'en serait nullement modifiée. Et précisément si l'on veut faire entrer dans cette idée la notion purement chrétienne de fraternité, ce sera en violation de l'étymologie, car *religare* veut dire lier et non relier. La religion était la chaîne qui immobilisait l'objet et le rendait *tabou*, la clôture qui écartait du temple le vulgaire.

Les mots sont des signes dociles que les besoins successifs des hommes plient à toutes besognes.

244

Luther et saint Vincent de Paul.— Deux hommes profondément significatifs. De l'un vient tout le rationalisme; de l'autre, toute

la philanthropie. Luther affirme la religion, veut qu'elle se soutienne seule, sans l'appui des œuvres, par sa seule force de vérité. Vincent nie la religion, en la voulant active, extérieure, humaine, charitable. Sa vérité a besoin de bonté, de dévouement, de crèches et d'asiles. L'affirmateur montre au peuple une providence rigide et froide comme le destin; le négateur la peint souriante, sous les traits d'une femme qui ouvre les bras, tend des mains lumineuses. Qu'elle les ferme un jour, et la religion s'obscurcit, idole dans l'ombre. Le dieu de Luther est dieu encore au moment même qu'il torture dans les enfers les justes qui sont morts en prononçant son nom.

Si l'hôpital chrétien est preuve de vérité chrétienne, l'hôpital matérialiste est preuve de vérité athée. Ceux qui ont lié l'idée de charité et l'idée de religion ont préparé la chute de l'idée religieuse pour le jour où la charité se montrerait visible en dehors de la religion. Au peuple, qui voit lutter autour de lui les deux charités et les sent également bonnes, la religion devient indifférente. La seule méthode pour détruire les religions charitables est de dissocier aux yeux du peuple, par des actes et par des faits, les deux idées longtemps confondues. Le catholicisme cessera d'être vrai en cessant d'être utile; son

agonie a commencé le jour même qu'il s'est posé en principe d'utilité sociale.

Le génie de Luther a été de séparer le temporel du spirituel. Sa religion flotte dans l'espace, inutile, mais invulnérable. On ne peut l'attaquer que par la raison; mais comme elle est déraisonnable, le duel est absurde et vain. Il faut pour s'en détacher un effort si énergique et si profond que l'exemple en est très rare et que la lutte laisse au vainqueur de douloureuses blessures. Nietzsche, qui se libéra des serres du mauvais oiseau, en resta tout meurtri et tout saignant. En pensant au christianisme, Nietzsche, selon les jours, se met à maudire ou à chanter, pour tromper sa terreur. En pensant au christianisme, Voltaire ne sent rien, que l'envie de rire. Pascal, oui, il y a Pascal! Mais il était protestant, étant janséniste.

245

Les Libres-penseurs. — Si les politiciens de toutes classes qui se qualifient ainsi avaient assez d'intelligence et le regard assez sûr pour discerner leur place véritable dans le monde, ils auraient de l'effroi. Ils verraient leur incrédulité devenue religion et propagée comme telle;

ils se découvriraient « réactionnaires et cléricaux ». Car leurs adversaires, aujourd'hui, ce ne sont pas des curés, mais des athées réalistes, des disciples de Hobbes et de Nietszche, des hommes sans principes, sans morale, sans idéal, des hommes pour qui la vie est une mer inconnue où il faut naviguer à la sonde. Il n'y a plus de portulans. On ne cherche plus la vérité, ni les îles du paradis ; on cherche à éviter l'erreur, mais on sait que l'erreur n'est pas le contraire de la vérité et l'on pense volontiers, comme Voltaire (lu par Nietzsche), « qu'elle a son mérite ».

Est-il possible que des temps soient venus, portant des esprits auxquels le culte de la Raison semble aussi déraisonnable que le culte du Sacré-Cœur? C'est possible. Ces temps sont là, sous vos yeux, et vous ne les voyez pas, parce que vous vivez en posture de dévots, les yeux baissés sur votre illusion.

Mai.

246

Les Congrégations : cléricalisme et christianisme. — Qu'il y ait désormais en

France, pendant quelques années, un millier de réguliers de moins, jésuites, dominicains et chartreux, cela changera fort peu de chose à la physionomie de ce pays et à l'état des partis en guerre. Ce qu'on appelle le cléricalisme, et qui n'est que la politique mise d'accord avec la foi, n'en continuera pas moins de dominer, en certaines régions, sous son vrai nom et son véritable habit, en d'autres sous un pseudonyme et un masque. Il y a en France cinq ou six cléricalismes tout aussi fâcheux les uns que les autres; un de plus ou un moins, cela n'est pas une grande affaire. Ils évoluent tous d'ailleurs autour du christianisme, dont ils sont les fils, et ils existeront nécessairement, les uns ou les autres, ou tous à la fois, tant que le christianisme sera le principe moral de l'humanité. Foi dans le passé, foi dans le présent, foi dans l'avenir, c'est toujours la foi; or, la foi engendre la tyrannie. Un concile s'assemble pour décider si M. Millerand a mérité l'excommunication. Et c'est grave; les conciles d'aujourd'hui sont aussi graves que ceux du quatorzième siècle. Je ne pense pas qu'on devienne clérical. Des hommes naissent cléricaux comme ils naissent respectueux, naturellement destinés à s'incliner devant une broderie d'or ou devant une période oratoire. On change de clé-

ricalisme. Cela ravigote la foi, comme la transplantation active la vie de certains végétaux. De fanatique clérical, on devient fanatique anticlérical, — pures épithètes : c'est le même principe, c'est la même besogne, et la même chanson, et qui inspire aux gens sérieux et froids le même dégoût ou la même pitié. Oui, ils sont bien bêtes, ces dévôts qui croient que saint Antoine de Padoue va leur faire retrouver leur chien perdu; mais ils sont bien bêtes aussi, et d'une bêtise identique, les électeurs qui croient que le monsieur qu'ils élisent député réalisera les promesses dont il les comble. Il ne faut pas rire des superstitions; elles sont la marque même de l'esprit humain. Tout n'est que croyance.

Si le catholicisme disparaît de France, on le regrettera un jour. Les superstitions qu'il détient et qu'il propage ont une forme auguste, comparées à celles que l'on voit naître et qui prendront sa place. Cela est peu visible pour le vulgaire, mais il est certainement un obstacle au christianisme. Or, et cela sera évident un jour, le pire ennemi de la civilisation pleine et libre, ce n'est pas, ou ce n'est plus, le cléricalisme catholique, c'est le christianisme. Le cléricalisme n'attaque que les intelligences malades et sans valeur pour la civilisation; le christianisme corrompt les plus

superbes volontés. Le cléricalisme n'est peut-être qu'un fruit du sol ; le christianisme est un fruit étranger, auquel nous n'avons jamais mordu qu'avec beaucoup de répugnance. Depuis plus de quinze siècles, la politique romaine a travaillé à ne nous le présenter que bien confit et macéré dans le miel païen ; même sous cette forme, il commence à nous sembler fade ; et des messieurs venus exprès de Genève voudraient nous le faire avaler tout cru !

Le seul résultat évident obtenu jusqu'ici par la propagation protestante a été de forcer certains aveux. Tel qui ne demandait qu'à vivre en paix avec la religion de sa race s'est vu forcé d'affirmer son éloignement pour le christianisme, base de cette religion. Tel autre, qui ne possédait même plus de sympathie traditionnelle pour le catholicisme, est sorti pour le défendre contre une secte plus hargneuse, plus tyrannique et, momentanément, plus puissante. Mais tous ces efforts convergent, et, avec l'aide de Nietzsche, c'est le christianisme même qui va être attaqué. Je ne crois pas qu'il soit en état de se défendre dans la région intellectuelle.

C'est dans cette région seulement que, sous le nom de protestantisme, il est en ce moment dangereux. A la faveur de la philosophie de Kant,

qui parut à un certain moment très hardie, il s'est insinué dans les esprits, ayant pris ce pseudonyme, Rationalisme. Véritable religion de poche, ce christianisme raisonnable tient peu de place et s'emporte partout. On voit des messieurs, qui se disent révolutionnaires, se mettre tout à coup à parler comme S. Paul. Des journaux semblèrent pendant deux ans rédigés par des apôtres ou des pères de l'Eglise. La manie de parler sans cesse de la justice et de la vérité est toute paulienne. On ne peut regarder une épître du tisseur de tentes sans tomber sur un de ces deux mots.

La Vérité, c'est l'argument constant des protestants dans leurs polémiques. Ils prouvent facilement que le catholicisme n'est pas conforme à l'évangile, qu'on y a introduit une quantité de pratiques condamnées par Jésus ou par Paul. Un petit *tract* intitulé « Pourquoi votre curé vous défend-il de lire la Bible? » démontre malicieusement que c'est pour que les fidèles ne s'aperçoivent pas des contradictions qui se sont développées entre les commandements de l'Eglise et les préceptes de l'Evangile. Mais de telles remarques ne peuvent troubler que des âmes fort naïves, car il est de toute évidence qu'une religion ne vit qu'en se modifiant, qu'en s'adaptant

constamment à des besoins, à des milieux nouveaux. Une religion vraie est celle qui est, qui remplit un rôle d'utilité sociale. Pourquoi, au fait, n'en pas croire le pape régnant aussi bien que saint Paul?

La vérité avant tout et malgré tout : qui a dit cela le premier? Un père de l'Eglise, S. Grégoire : « Si la vérité cause du scandale, il vaut mieux le permettre que de manquer à la vérité. » Parole bien digne d'un fanatique désintéressé du monde et qui n'a de souci que la vie éternelle. Pour en comprendre toute la gravité, il faut se souvenir de la signification forte qu'avait alors le mot scandale, et le traduire par honte, ruine, catastrophe. Tel est l'esprit chrétien originel, oriental. Il n'est vraiment tolérable qu'adouci par la sérénité romaine.

Mais il ne faut pas s'imaginer que les hommes les plus nettement chrétiens, ce sont toujours ceux qui fréquentent les églises ou les temples. Il n'y a pas chrétien plus féroce que le chrétien incrédule, celui qui, ayant rejeté tout le dogme, a gardé toute la morale. Une des fables de la Bible, celle de Noé et de ses fils, explique ingénieusement la diversité des races humaines en même temps qu'elle tend à démontrer leur égalité originelle. De cette fable, en déclarant que

le Christ est mort pour tous les hommes, l'évangile a tiré une morale dont les apôtres, imités par les missionnaires, ont assuré l'exécution. Que penser des incrédules qui, rejetant la fable, en admettent les conséquences, alors que la science la plus élémentaire leur crie la différence profonde observée non pas seulement entre un nègre et un blanc, mais entre un indigène du midi et un indigène du nord de la France?

Il faudrait vraiment abandonner les querelles basses dont vivent les chefs-lieux de canton, ces luttes ignobles de curé à instituteur, pour considérer enfin les seuls intérêts pratiques. Il faudrait, si dur que cela puisse paraître à quelques-uns, renoncer à toute idéologie, abolir la politique et troquer contre la liberté de l'homme et la liberté de l'animal, la liberté humiliante et factice du citoyen.

247

Les Grèves : la théorie de l'insatiabilité. — L'homme n'a jamais cru que sa condition présente fût normale. Il a toujours cherché, en arrière ou en avant, un paradis terrestre. Jadis, tout en rêvant à un âge d'or aboli, il faisait sa soumission à la réalité : c'est

la civilisation païenne. Le christianisme, à la notion maintenue d'un âge d'or écoulé, paradis terrestre, ajouta la vision d'un âge d'or futur. On le plaça d'abord sur la terre, puis, pour plus de sûreté, dans les au-delà, paradis céleste, invention d'une astuce merveilleuse. Les hommes, pendant plusieurs siècles, n'en demandèrent pas davantage. Cependant l'espérance, comme si elle était tissée de matière et non de chimère, a des limites d'extension. Le fil cassa. L'un des bouts remonta si haut qu'on ne l'a jamais revu; celui qui traînait à terre, les philosophes le saisirent et le rajustèrent à une autre idée, à la première forme de l'idée chrétienne: décidément le paradis futur est terrestre et non pas céleste : il se réalisera très prochainement dans le temps et dans l'espace. Cette promesse fut une grande imprudence sociale. Depuis cette époque le peuple attend, ne voit rien venir, et parfois se fâche. En 1789, la France entière se persuade qu'elle vient d'entrer dans l'ère du bonheur universel; une partie de l'Europe fit le même rêve. Les brutalités de la Révolution ne furent pas autre chose que la colère d'un enfant déçu. En ce moment (1903), les ouvriers sont assurés que « si l'on proclamait la République sociale » tout le monde serait heureux immédiatement.

Je ne discute pas ici l'idée de progrès, ni surtout l'idée de progrès social. Au contraire. Ce qui suit sera d'autant moins contestable que le progrès sera considéré comme plus réel, plus matériellement tangible.

Admettons qu'il y a progrès. Ce progrès est vain, parce que l'homme, doué d'une infinité d'aptitudes, est nécessairement insatiable.

Nulle amélioration, *réellement réelle*, dans la condition des hommes n'est possible, parce que :

1° Elle ne porte pas sur les mêmes hommes qui, au cours de leur vie, ne peuvent comparer que des quantités ou des qualités incomparables. Ce qui augmente le plaisir de vivre à trente ans souvent le diminue à cinquante ;

2° Les hommes, quelles que soient leur position, leur richesse, leur autorité, ne sont heureux que rarement et pour peu de temps. Le bonheur est un état physique qui ne peut ni se prévoir, ni s'ordonner, ni se fixer. Sa propre durée le détruit. C'est un fait fugitif parce que c'est un fait relatif ;

3° Même traités de plus en plus favorablement les hommes ne sentiraient pas cette progression. La moindre souffrance présente domine et annihile toutes les joies passées. Le parvenu ne jouit pas du pain blanc en songeant à la masure

où il grugeait des pommes de terre. Il le mange en se plaignant qu'il est mal cuit;

4° Tout le monde sait par expérience qu'un besoin satisfait est aussitôt remplacé par un autre besoin. Un progrès accompli donne aussitôt le besoin d'un progrès nouveau, et ce besoin est une source de peine, tant qu'il n'est pas réalisé. L'*ignoti nulla cupido* n'est plus exact : il y a une anxiété de l'inconnu qui corrompt l'usage même des agréments de la vie civilisée.

L'homme est insatiable : rien ne le contente parce que rien ne le remplit. Ce caractère, dont les poètes et les philosophes font un argument spiritualiste, n'est point particulier aux espèces humaines. On en observe les rudiments dans les animaux domestiques; des chiens gâtés exigent une nourriture toujours plus délicate et plus variée : la sensibilité est d'autant plus impérieuse qu'on lui obéit; l'abstinence l'engourdit, l'abondance la surexcite.

Condorcet, rêveur géométrique, contemplait les développements d'un « progrès indéfini ». Cette idée ne peut s'admettre que si on donne ici au mot progrès le sens plus modéré de changement. Tout progrès comporte une perte, la perte de ce qui est remplacé par une forme nouvelle, par un usage nouveau. Même dans le cas

le plus favorable, ce n'est donc qu'un changement. D'autre part, le nombre des combinaisons, illimité verbalement, est limité réellement ; d'où le retour, sous le nom de nouveautés, d'états anciens et oubliés. Un progrès n'est donc qu'un changement ; mais un changement devient un progrès, dès qu'il est senti comme tel. Tout est relatif et doit être considéré du point de vue subjectif. Il est absurde de raisonner sur des qualités absolues. L'idée du progrès en soi est une inanité. La civilisation, tout en croyant progresser, pourrait rétrograder lentement vers un état ancien, sans que les hommes en eussent conscience.

Il y a des moments de l'histoire où l'humanité paraît immobile ; c'est que nous les voyons mal, de trop loin et que leurs mouvements nous échappent. Le changement est la loi ; s'il est parfois plus fréquent ou plus soudain, il ne manque jamais. Son absence serait un signe de mort prochaine, non de longue décadence, de mort immédiate et raide. Il est perpétuel, et cette constance est la raison de son inutilité pour le bonheur individuel. Le progrès que l'on a désiré, on ne le sent plus, dès qu'il est réalisé. Entré dans les habitudes de la vie, il s'y fond et y disparaît.

Et ainsi l'humanité marche sans trêve, vers rien, pour rien, par nécessité de marcher ou de périr.

Juin.

248

Persécutions : Galilée. — Toute foi implique persécution ; là où il y a persécution, il y a croyance religieuse, il y a foi. On a vu un rudiment de la religion dans l'amour dévot et dévoué (ce sont mêmes mots) du chien pour son maître. Ce n'est pas déraisonnable. Le dévouement des hommes à une idée ou à un homme, à une vérité ou à un sentiment, c'est toujours religion. Les naïfs veulent s'affranchir et pensent avoir réussi, quand ils ont changé de collier. A quoi bon ? Il faut croire, puisqu'il faut vivre, et il faut persécuter ses ennemis, puisqu'il faut vaincre. Il y a la tolérance. Elle n'est praticable que pour des esprits d'un scepticisme féroce à force d'être méprisant, ou d'une bêtise invulnérable à force d'être épaisse. C'est tout de même un signe de supériorité qu'on ne voie pas en France bayer sur la même place les portes de

cinq ou six temples rivaux : cela donnerait, selon les jours, des rixes, des huées ou des batailles ; cela donnerait surtout des batailles, ainsi que l'histoire nous l'apprend avec surabondance. Quand un peuple n'est pas assez bête pour supporter l'exercice simultané de deux ou trois religions, l'Etat intervient, les supprime toutes moins une seule, ou bien édicte une loi de mépris, une loi de tolérance. Alors on peut traverser la place publique sans craindre les ricanements du délire religieux, ses injures ou ses coups. La tolérance est très estimée. C'est une grande vertu, disent ceux qui voudraient être tolérés. Traitez-nous avec pitié, avec mépris, c'est-à-dire avec tolérance, nous n'en demandons pas davantage. Donnez-nous la vie, rien que la vie, la vie toute nue et toute froide, monsieur le bourreau. La force qui tolère est sotte ; la faiblesse qui se veut tolérée est lâche. Il faut mourir noblement et savoir souffrir sans se plaindre l'injure dont on aurait accablé ses ennemis, si on avait été plus fort.

Bonne ou mauvaise, utile ou néfaste, la tolérance a toujours une fin, c'est quand le parti toléré a refait ses muscles et reposé ses nerfs. Il se réveille, attaque ses anciens vainqueurs. Ainsi il se forme une véritable loi de persécution alter-

native. Parfois, elle est simultanée : cela s'appelle guerre civile ou guerre religieuse, extrêmes déploiements de la folie humaine.

Le christianisme, cette religion d'amour, renferme une grande force persécutive. Il est persécuteur au point de se dédoubler pour permettre, hydre, à ses tronçons de se mordre les uns les autres, dans leur rage de vérité. Les Romains, ignorant la vérité, ignoraient le plaisir de molester ceux qui ne la possèdent pas. Ils ne devinrent persécuteurs qu'au contact des religions asiatiques et sous la pression d'une insolence qui mettait l'empire en péril. Devenu la force à son tour, le christianisme persécuta longuement et savamment ses ennemis; vaincu après des siècles de domination, il a légué sa manie à une force nouvelle, née, comme lui, de l'évangile, la Révolution. Les procédés chrétiens et les procédés révolutionnaires sont identiques, et cela se comprend, puisque les deux sectes ont les mêmes principes et qu'elles se croient pareillement en possession de ce talisman chimérique, la vérité. Dès que les chrétiens ou les révolutionnaires sont au pouvoir, ils allument des bûchers, dressent des échafauds. Qu'elle opère en Angleterre, ou en France, qu'elle soit franchement ou hypocritement chrétienne, la Révo-

lution procède aux sacrifices qui font partie de son culte. En Angleterre elle brûle la maison et les manuscrits de Harvey; en France, elle abat la tête de Lavoisier. Sa seule excuse est que l'Eglise lui avait légué d'illustres exemples, et d'abord celui de Galilée. Mais les hommes grossiers qui imitaient l'Eglise la dépassèrent de beaucoup en cruauté et en obscurantisme inconscient. Ils brûlèrent et tuèrent sans savoir, au hasard, incapables d'ailleurs de soupçonner ce qu'il y avait dans les papiers de Harvey, dans la tête de Lavoisier. L'Eglise ici est fort supérieure; elle savait ce qu'elle faisait. Elle se montra d'ailleurs bien plutôt rusée que cruelle; elle fut même courtoise. On n'a jamais persécuté avec une telle politesse. Galilée n'a pas souffert en proportion de la gloire que lui a valu sa captivité. Son grand titre, en effet, à l'admiration des sots, c'est d'avoir été victime de l'Inquisition, comme s'il était jamais glorieux d'être victime, c'est-à dire vaincu ! Galilée ne se jugeait pas victime; il aurait eu honte d'être victime. Son attitude vraie est fort différente: loin de se plaindre, il loua les procédés de l'Inquisition à son égard, fâché de ses travaux interrompus, satisfait qu'on le traitât dignement, qu'on lui assignât pour résidence durant le pro-

cès, non une prison, mais un palais, et que les discussions fussent décentes. Il se vante peut-être d'avoir moins souffert qu'il n'a souffert : admirable orgueil ! Suspect à l'université impériale, Taine avait été exilé à Briançon, humilié dans son intelligence, frappé dans ses intérêts : quelle belle occasion de se plaindre plus tard ! Nullement : « Taine, dit M. Sorel, n'avait pas de goût à parler de ces temps douloureux. » Signe de grandeur. Comparer cette attitude à celle des humbles politiciens victimes du Deux-Décembre.

Ce serait déjà énorme que Galilée eût risqué le martyre; il est défendu de supposer qu'il ait réclamé la pitié de ses contemporains ou de la postérité. Non, il avait même pris ses précautions pour ne pas être martyr; et on ne l'accusa point, on lui demanda des explications. Il répondit sans faiblesse et sans vanterie. Dut-il se rétracter ? On n'en sait rien. C'est peu probable, car ses affirmations avaient été indirectes et de pure hypothèse. On sait qu'il ne proféra point la phrase de mélodrame : *E pur si muove*. Il dédaigne d'insister. On n'avait pas, en ces temps-là, le prosélytisme de la science; et bien au contraire, la tendance était de cacher au vulgaire les secrets de la nature. Que le peuple sache ou

ignore les véritables mouvements des astres, cela n'a aucune importance, une vérité ou une erreur étant également inertes aux mains du peuple. « Après, vous m'apprendrez l'Almanach pour savoir quand il y a de la Lune, et quand il n'y en a point. » M. Jourdain est fort raisonnable.

Galilée était un véritable savant. Il n'a donc affirmé qu'avec doute et avec dédain. Les dialogues contiennent le pour et le contre. Il croyait au système de Copernic et ses calculs en avaient augmenté la vraisemblance. Obligé de dissimuler, il le fit en souriant, cédant noblement à la bêtise, cette force, donnant une preuve mémorable du désintéressement des fiers esprits. Se désintéresser de la vérité, n'est-ce pas le suprême effort ? La grandeur de Galilée est là, et non dans son état légendaire de victime, et non dans un mouvement de colère, dans un mot de femme qui veut toujours avoir raison.

Voilà une belle histoire de persécution, et qui ferait penser que la civilisation n'a peut-être pas beaucoup gagné quand on substitua la justice du peuple à la justice de l'Eglise. Enfin, cela fait toujours plaisir de changer de tyrannie : il ne faut pas espérer davantage.

249

Pensées de printemps : 1. Le mois d'octobre. — Ce qui dégoûte de l'utopie, de la petite comme de la grande, c'est sa facilité. Les mots sont si obéissants. Heureusement, l'homme résiste. L'homme est celui qui résiste. Quand M. Flammarion, astronome, dit à Homo qu'il serait plus heureux, si on le délivrait de cet illogisme, *octobre*, et que *plomb* ou *zinc*, *vérité* ou *justice* nommeraient mieux un mois qui est le dixième et non le huitième de l'année, Homo ne comprend pas. Il répond qu'octobre est un mot comme juin ou mars, qu'il y associe non des idées de numération, mais des idées de température. Octobre est le mois des lumières douces, des feuillages pourpres, des derniers sourires et des premiers frissons. C'est la jeunesse de l'automne, la seconde jeunesse de l'année. « Une rose d'*octobre* est plus qu'une autre exquise. »

250

2. Le Mariage. — Le peuple est moral, par convoitise et aussi par crédulité. Il hait et envie

les grands dont les mœurs sont impures Madame de Lamballe passait pour tribade; c'est pour cela que fut coupée et insultée sa tête charmante. Aujourd'hui le socialisme, parti populaire, déclame volontiers contre la prostitution, conséquence, rêvent ces pauvres cervelles, du régime capitaliste! C'est de la prostitution, en somme, du libertinage, de l'irrégularité, qu'est née presque toute notre littérature, notre art. La prostitution c'est le « lac sacre », le marécage divin où fleurissent les beaux et blancs lotus. Mais il faut de l'adresse à les cueillir ; les lourdauds se mettent à l'eau, remuent la bourbe, font monter à la surface la vase et les mauvaises odeurs, souillent les nobles fleurs.

251

3. La Passade. — Ce que les hommes soumis à l'opinion nomment, d'un terme de mépris, passade, ou, légèrement, fantaisie, caprice, est au contraire la forme la plus pure de l'amour, étart celle où il entre le moins de calculs sociaux. Se rencontrer, se plaire, se le prouver, fuir. Pas de noms échangés, pas de paroles vaines où l'on se vante : une évaluation réciproque purement physiologique ; le mâle choisit la femelle dont il

est déjà le choix muet. Nulle tromperie, nulle promesse, une attitude immédiatement agressive, une lutte unique, un seul baiser. C'est l'espèce elle-même dans sa nudité, dans son délire sexuel, dans son désir d'éternité. Tous les mâles et les femelles s'étreignent dans les replis de ce couple seul, et si les têtes se retournent, pendant la fuite, si les regards ont du regret, cet acte aura toute sa beauté puisqu'il a joint à la prompte certitude animale un peu de l'incertitude humaine.

252

4. Anxiété morale. — Quelqu'un prononce : « Qui oserait dire sérieusement que l'anxiété de l'âme contemporaine puisse trouver son remède dans les doctrines de Nietzsche? »

Et je réponds : Qui oserait dire que cette anxiété contemporaine n'est pas d'ordre physique, comme toutes les anxiétés? Les tissus mollissent, les nerfs se détendent, les hommes inclinent à trouver leur labeur de plus en plus lourd, leurs plaisirs trop rares. L'anxiété contemporaine se réduit à de la paresse engendrée par de l'anémie, et mère de la lâcheté. S'agirait-il d'anxiété religieuse? Cherchons alors au chapi-

tre des névroses. Il y a aussi des gens qui ont des « phobies »; on les traite par le brôme. Il est très probable que de sages doses de cette drogue auraient un salutaire effet sur l'anxiété religieuse, le scrupule moral, la maladie de la vérité, le délire de la justice.

253

5. Alcoolisme champêtre. — De vieux livres et des traditions chantent les plaisirs du dimanche à la campagne. Filles et garçons, hommes et femmes s'assemblent et jouent. Il y a des danses; il y a des violoneux et des meneurs de bêtes; on abat les quilles et on tire à l'arc. Jadis... Mais la Réforme a passé par là. Les protestants ont fait honte aux papistes d'employer si mal le jour du Seigneur, et le concile de Trente a enjoint aux curés de surveiller les mœurs et d'abolir les jeux. L'Église a mis trois siècles à ne pas vaincre la danse, qui n'a été vaincue que par le cabaret. L'alcool, enfin, a remplacé les violons. Que faire à la campagne, à moins qu'on ne boive, un dimanche? Lire? L'œil du paysan, comme celui du marin, accommodé au plein air et au lointain, ne se plie pas aux longues lectures. Il

faut boire. La religion et la morale commandent de boire.

Juillet.

254

La Tragédie serbe. — Le cinquième acte de la tragédie serbe a satisfait pleinement les instincts littéraires et le goût classique de la vieille Europe. Tel que cet événement apparut dans les premières dépêches, sobres, nettes, hautaines, il était beau, mais d'une beauté puissante, irrésistible, de cette beauté qui rend muet qui suspend les gestes, contracte un peu le cœur. Depuis cela, les journalistes, qui sont peintres, ont badigeonné de phrases sentimentales le masque pâle et fatal, déployant tout leur talent à travestir en faits divers ce « récit du messager », digne peut-être d'Eschyle. Ici, le télégraphe fut un grand poète et d'obscurs politiciens, d'honnêtes soldats furent des héros dignes de la scène et du laurier. Quelle simplicité d'action ! Quelle décision dans le mouvement des conjurés, dans ce jeu des bras qui se lèvent et qui retombent !

On pourrait encore louer cette tragédie de s'être savamment pliée aux préceptes d'Aristote et d'abord à la « purgation des passions ». Jamais les rois et les reines qui ne savent pas plaire à leur peuple n'auront été mieux « purgés », dans la personne d'Alexandre et de Draga, de leur bêtise et de leur mauvaise volonté. Les tyranneaux danubiens, et d'autres aussi, vont rouler des yeux plus doux. Nos mœurs sont différentes? Sans doute, mais les mœurs ne sont pas immuables. Il y a des périodes de lâcheté et de bénignité; puis, tout à coup, des idées singulières, des idées dures se promènent dans le monde...

255

Pensées d'été. — Ces pensées, ou ces remarques, telles qu'elles suivent, ont leurs racines dans la réalité la plus immédiate. Si on n'indique pas le fait qui les a suggérées, c'est afin d'éviter les paroles inutiles et aussi parce que les faits, décidément, n'ont de valeur que par ce qu'ils soulèvent d'idées, de poussière.

256

1. Recherche de la vérité. — Les As-

tronomes, en certains de leurs calculs, considèrent volontiers la terre immobile et le soleil gyrovague. Une simplification pareille s'impose aux idéalistes. Ils parlent et s'occupent du réel, comme si le réel existait réellement. C'est une forme de langage ; mais il faut savoir que le réel des idéalistes, en même temps qu'il n'est qu'une condescendance à l'erreur générale, devient, relativement au sujet sentant et pensant, une indéniable vérité. Le réel ne peut être atteint que nié objectivement et, tout à la fois, affirmé subjectivement.

Le monde étant connu par l'esprit, non tel qu'il est, mais tel que l'esprit se le représente d'après les données des sens, autant de cerveaux, autant de mondes différents, malgré les apparences et les concordances générales. De là, la diversité des opinions, et de là l'inanité de la notion vérité. En dehors des sciences exactes qui sont des affirmations ou des explications du principe d'identité, rien n'est vrai ou faux que par le besoin que nous en avons, puisque rien n'est comparable. Les nombres purs s'additionnent, non les nombres chargés de contingences. Toute science qui mérite ce nom se résout, il faut le redire éternellement, en ceci : 1 = 1, proposition qui devient absurde, en dehors de

l'utilité sociale, dès qu'on incorpore aux chiffres des qualités. Ainsi $1HO^3$, n'égale pas $1HO^3$, sinon dans l'abstrait, parce qu'un verre d'eau quelconque n'est pas égal à un autre verre d'eau.

C'est donc l'abstraction qui est la matière de la science ; la réalité est la matière de l'idéalisme. Le point d'appui de l'idéaliste est la sensibilité ; il ne procède que par expériences individuelles ; il ne reconnaît pour bon et mauvais que ce qui lui a été bon ou mauvais. Sa règle, c'est lui-même. S'il généralise, c'est par approximation ; il n'édicte pas de lois, et s'il donne des conseils, il donne avant tout celui d'obéir à sa plus haute tendance et non à des règles extérieures, donc sans valeur ni morale ni expérimentale. Il donnera aussi le conseil de suivre la coutume, non parce qu'elle est juste, mais parce qu'elle est la coutume, c'est-à-dire le plus solide des liens sociaux, peut-être le seul.

Sa morale est empirique, parce qu'il ne connaît que des faits. Les prétendus cris de la conscience universelle ne sont pour lui que l'écho des paroles éducatrices ; il peut les admettre comme tradition utile, non pas comme principes. Il ne voit rien de sûr en dehors du désir individuel de vivre, de l'affirmation de chaque force

particulière et de ce besoin de continuité qui se satisfait par l'œuvre de la génération.

257

2. La Femme et le Roman. — Objet du désir, matière de l'art, passive en amour et en art, la femme qui veut ajouter quelques fleurs à l'antique tapisserie doit travailler à l'envers comme au métier de haute-lisse. L'homme, dans ses poèmes, ses romans, dessine la femme, avant tout; la femme aussi; mais cela est gauche, étant fait à l'aveugle. Peinte par elle-même, la femme n'intéresse plus les hommes, qui ne la voient plus telle qu'ils ont l'habitude de se la représenter; ni les femmes, qui ne s'aiment que dans les yeux des hommes, même méchants. Ou bien les femmes créeront un art nouveau qui évoluera autour de l'homme, — et on n'en a connu encore que d'agréables tentatives; ou bien elles continueront à piétiner derrière l'homme, copiant à l'envers et à rebours ce qu'il vient de peindre à l'endroit. La cause: c'est qu'on ne peut être à la fois sujet et objet.

258

3. L'Œuvre et l'homme. — C'est telle-

ment la même chose, au fond, nécessairement! Mais l'œuvre de l'homme supérieur n'a pas toujours la valeur de l'homme lui-même. Elle est moins riche, moins complexe, moins contradictoire; elle est plus finie, plus impérieuse, plus tyrannique. On y gagne cependant qu'elle est dépouillée, en cet état abstrait, de tout ce qu'il y a, en physiologie, de commun à toute l'humanité, à toute l'animalité. C'est dans leur œuvre, non dans leur vie, qu'il faut étudier les hommes supérieurs, car leur œuvre représente les actes par quoi ils diffèrent, et leurs amours, par exemple, représentent les actes par quoi ils ressemblent. Les jeux de l'instinct de reproduction ne sont pas plus curieux chez Napoléon ou chez Gœthe que chez ce passant obscur qui s'en va en bonne fortune.

259

4. La Perspective en littérature. — M. Zola a mal vu le paysan, mais surtout il a mal traduit sa vision. Il ne s'est pas rendu compte de ceci : que ce qui est naturel, en grossièreté, pour un individu grossier, devient répugnant pour un civilisé. En nous montrant les paysans aussi sales qu'ils le sont vraiment, il nous les

fait pires ; nous les comparons à nous-mêmes et, pour les juger, il faudrait, ce qui est difficile, ne les comparer qu'à eux-mêmes.

Les choses prennent, par l'écriture, qui est trop explicative, un aspect définitif, une importance immobile qu'elles n'ont point dans la vie, où leurs rapports sont en perpétuelle modification. Loin d'appuyer sur les contours, il faudrait les noyer dans l'atmosphère ; il faudrait trouver le point optique où la vision transposée deviendrait conforme à la relative réalité des choses et des êtres observés.

Il faudrait beaucoup d'art ou une grande naïveté.

260

5. La Glèbe. — Il est très probable que l'expression de serfs attachés à la glèbe exprimait tout autant un état de servitude géographique qu'un état de sujétion sociale imposé par des vainqueurs. Aujourd'hui, les mineurs représentent toute une population attachée à la glèbe. La servitude n'est pas imposée ; elle n'est pas volontaire ; elle est de fait. Serfs de la glèbe, parce qu'ils ne peuvent vivre que là. Il n'est pas besoin de liens ni de clôtures pour fixer un trou-

peau dans une oasis. Le maître des hommes, ce n'est pas un homme ; c'est le sol.

261

6. Le Diabolique Basedow. — C'était un pédagogue. Nul peut-être, si ce n'est son maître Comenius, joliment raillé par Bayle, n'a poussé aussi loin le délire de l'artificiel, la démence du rationalisme. Reprenant, à rebrousse-poil, les théories de l'éducation, au moment où Jean-Jacques, dans *l'Emile*, débute, il insinue que l'enfant à la mamelle en doit recevoir les bienfaits. La mère, donnant le sein à son petit, dira : sein, sein, tette, tette, répétera sans se lasser les mêmes sons, afin de faire entrer dans la tête innocente de précoces verbes. Ainsi, dit Basedow, la vérité présidera aux premières manifestations de la vie, et la voix de la raison se fera entendre à la place des niaiseries maternelles telles que : mon petit bébé, petit amour, petit cœur, chéri, mignon, etc. « Que les mères sont coupables de n'observer dans leur tendresse aucune méthode ! » Basedow fut un homme diabolique.

262

7. Sur l'instruction. — D'une lettre : « Que voulez-vous dire au sujet de l'instruction qui vous manque ? je ne pensais pas à cela. Croyez-vous que l'instruction variée et dispersée soit bien utile ? Un peu de tout ? Cela dépend du métier que l'on exerce dans la vie. L'instruction, c'est la mer et ses poissons. C'est immense et énorme. On a, on n'a pas, une intelligence capable de comprendre. Si on l'a, qu'on s'en serve selon les besoins de la vie. Jetez à tout instant votre ligne ou votre filet. Celui qui ne s'instruit pas en vivant ne s'instruira pas en étudiant. La vraie science comme la vraie nourriture est celle que l'on broie soi-même avec des dents saines. »

263

8. Marche de la morale. — Après avoir décrit un grand cercle autour du néant des philosophies et des religions, la morale retrouve son point de départ. Les hommes se demandent les uns aux autres, tout bas : l'immoralité, ne serait-ce point la souffrance ?

264

9. Religions reconquises. — La religion en Espagne est tyrannique, à l'égal d'un protestantisme. Cela a l'air d'une objection contre la bénignité relative du catholicisme; c'en est la confirmation, car le catholicisme d'Espagne est, de même que le protestantisme, une religion toute récente. Il y avait encore des musulmans dans la péninsule au seizième siècle. Une victoire religieuse, une réaction religieuse, voilà de graves périls pour la liberté. Les religions reconquises sont bien plus nocives que celles du même âge historique, qui n'ont pas eu à lutter, qui n'ont pas eu à vaincre.

265

10. Sang de religionnaire. — Un politicien écrit (M. Pelletan, je crois) : « On nous *a appris* dans notre jeunesse *qu'il* y a eu en France autrefois un régime si abominable *qu'un* prince du sang *pouvait pour* rien, *pour* le plaisir, simplement *pour voir* s'il visait bien, tirer *sur un* couvreur *qu'il voyait sur un* toit, et l'abattre comme *un* gibier. » Quel style, mais

surtout quel aveu ! Quelle éducation il a reçue, le malheureux ! Sent-on assez la haine traditionnelle du religionnaire contre la royauté créatrice de la France ?

266

11. Les injures. — Tous les mots nobles, les mots qui qualifient une supériorité, une beauté, deviennent des injures dans la bouche du peuple et de la classe qui, née immédiatement du peuple, en garde longtemps les instincts envieux. Deux exemples historiques : aristocrate, intellectuel. C'est d'ailleurs une tendance générale : les mots propres se salissent, les mots sales se nettoient, à mesure que s'accentue l'état démocratique. Les termes galants d'aujourd'hui sont : prolétaire, ouvrier, travailleur, les petits, les humbles. Ces fluctuations ne sont pas nouvelles. Toutes les langues en contiennent de très nombreux exemples. C'est un des chapitres importants de la linguistique psychologique.

Août.

267

La Mort du Pape. — La mort du pape a semblé un événement très important, parce que c'est un événement que deux longévités extrêmes ont rendu très rare. Mais une série peut revenir où les papes se succéderont rapidement, et l'émoi serait fort modéré. La succession au trône pontifical est d'ailleurs réglée par une tradition si ancienne et si solide, le mécanisme en est si ingénieux qu'aucune de ces surprises ne sont possibles qui se rencontrent soit dans le système héréditaire, soit dans le système populaire. Ce Sénat de cardinaux, continuation indirecte, mais réelle et voulue, du Sénat romain, cette assemblée d'hommes, qui ne possède pas le pouvoir et qui cependant le délègue, ces électeurs nommés par un élu et qui vont en élever un autre, quel merveilleux système! On ne comprend pas qu'aucun état politique ne l'ait adopté, car il serait pour une nation un puissant principe de vie et de perpétuité. Il réunit à peu près tous les avantages que l'on peut demander à une constitution, et si ses inconvénients

sont sensibles, ils sont moins graves que ceux que l'on voit dans les monarchies ou dans les autres républiques. Cependant, c'est nécessairement un gouvernement de vieillards, et voilà le défaut. Il suffirait peut-être d'établir une limite d'âge, de prévoir des cardinaux honoraires, en même temps qu'on accroîtrait un peu leur nombre ; quelques remaniements nécessités par le passage de l'état ecclésiastique à l'état politique, et l'on aurait un gouvernement excellent. C'est d'ailleurs celui qui a joué le plus grand rôle dans l'histoire du monde, puisque son modèle est l'empire romain. Son grand principe, de faire abstraction du peuple, serait probablement goûté comme un insigne bienfait par la plus grande partie du peuple, celle qui, s'oubliant dans le travail, est aujourd'hui évincée des faveurs.

268

Carte intellectuelle de la France. — Au moment où Paris s'en va en province, il est peut-être utile de rappeler Paris au respect de la Province. Paris est producteur de force à la manière d'une machine à vapeur ; mais il faut de la houille à la machine et des hommes à Paris. Les hommes viennent de province ; Paris n'en

suscite que fort peu, et ceux qu'il offre à la France sont, en général, des Parisiens récents. Moins la population est dense et plus belle est la plante humaine, plus belle au sens de plus forte, plus riche en sève. Paris est donc dans de mauvaises conditions pour produire l'homme de génie ; cette variété vient de la campagne ; elle naît directement, dirait-on, de la terre arable et de la terre forestière.

Un savant anglais, M. Havelock Ellis, a essayé, il y a quelques années, de dessiner une carte de France sur un plan nouveau et très original. Les noms de lieux y sont remplacés par des noms d'hommes. Chaque homme est placé à l'endroit, qui n'est pas nécessairement celui de sa naissance, d'où l'on suppose qu'il a tiré ses qualités héréditaires les plus caractéristiques. Quand le père et la mère viennent de régions différentes, le nom est inscrit en deux endroits différents. Ainsi en est-il pour Victor Hugo. Il n'est inscrit nulle part, soit que les origines du héros se mêlent en un inextricable écheveau : Molière, Saint-Simon ; soit que ces origines soient nettement étrangères ; soit enfin qu'il s'agisse d'un Parisien né de Parisiens, car, dit M. Ellis, « qu'un homme soit né dans une grande capitale, que ses parents y soient nés aussi, cela ne vous

dit rien de précis sur sa race véritable. »

C'est là, malgré les erreurs inévitables, un travail intéressant et utile, mais peut-être s'appuie-t-il trop exclusivement sur l'idée abstraite de race. Je voudrais qu'une telle carte fût géologique et climatérique en même temps qu'ethnographique : l'homme est un produit du sol. La craie de l'Artois ne peut donner les mêmes caractères que les roches primaires de la Bretagne, ou le terrain jurassique de la Bourgogne. Les poètes semblent naître en abondance dans les terrains primaires ; cela demanderait des recherches précises. Elle porterait moins sur la géologie souterraine que sur les produits du sol et la composition même du tuf qui nourrit les racines. On noterait aussi les rapports entre le genre des esprits supérieurs d'une province et la boisson coutumière. Le vin semble très favorable à la formation du génie, témoin la riche Bourgogne ; mais le cidre ne lui est pas défavorable, témoin le riche Nord-Ouest. Tout est obscur dans cette question qu'un patient travail suffirait cependant à résoudre, au moins extérieurement. Le groupement des faits matériels, s'il donnait des contradictions, comme cela est probable, on aura recours, pour l'établissement définitif de la théorie, à l'examen de la force de

réaction contre le milieu qui possède à un haut degré tout être humain supérieur et, à un degré variable, tout homme sain et conscient. Le milieu éducateur laisse toujours une empreinte. L'athéisme de Renan s'enveloppe de religiosité; la religiosité est le milieu, l'athéisme est la réaction. Mais pourquoi une seule des unités du milieu se dresse-t-elle en opposition au groupe resté homogène? Là est le mystère. Mais chaque fois qu'il y aura supériorité intellectuelle, supériorité vraie, on pourra supposer que le milieu producteur était imprégné d'un esprit très différent de celui qui se manifeste dans cet individu isolé. C'est le vice de la théorie de Taine, qu'excellente pour déterminer le caractère moyen d'une race, d'un homme ordinaire et soumis, elle échoue complètement à expliquer l'homme extraordinaire, celui qui contrarie les traditions de la famille, qui crève le milieu d'un coup de poing, qui s'élève en souriant au-dessus du moment.

Mais, faute de biographies très précises, de généalogies détaillées et motivées, on peut s'en tenir provisoirement aux données ethnographiques et géologiques. L'abondance des génies dans une région signifiera toujours la puissance de la race qui la peuple, son pouvoir supérieur

de réaction, sa tendance à l'individualisme.

C'est dans cet esprit qu'on peut étudier la carte de M. Ellis. En l'examinant, on s'aperçoit d'abord que la plupart des noms sont écrits à la périphérie et que le triangle formé par Paris, Bordeaux, Lyon est à peu près vide. On doit, il est vrai, y placer Rabelais, Régnier, Pascal, mais tout près des côtés : le centre est un bon argument pour ceux qui croient que les hommes supérieurs sont très souvent le produit des races croisées, car il est bien évident que plus on s'éloigne du centre de la France, moins la race est pure. A cela on opposerait la stérilité, au moins relative, de Paris; mais le compositisme, la promiscuité conduisent à des croisements multiples dont les produits sont instables.

Autour du triangle, voici des archipels de noms, voici le groupe breton, le groupe normand, le groupe belge ou flamand, le groupe lorrain, le groupe bourguignon, le groupe dauphinois, le groupe provençal, enfin le groupe du sud-ouest, qui comprend presque toute l'ancienne Aquitaine.

La Bretagne donne des poètes : Chateaubriand, Hugo, Villiers, Leconte de Lisle, Brizeux, Corbière, Loti se rattachent tous à la Bretagne, au moins par une de leurs racines. La philosophie

exige également de l'imagination. La Bretagne est aussi un pays de philosophes : Abélard, Descartes, Maupertuis, La Mettrie, Broussais, Lamennais, Renan, Th. Ribot. Ses artistes, assez rares, sont d'une originalité particulière : Michel Colomb, Odilon Redon.

Rêveur en Bretagne, l'homme est positif et individualiste en Normandie. « Moi ! » crie la Médée de Corneille. La Normandie, quand elle produit des poètes, leur donne des qualités solides, un esprit constructeur : c'est Corneille,c'est Malherbe. Elle est riche en écrivains sérieux : Saint-Evremont, Fontenelle, B. de Saint-Pierre, Flaubert, d'Aurevilly, Maupassant ; en savants : La Place, Le Verrier. Beaucoup de peintres : Poussin, Millet, Géricault, Jules Breton, Cazin.

La Picardie est un pays de métaphysiciens religieux ou politiques : Pierre l'Hermite, Suger, Calvin, Malebranche, Robespierre, Daunou. Ses écrivains sont : Sainte-Beuve et Paul Bourget, esprits critiques ; ses poètes sont médiocrement poètes : Voiture, Gresset. Un seul grand artiste : La Tour.

Le groupe flamand est au contraire producteur de poètes : Racine, Desbordes-Valmore, Verlaine, Coppée, Samain, H. de Régnier ; d'artistes : Jean de Bologne, Watteau, Pater. Son

grand historien est à la fois un rêveur et un curieux, Froissart.

Beaucoup de rêve aussi en Lorraine; rêve religieux : Jeanne d'Arc; rêve fantaisiste : Callot; rêve coloriste : Claude Gellée. Et quel plus grand rêveur que Hugo? Peu d'écrivains, mais solides : Joinville, les Goncourt.

La Lorraine est très pauvre de savants. C'est le contraire en Bourgogne, où l'on trouve Jussieu, Ampère, Claude Bernard, Pasteur, Monge, Buffon, Lalande, Bichat, et un écrivain à tendances scientifiques, Diderot. Elle donna aussi des mystiques, poètes ou religieux : saint Bernard, Bonnet, Quinet, Lamartine; des conteurs sans préjugés, Bonaventure des Perriers, Piron, Crébillon fils. C'est aussi un verger d'artistes : Rameau, Greuze, Prudhon, Rude, Courbet, Clésinger.

Entre la Bourgogne et le Dauphiné, il y a le Lyonnais. Ce pays, qui fut le premier centre chrétien des Gaules, est demeuré un laboratoire d'hérésies religieuses et philosophiques. Ballanche et Puvis de Chavannes ne représentent pas médiocrement les Lyonnais. Il y a en eux quelque chose de mystérieux qui se devine et qui ne s'est jamais nettement formulé.

Bien supérieur en vitalité, le Dauphiné pro-

duit avant tout les hommes raisonnables. Ses artistes mêmes ont de la sagesse : « La prudence et l'énergie, disait Berlioz, dauphinois pur, voilà les deux moyens du succès. » Les grands Dauphinois sont Lesdiguières, Barnave, Mounet, Condillac, Mably, Condorcet, d'Alembert, Champollion, Vaucanson, les Perier, et Stendhal, ce parfait résumé d'une race où la logique tempère facilement la fantaisie.

En passant à la Provence, on entre dans une région toute différente. La pensée s'extériose en paroles, et souvent la parole est toute la pensée. Pays d'orateurs : Mirabeau, Massillon,Guizot, Thiers, Gambetta ; d'improvisateurs : Mistral et les félibres ; de conteurs : Gautier, Daudet, et Silvestre, pays capable cependant de force artistique ou philosophique : Puget, Daumier, Gassendi, Vauvenargues, Rivarol, Chénier.

La région des Pyrénées et la Gascogne, c'est la terre des capitans et des capitaines : Lannes, Murat, Soult, Bernadotte, pays aussi des capitans littéraires, tels que Cyrano de Bergerac, La Calprenède, Brantôme, et des capitans de la sainteté, Vincent de Paul, François Xavier.Mais l'Aquitaine est encore capable de philosophie et de science : Montaigne, Montesquieu, Bayle, Fermat, Dupuytren. Balzac, qui est un psyhco-

logue, se ratache, par sa mère, à cette région assez féconde.

En remontant vers la Bretagne, on traverse une région fort pauvre en esprits supérieurs, puis on trouve le groupe Angevin-Tourangeau, qui nous donne des poètes, Ronsard, Du Bellay. Rabelais vient de là, d'entre Tours et Poitiers.

Enfin, produit unique de la région des volcans, voici Pascal, qui remplit à lui seul le grand désert du centre plutonien.

De cette rapide et incomplète revue, quelle conclusion? Y a-t-il vraiment une région des poètes, une région des savants, une région des philosophes? Malgré quelques apparences, non. C'est probablement que le régime géologique est fort varié en France, sauf en certaines régions. On serait cependant tenté d'attribuer au terrain primaire une certaine productivité en poètes, non musicaux mais de pensée, en poètes à la manière de Chateaubriand et de Renan : la Bretagne et l'extrémité ouest de la Normandie sont de roches primaires. Un des terrains les plus féconds en hommes de forte intellectualité serait le jurassique : c'est celui de la Bourgogne et de partie de la Lorraine. Le terrain tertiaire, qui règne en haute Normandie et dans une large partie du sud-ouest, semblerait également apte

à de belles productions humaines. Le crétacé donnerait volontiers des mystiques soit en poésie, soit en religion et en politique. Enfin le terrain volcanique représenterait la stérilité, une stérilité tempérée par quelque rare floraison : Pascal.

Je livre à quelque patient chercheur cette idée d'un rapport entre la nature géologique du sol et la nature intellectuelle de l'homme.

On s'occuperait alors non plus seulement de l'homme de génie, mais de l'homme moyen, bien équilibré. Le rapport est certain ; il est nécessaire. On le trouvera, si on le cherche.

Septembre.

269

Choses religieuses. — Nous sommes donc en pleine guerre de religion, en pleine guerre héroï-comique ; les temps du *Lutrin* sont revenus. On ferme les chapelles visitées par les touristes, et on laïcise les écoles qui allaient fermer, faute d'élèves. Rien d'amusant comme cette opération : une religieuse en cornette est remplacée par une religieuse sans cornette ;

pour le reste, mêmes sentiments moyens, même intelligence moyenne, même moralisme, — et la messe ! La laïque va à la messe par ordre ; l'autre y allait par goût. Gain immense ! On ferme les couvents. Les expulsés persistent, rentrent : seize francs d'amende. On recommencera dans six mois. Cela occupe la magistrature et procure aux journaux de la copie gratuite. Des gens se croient persécutés ; d'autres persécuteurs. Chacun, à peu de frais, satisfait à sa manie, — et des trains qui n'en finissent plus charrient les badauds vers les plages. Y a-t-il vraiment un public qu'amuse cette monotone comédie ? Il est rare. Les journaux qui en vivent le cultivent. Dans la réalité sociale, une grande indifférence règne. Cependant, les libres-penseurs, ces derniers dévots, exultent ; mais ce sont des âmes simples, faciles à satisfaire. Ce paysan, à qui je parle de cela, me répond qu'il a pu rentrer ses foins, malgré le temps, et que le blé, versé par la pluie, se redresse. Le paysan est d'un grand intérêt : il a le sens du réel. Il distingue aussitôt entre l'utile et l'inutile, ce qui est de profit et ce qui est de jeu.

Mais le paysan n'est pas tout, même dans les labours qui sont son œuvre et notre vie ; dans la bourgade, il n'est presque plus rien, et plus

rien du tout dans la ville. Là règne l'idéaliste, le penseur. On pense beaucoup en France : on repense les journaux : belle matière à ruminer. On surveille la civilisation, on la défend contre le cléricalisme avec des arguments cléricaux. « Ne croyez pas, dit M. Lavisse, qu'on néglige la morale dans les écoles. Au contraire. On y enseigne la morale avec soin, et la morale traditionnelle, la morale chrétienne. » M. Lavisse pourrait même ajouter, avec Nietzsche : « Plus la morale est émancipée de la théologie, plus elle devient impérieuse. » Que les braves gens se rassurent : plus on laïcise les écoles et plus les écoles sont morales, c'est-à-dire chrétiennes, puisque la seule morale connue aujourd'hui est la morale chrétienne. Ce qui peut arriver de plus bête au voyageur, c'est de tourner joyeusement sur soi-même, et de repasser toujours au même endroit, en croyant avoir fait un long chemin vers le but. Son excuse parfois est que la route trompeuse qu'il a prise est la seule route. L'état des esprits est tel en France que toute guerre au christianisme tourne en faveur du christianisme. Alors, il vaut mieux, lorsque l'on n'est pas chrétien, demeurer tranquille, attendre. Et puis, les questions religieuses sont vraiment dénuées d'intérêt. La question est résolue. Passons à autre chose

et laissons les Eglises se partager les derniers fidèles. Les espèces en train de mourir sont presque toujours inoffensives; elles songent à ne pas mourir, et ne songent plus qu'à cela. Il est sot de les provoquer, de les éveiller de leur torpeur, de les forcer à se souvenir qu'elles ont des muscles et un appareil de défense.

270

Curiosités théologiques: la superstition dans le protestantisme. — Plutôt que de combattre les religions, il faudrait les étudier, pendant qu'il est temps, comme phénomène humain, et peut-être passager. Certes la superstition est aussi vigoureuse aujourd'hui que jadis, et rien ne fait présager sa fin : mais tout a une fin, cependant, et des deux, la science et la religion, l'une périra. Gageons pour la survivance de la science, sans nous dissimuler que, très probablement, la partie immuable de la science passera à l'état de dogme et s'incorporera à la vieille sentimentalité religieuse. Les antiseptiques commencent à jouer, dans les familles, un rôle pas très différent de celui de l'eau bénite au moyen âge ; on les emploie à tort et à travers, sans aucune notion exacte de

leur mode d'utilité : acte de foi, acte religieux.

Une religion ne peut être autre chose qu'un système de superstitions. Ce système est plus ou moins compliqué, plus ou moins logique, voilà tout. Le protestantisme ne saurait échapper à cette définition. Entre lui et telle autre religion, le catholicisme romain, par exemple, il ne peut y avoir que des différences extérieures et de méthode.

Voici un des traits par lesquels les prédicateurs protestants expliquent le « salut par la foi ». Cela est pris dans un livret de propagande intitulé *les Chèques du Seigneur* : « Quand je vais réclamer le montant d'un chèque, me disait un vieux missionnaire qui a, durant quarante années, en Chine, fait l'expérience de la fidélité de Dieu, le banquier ne s'informe pas si je suis un homme de mérite, mais il regarde soigneusement la signature de mon chèque, et si cette signature lui paraît bonne, il me donne mon argent sans difficulté aucune. Or, Dieu est votre banquier, les Promesses dont sa Parole est remplie sont autant de chèques qu'il vous permet de lui réclamer, et quand nous lui apportons une pétition signée du nom de son Fils, il ne peut que nous l'accorder, car cette signature-là est bonne. » Cette petite parabole, si remar-

quable par sa logique, est fort caractéristique. Prise au hasard entre un millier d'autres de même ton, elle permettra de faire comprendre la *superstition* protestante.

Comme le paganisme romain, dont il est l'héritier, le catholicisme possède une quantité de petits dieux, les saints, auxquels la piété populaire assigne des offices particuliers. Cela n'existe pas dans le protestantisme, qui s'est modelé de son mieux sur le monothéisme sémitique; mais il faut que la superstition se retrouve : quelle est la forme que prend la superstition dans les sectes protestantes? Avant d'avoir parcouru plusieurs centaines de petites brochures de dévotion protestante, je ne me l'expliquais pas bien; le *tract* m'a éclairé, et je sais. Toutes les fonctions spéciales que les catholiques ont partagées entre leurs saints, les protestants en chargent un dieu unique, Jésus. C'est la mentalité sémitique opposée à la mentalité aryenne. On se trouve en présence d'une cervelle enfantine qui, ayant trouvé *une cause*, en fait *la Cause*. A un degré plus haut d'intelligence, on cherche les causes multiples et variées de la vie; et au degré supérieur, celui de l'esprit scientifique, on ne s'occupe plus du tout de la Cause, que l'on considère comme le produit d'un arrêt dans le raisonne-

ment, et on admet un nombre indéfini de causes qui sont en même temps des effets : il n'y a plus ni grands ni petits dieux, ni dieu ni saints ; il y a des faits. La croyance en une cause unique est certainement la plus dangereuse superstition dans laquelle l'humanité puisse tomber. Tout le raisonnement en est faussé ; la vue du monde en est viciée ; on ne peut rien comprendre à la vie, ni même aimer la vie. Il est très probable que la notion de la providence est le mensonge qui a fait le plus de mal aux hommes. Quand on croit à la providence, on n'a pas le droit de rire de la plus grossière pratique fétichiste ; la providence est un fétiche près duquel tous les autres sont raisonnables.

L'intrusion de la providence dans la vie des protestants prend des formes bien curieuses. Cette divinité, le plus souvent appelée Jésus, revêt alors tous les déguisements de Protée. « *Viens à Jésus !* » dit une de leurs feuilles pieuses ; et elle énumère tous les cas où il est suprême de venir à Jésus : quand on a trop de travail, quand on porte des fardeaux, quand on est dans une situation embarrassée (ici, le chèque s'impose) ; quand on est pauvre, triste, malade, en deuil, quand on pleure ; quand on a peur de la mort, quand on a besoin de vêtements, quand

on a faim : Viens à Jésus ! Adresse-toi *directement* à lui. Ce dieu à tout faire est chargé par les dévôts des plus amusantes besognes. Une bonne femme demandait à saint Antoine de Padoue de lui faire gagner le gros lot et lui offrait une commission sur l'affaire ; un pasteur protestant, dont je détiens le journal inédit, demande crûment à Jésus de payer pour lui trois mille francs qu'il doit à M. Carrard, banquier à Genève (1). Tout le long du cahier ce sont des requêtes ; il demande de l'argent, de l'avancement, des faveurs. Mais, en retour, il donne à son dieu de précieux avertissements : qu'il prenne garde, car Satan dresse ses embûches à Angers et à Rennes. Espérons que Jésus a désintéressé M. Carrard. Les deux religions diffèrent surtout par le mécanisme ; dans la plus ancienne, et qui n'a jamais été réformée, il est très compliqué et très souple ; dans l'autre, il est simple et dur. Comme système de culture, les deux cléricalismes sont également exécrables, mais je crois que le plus simple est aussi le plus tyrannique et aussi celui qui pénètre le mieux jusqu'au fond de l'intelligence. Mais il y a des intelligences et non une intelligence à force unique ; les unes ou

(1) Voir plus loin, page 214.

les autres craindront davantage l'un de ces deux poisons, selon qu'elles se sentiront disposées à se laisser séduire soit par la complexité, soit par la simplicité.

271

Le Métropolitain. — L'idée de la rançon du progrès n'est pas du tout familière aux hommes. C'est d'ailleurs une idée fausse dans ses termes, comme celle, de même ordre, contenue dans l'expression, que des sots ont voulue lapidaire, « justice immanente ». Il n'y a pas de justice ni manente, ni immanente, ni absolue, ni relative. Il y a dans la marche des choses une logique qui nous est difficilement accessible, à cause de l'immense complexité du mécanisme vital dont nous faisons partie. Les courbes se coupent et se recoupent à l'infini; tout arrive et rien n'arrive ; il se peut que la chose prévue n'arrive pas et que l'imprévue se manifeste. Le Métropolitain aurait pu fonctionner pendant de longues années sans accident grave; mais il y avait autant, sinon plus de probabilités, pour que cet accident se produisît. En général, une invention nouvelle, si elle est chargée de risques, ces risques éclatent dans la période qui suit la

première application, alors que, rassurée par le succès, l'attention se repose un peu. On peut aussi affirmer que plus l'accident tarde à paraître, plus il sera sérieux, le matériel ayant eu le temps de se détériorer. Le Métropolitain a été heureux, car il n'a fait parler de lui que deux ans après sa mise en marche, et ce premier accident grave n'a pas dépassé, en importance, ce qui était à prévoir logiquement. Car personne de sensé n'a jamais cru, je pense, qu'on provoquerait chaque jour par milliers des cours-circuits au milieu de matières inflammables sans qu'il en résultât jamais que d'inoffensives illuminations. L'incendie devait se produire, et il se reproduira, à moins d'une invention nouvelle — comme se reproduiront les déraillements et les abordages. Et ces choses fâcheuses arrivent, non parce qu'il faut que « tout se paie », idée qui n'a aucun sens, mais parce que deux lignes droites se coupent dès qu'elles cessent d'être parallèles, — et que la parallélité absolue et indéfinie est une chimère. Une barre de fer se détache : il y avait une paille dans l'écrou, dans celui-ci, précisément, et non dans un autre.

L'attitude des hommes devant l'accident est intéressante. Ils le considèrent comme un illogisme, et se fâchent. L'accident est logique.

Octobre.

272

La Statue de Renan. — Elle est très convenable, d'après les images. M. Renan est assis sur un banc rustique, et cependant qu'il songe, un ange (sans ailes, comme dans les peintures des catacombes) dresse au-dessus de sa tête la palme des élus. Il ne se passera pas vingt ans que ce monument ne devienne un lieu de pèlerinage et une patère à ex-votos. Ce serait déjà fait, si toutes sortes de gens, qui ne comprennent rien à la psychologie populaire, n'étaient venus mêler à cette fête de l'inauguration leurs cris hostiles et leurs discours obscurs. On a même déclamé, pour édifier le peuple, un morceau de littérature, plus célèbre qu'il ne mérite, intitulé ironiquement *Prière sur l'Acropole*. Ce n'est pas une prière; c'est une épigramme. M. Renan, en train de s'emballer sur la Grèce, la Raison pure, la Beauté absolue, se ressaisit soudain et prend avec joie le bateau pour le pays des brumes, des nuances et de la délicieuse barbarie septentrionale. La *Prière sur l'Acro-*

pole est construite exactement comme une épigramme de Racine. Elle est d'ailleurs si difficile à comprendre qu'on y lit généralement ce que Renan n'y a pas mis, c'est-à-dire une admiration sans bornes pour l'antiquité. Il se trouve d'ailleurs que les seules belles phrases de ce morceau élégant sont celles de la fin, celles qui renversent le thème initial. Cela commence comme un chapitre de *Télémaque* et cela finit comme une apostrophe de Chateaubriand. La gloire, même purement littéraire de Renan, n'est pas là ou elle n'y est que très peu. Mais c'est son *Vase brisé*, et les générations futures ne connaîtront peut-être que cela de l'auteur des *Origines du Christianisme*, dans le temps même où la Bretagne l'aura depuis longtemps incorporé aux saints, qui sont ses dieux.

M. Renan, en des temps moins stricts, aurait été, non pas canonisé, car il ne fut pas héroïque, mais pourvu de quelque titre à la piété. Il avait tous les droits à devenir vénérable, comme tant d'autres hérétiques plus modestes, comme ce bienheureux Joachim, abbé de Flore, pour lequel il éprouvait un sentiment tendre. Son rêve était d'être évêque, mais, vu les prétentions de la moderne église romaine, il corrigeait : évêque protestant, profession que l'on peut exercer, disait-

il, sans croire en Dieu. Je pense que Renan s'abusait et que le plus libertin des évêques protestants de nos jours croit en Dieu et en la morale chrétienne, sa fille aînée, aussi fermement que le plus dévôt des évêques catholiques. La foi a fait de grands progrès durant le dix-neuvième siècle, le grand siècle théologique. Jamais la croyance n'a été aussi répandue dans toutes les classes de la société, et aujourd'hui cette culture porte ses fruits. Il n'y avait peut-être pas un incroyant l'autre jour, autour de ce grand sceptique.

Ce qui caractérise Renan, c'est bien le scepticisme, le scepticisme absolu de l'homme de méthode qui ne peut admettre comme vrai, provisoirement, que ce que sa méthode lui présente comme tel. Il rejette le lendemain ce qu'il admettait la veille ; il n'a de principes que celui de l'examen permanent de toutes choses. Le scepticisme de Renan fut quelquefois assez agressif, sous une apparence de bonhomie ; c'est que le vrai sceptique ne peut se défendre d'une noble impatience devant la crédulité universelle. Renan traduisit ce sentiment par un mot qui ne sera jamais célèbre, parce qu'il blesse le peuple dans ses sentiments, et, plus, dans ses besoins : « L'horrible manie de la certitude. »

Peu de personnes en Europe peuvent comprendre cela. Le monde est devenu peuple, et le peuple a besoin de croyances. Il n'est pas, et avec raison, difficile sur leur qualité. C'est ce qui importe le moins. Il n'y a ni vérité ni erreur; il n'y a que des motifs d'agir. Tout est vrai qui stimule les diverses activités humaines. Qu'est-ce que cela fait aux ouvriers que le palais qu'ils construisent soit inutile, et comment leur faire comprendre cette inutilité même dont ils vivent? Il faut donc respecter les croyances populaires, tout en les orientant vers une direction où le bien public s'y puisse réaliser. Renan, qui ne croyait pas à la vérité du christianisme, admettait son utilité sociale. Après avoir contribué à dénimber le Christ, il eût apporté son denier, comme Voltaire, à l'édification d'une église. En toutes choses, ce grand esprit savait faire la part des aristocraties. Il aurait vu sans déplaisir un clergé incrédule et riche régner sur un peuple laborieux et croyant. En même temps que Renan il était Voltaire, mais un Voltaire de meilleure tenue, plus indulgent et plus social.

Cette attitude serait difficile à prendre aujourd'hui. Lui-même, s'il était parvenu à l'extrême vieillesse, aurait eu du mal à la conserver. C'est qu'elle est fort décriée et qu'il tenait à une estime

moyenne universelle, impossible à concilier, maintenant que le peuple « pense », avec le scepticisme ironique et bienvaillant. Un de ses meilleurs disciples littéraires, M. Anatole France a résolument pris parti et s'est jeté dans la populace ; tel autre a incliné franchement vers les anciennes idées. Mis en demeure de choisir, M. Renan eût été très malheureux.

La vie va devenir de plus en plus dure pour les hommes qui ont des nuances dans l'intelligence. Et Renan était tout en nuances. *L'Art poétique* de Verlaine, c'est du renanisme. Ces hommes se résigneront-ils, non à croire, ce qui leur est impossible, mais à faire semblant de croire? Ils y seront peut-être forcés, car les hommes de nuances n'ont pas généralement le goût du martyre.

M. Renan, et cela achève le bonheur de sa physionomie, dont cela augmente aussi la dignité, ne fut jamais martyr. Il tenait à ses idées, mais avec une modération honorable. Il était, ses convictions intimes sauvées et affirmées nettement, l'homme des concessions, et des conciliations, l'homme des nuances, Montaigne, car on le rapprocherait aussi de Montaigne. D'ailleurs, cet excellent esprit eût vécu sans trop de peine en n'importe lequel de nos derniers siècles. Il eût

avoué, au seizième, des tendances huguenotes, mais vite réprimées, soit par mépris, comme Rabelais ou Erasme, soit par prudence, comme plusieurs autres. Il serait devenu alors un de ces évêques extraordinaires qui ne disaient plus la messe, souriaient des sacrements, étudiaient l'hébreu et présidaient aux processions. Au dix-septième, sa situation aurait été plus difficile, surtout sous le règne de Bossuet : mais non, il eût été un Fénelon plus hardi et plus brillant, plus difficile à vaincre, peut-être un Fénelon victorieux, exilant à Meaux son rival. Mais laissons ces jeux.

M. Renan, que j'ai toujours admiré, bien que le spectacle de ses dernières années fût peu réconfortant, me causa un jour une grande déception. C'est quand je lus pour la première fois *la Vie de Jésus*. Je l'ai relue, et j'ai retrouvé, hélas! le même roman sentimental et pieusement perfide, le même boudoir dans la même sacristie. Les autres volumes des *Origines* sont meilleurs. J'ignore s'ils ont conservé quelque valeur scientifique. Le vrai Renan est dans *l'Avenir de la Science*, dans les œuvres à côté, dans *la Réforme intellectuelle*, dans *les Souvenirs*, comme le vrai Chateaubriand, son voisin à travers vingt-cinq lieues de terre ou de mer,

se trouve dans les *Mémoires* et les *Œuvres historiques*. Et cette commune destinée de leurs écrits suffirait à prouver leur génie, car l'homme, chez le grand écrivain, est toujours supérieur à son œuvre objective; il ne fait très bien que les livres où il se raconte lui-même.

273

La Superstition dans le protestantisme pièce justificative (1). — Une petite revue de littérature suisse a bien voulu contester l'authenticité du principal document cité au sujet de la superstition protestante dans les derniers *Epilogues*. Si c'est une feinte pour en apprendre plus long, je vais satisfaire cette curiosité légitime. Aussi bien, ce sont là des études psychologiques d'un certain intérêt; des chercheurs désintéressés me l'ont assuré : je poursuis donc.

Mais une remarque préjudicielle est nécessaire. Ce serait une erreur de croire, comme le suppose cette même revue génevoise, que je suis animé d'une haine fanatique contre le protestantisme. Le fanatisme m'est inconnu. Je n'ai pas plus de haine contre le protestantisme qu'un

(1) Voir plus haut, page 196.

médecin contre la malaria ; et précisément je considère le protestantisme comme une malaria spirituelle des plus fâcheuses. Ce n'est pas que je professe une tendresse beaucoup plus vive pour le catholicisme, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui; mais il me choque moins, c'est un fait, sans doute parce que j'y suis acclimaté. En des études de ce genre, il faut toujours tenir compte de la religion initiale du critique, car elle peut avoir un double effet, et contraire, soit qu'elle le rende plus indulgent, soit qu'elle augmente sa sévérité : cela dépend des tempéraments, des tendances psychologiques, de certains principes généraux adoptés par l'esprit. Quant aux religions critiquées, et c'est le même phénomène s'il s'agit de systèmes philosophiques ou de méthodes morales, elles imaginent toujours que le critique est mu par une animosité particulière et même personnelle. Les coléoptères, dirait un fabuliste, supposent une grande haine de leur race dans le chasseur d'insectes qui les poursuit ; mais le chasseur cependant n'éprouve que de la curiosité et n'a que le désir d'enrichir ses collections. Je ne pense pas non plus qu'à l'Institut Pasteur on ait de la haine contre les microbes de la fièvre paludéenne.

La superstition m'intéresse beaucoup; tant,

que je supporte difficilement qu'une religion s'en prétende dépourvue. J'ai donc cherché, sûr de trouver, la forme qu'elle prend dans le protestantisme, et j'ai démontré que la croyance superstitieuse, au lieu de s'éparpiller sur une multitude de dieux secondaires, se concentre et se fixe sur un dieu unique appelé Jésus ou Christ. J'en ai donné quelques exemples, j'en aurais pu donner beaucoup, si je n'avais craint d'ennuyer en insistant trop. Mais, la méthode étant connue, tout le monde peut maintenant corroborer mon hypothèse en compulsant la triste littérature que j'ai feuilletée moi-même. Ainsi se trouverait vérifiée absolument une petite découverte dont je suis assez fier, car elle confirme cette loi générale que rien ne se perd, mais que tout se transforme. Le prophète juif ou le piétiste protestant qui ramènent tout à Dieu suivent une méthode qui ne diffère qu'en apparence de celle du dévot païen ou catholique qui distribue à des dieux différents des fonctions limitées. Prier Jésus ou prier S. Antoine de Padoue, ce sont des superstitions équivalentes, et la seconde n'est pas plus déraisonnable que la première, car s'il existe un Dieu tout-puissant, conscient et volontaire, entouré d'élus, on ne voit pas bien pourquoi il n'utiliserait pas ces élus oisifs

en leur conférant certains pouvoirs. Le culte des saints est d'une logique merveilleuse, aussi inattaquable, le surnaturel admis, que le polythéisme lui-même dont il dérive et dont il n'est qu'une modification.

Transportée sur le terrain philosophique, la question serait celle de l'unité ou de la multiplicité des forces. Il est facile, en théorie, de ramener toutes les forces à une force unique et tous les corps à un corps unique; mais c'est là une pure conception de l'esprit et dans la pratique scientifique il faut compter avec la multiplicité des forces et la multiplicité des corps. La croyance à l'unité n'est sans doute qu'une illusion synthétique. Nous prêtons au monde cette unité que nous nous attribuons à nous-mêmes et qui n'est qu'une chimère. L'homme n'a qu'une âme, son âme; le monde n'a qu'une âme, Dieu ou la Force unique. Rêveries où il est sage de ne pas participer, car le monde n'est pas qu'une représentation humaine : il y a autant de mondes qu'il y a sur terre d'espèces animales, de systèmes nerveux différents.

En redescendant aux religions, on trouvera donc qu'il y en a, vues sous cet angle, de deux sortes : les religions analytiques et les religions synthétiques. C'est à une religion d'un synthé-

tisme rigoureux qu'appartenait le pasteur protestant dont j'ai cité la méthode simplificatrice. Je n'ai pu découvrir le nom de ce brave homme qui semble avoir été malheureux (1). En 1837, il était à Lausanne ; en 1840, à Wahern; en 1842 à Genève ; en 1849 à Lyon; puis successivement, jusqu'en 1870, à Thiat, à Lens, à Mazamet, à Rennes, à Cherbourg, à Angers, tantôt pasteur, tantôt professeur. Il parle de son Eglise, de la Cène qu'il a ou non célébrée. Son état de pasteur est indéniable. Une partie du journal que je possède est rédigée en allemand, parfois sous des caractères grecs ; mais le français domine, parfois aussi dissimulé par des lettres grecques. Ce journal ne se rapporte qu'à l'année 1870, mais les premières pages présentent un résumé mystique de sa vie, un rappel des grandes dates religieuses qu'il ne peut oublier. On y trouve, à la date du 4 septembre, une allusion aux événements : « O Dieu, sauve la France et délivre ses habitants des mains de la guerre. » Presque partout ailleurs, il ne s'occupe que de lui-même, de sa famille, de son Eglise. Ce sont des prières; ainsi écrites, elles prennent l'apparence comique de lettres adressées à Dieu. Et ce sont en effet

(1) Voir plus loin, page 260.

des lettres, car il note la réponse, qu'il croit s'être manifestée sous la forme d'un don, d'une grâce. Dieu lui est familier et il est familier avec Dieu. C'est un client qui s'adresse à un patron bienveillant, mais un peu dur d'oreille et qui, d'ailleurs, a mille et mille affaires en tête. Aussi faut-il lui répéter souvent la même supplique. L'impétrant, pourvu d'une foi inébranlable, ne perd jamais confiance : si Dieu ne pense pas à lui aujourd'hui, ce sera pour demain. N'ont-ils pas des intérêts communs? N'est-il pas le ministre de sa religion ? Ses demandes sont presque toujours précises, quoique emmêlées dans un fâcheux verbiage. Le 25 juin, il dit à Dieu : « Veuille m'envoyer le nécessaire en argent, en vêtements et en nourriture pour nos enfants et pour nous. » Le 29 mai, c'était une requête analogue : « Donne-moi : 1° la foi et la prudence de la charité... 2° des ressources pécuniaires pour faire largement face aux exigences d'Angers, de Rennes et de Vaud... » Vaud, c'est Lausanne, c'est le banquier Carrard (1). Voici la plus grande partie de cette lettre adressée à Jésus, où il est question de M. Carrard :

(1) De Lausanne, et non de Genève, comme je l'avais écrit par inadvertance.

« Le 13 septembre. Mardi. 1870.

« O Jésus ! Avant toutes choses, je viens me jeter « à tes pieds, les embrasser, les arroser de mes lar- « mes et les essuyer de mes cheveux. Hélas ! L'aiguil- « lon de ta lumière m'a pénétré d'outre en outre d'une « telle vue de mon péché que jamais je n'ai été « si pénétré ! Si je suis à l'abri du blâme humain, je « n'en suis que plus coupable dans le secret ! Guéris, « renouvelle et sauve ma pauvre âme. Mais avant « tout, applique-lui par ton Esprit une seule goutte « de ton sang précieux pour la purifier et la justifier...

« Tu sais le mal qui m'a été fait en 42, en 49, en « 52. Tu sais comment j'ai été circonvenu à Angers « et ailleurs ! L'Esprit de contradiction a demandé « la ruine de toutes mes relations, la ruine de ma « femme, de mes enfants et de mes sœurs ! La ruine « de mon ministère !

« Tu sais que j'ai emprunté 3.000 fr. à M. Car- « rard, banquier à Lausanne, pour répondre à « l'appel du frère Robineau à Angers !

« Vois maintenant comment j'ai été traité ! sans « affection ! sans bonne foi ! sans délicatesse !! à la « merci de gens qui ne te connaissent pas !...

« Délivre-moi de l'agonie de la dette de 3.000 fr. « à M. Carrard.

« Délivre-moi de l'horrible position morale et ma- « térielle qui m'est faite à Rennes !

« Rends-moi la joie du cœur, la santé du corps et

« de l'âme, la voix pour chanter tes louanges et veuille « me secourir !

« Envoie-moi des secours de mon frère !...

« Oh ! Jésus ! Que je ne t'aie pas invoqué en vain ! « O Dieu, pour l'amour de ton Fils, sois apaisé envers « moi qui suis pécheur et fais que, quand je relirai « ces lignes, je puisse admirer ta bonté dans l'exau- « cement de ma supplication. Amen ! »

Il revient, le 9 octobre, sur la question Carrard qui n'a pas été résolue : « Veuille me secourir à Lausanne ! Fais que, quand je relirai cette page, je puisse me réjouir de ce que tu m'auras exaucé ! » Et encore le 13 octobre, dans ce jargon : « Incline des cœurs généreux à me venir en aide pour ce dont ιχ σχουλδιγ βιν ιν Λαυσαν-νε (1) ». Et ceci qui est vraiment délicieux d'astuce dévote : « βενις μον φρερε ετ σα φαμιλλε ετ μον βανκυιερ α Λαυσαννε (2) ! »

En voilà assez, je pense, pour rassurer sur l'authenticité du document que je signalais. Il n'est pas sans valeur psychologique. C'est la sensibilité toute pure qui parle dans ce fragment de journal ; c'est un cœur simple de croyant qui s'ouvre — ou s'entr'ouvre, car le personnage

(1) Dont je suis débiteur à Lausanne.

(2) Bénis mon frère et sa famille et mon banquier à Lausanne

est prudent et même rusé, comme le montrent ses déguisements d'écriture.

C'est dans l'âme des simples qu'il faut chercher la vraie religion, comme le pensait M. Renan, de même qu'il faut regarder la nature là où elle a été le moins gâtée par l'homme. Regardons dans l'âme de ce bon ministre du Saint Evangile : est-il tant que cela supérieur, je ne dis pas à un dévot catholique, mais à un nègre pieux qui interroge son fétiche ?

Novembre.

274

Phrases sur Renan. — Ses œuvres complètes pourraient avoir le sous-titre que Spinoza a donné à s n *Traité théologico-politique ;* « contenant plusieurs dissertations où l'on fait voir que la liberté des philosophes non seulement est compatible avec le maintien de la piété et la paix de l'Etat, mais même qu'on ne peut la détruire sans détruire en même temps la paix de l'Etat et la piété elle-même. »

— Il doit beaucoup à Spinoza. *La Vie de Jésus* n'est que la transposition littéraire du

grave et rude *Tractatus*. Son « Jésus, le plus sage des hommes », c'est du pur Spinoza.

— Sous son verbiage religieux, Renan est un pur athée; mais il n'aime pas voir ses négations partagées par une foule stupide, ivre d'imiter le grand homme. Devant les démocrates (aujourd'hui on dirait les socialistes), il prend aussitôt une attitude papelarde, par mépris.

— Sa phase d'après la guerre, où il se montre monarchiste et traditionnaliste, est un peu en dehors de sa sensibilité normale. Il affirme trop. Evidemment, il subit une fièvre, comme tous ses contemporains. Tenir compte de cela. Aussi de ce qu'il a toujours flatté le parti dont il pressentait, à tort ou à raison, l'avènement. Voyant l'influence juive monter, il encensa les juifs.

— M. Brunetière vient de traiter Renan à peu près comme Colerus traite Spinoza. Colerus aime Spinoza, admire sa vie, ses mœurs, sa douceur, son désintéressement, reconnaît la beauté de son génie. Il a lu ses livres, il est allé à La Haye interroger ses hôtes, il est plein de sympathie pour lui et finalement l'appelle avec horreur « un athée très pernicieux ». Colerus ne donne pas une mauvaise idée du *Tractatus* de Spinoza; ni M. Brunetière, de l'œuvre de Renan. Il y a des doctrines telles que les exposer, c'est les

louer. J'ai pensé cela, aussi, en relisant l'admirable *Examen de la philosophie de Bacon*, de Joseph de Maistre.

— M. Brunetière a fait cette découverte, que Renan doit toute sa philosophie à la préface que Littré avait mise en tête de sa traduction de *ta Vie de Jésus*, de Strauss. Cette préface expose la négation du surnaturel. Grande nouveauté! Comme si le monde avait attendu M. Littré pour ne plus croire aux miracles : « J'établirai d'abord que rien n'arrive contre l'ordre de la nature, et qu'elle suit sans interruption un cours éternel et immuable. » (SPINOZA, *Traité Théologico-politique*, ch. VI : *Des Miracles*.)

— Il n'y a aucun rapport logique entre une croyance métaphysique et une croyance politique. C'est par hasard qu'en France, aujourd'hui, la monarchie et la religion, la république et l'irréligion se trouvent liées. Monarchiste et athée, cela va merveilleusement ensemble : Thomas Hobbes. Il y a de la naïveté à penser qu'un incrédule doive être républicain ; on se demande pourquoi? Il aurait semblé plutôt que la démocratie politique fût destinée à s'entendre avec la démocratie religieuse.

— Les hommes qui pensent ont besoin de la liberté de penser, comme les hommes qui b —

ont besoin de la liberté de b —; mais que peut bien faire le peuple de la liberté de penser et un eunuque de la liberté de b —?

— Renan, quoique attaché à la tradition catholique, avait de fortes tendances protestantes. Son mot : « Etre protestant, parce qu'alors on peut être évêque sans croire à Dieu », est caractéristique. Son état d'esprit semble assez représentatif de ce que le protestantisme serait devenu chez les Bretons, race particulière, très distante de la moyenne française. Chez les Français, la religion se tient modestement à la porte du logis, comme une mendiante : on lui donne ou on ne lui donne pas. Chez les Bretons, elle entre, s'assied au foyer, mange la soupe avec les hôtes. Renan n'a pu s'empêcher de mettre de la religion partout, dans sa vie d'athée.

275

La Libre-Pensée. — Mais il faut revenir sur cette locution et voir ce qu'elle contient. Renan était libre-penseur. Loin de rejeter cette qualification, il la revendiquait comme un titre. Mais il n'est pas le libre-penseur type. M. Homais, non plus. Le type libre-penseur est moyen, comme tous les types. Il n'est ni tout à fait intelligent,

ni tout à fait stupide. Son intelligence consiste dans un certain sens critique, fort limité, mais assez droit à l'intérieur de ses limites. Sa stupidité, ou plutôt sa bêtise, n'est, le plus souvent, qu'un mélange d'ignorance et d'entêtement ou de fatuité. Ignorance parce que : ou il ignore ce qu'il rejette, ou il ignore ce qu'il admet; sa critique ne porte jamais que sur un côté. En quoi il ressemble singulièrement au croyant. Autre ressemblance : il possède la vérité, soit qu'il l'ait cherchée en conscience et nécessairement trouvée, soit qu'il la détienne de naissance, soit qu'il l'ait « gagnée », comme on gagne la fièvre. On pourrait peindre le croyant et le libre-penseur par des traits communs; aucun de ces traits ne conviendrait ni au savant, ni au philosophe, ni à l'homme d'un métier, qu'il fût un peintre comme Millet, un conteur comme Maupassant, ou le premier artisan venu et qui n'est que cela. Cela veut dire que, chez le libre-penseur comme chez le clérical, le métier est de croire, tandis que, chez le maçon, le métier est de maçonner. Shakespeare, en somme, maçonnait, et Spinoza aussi. Car la différence que je cherche, je ne la trouve pas dans le fait de manier des abstractions ou de manier des réalités; elle réside plutôt dans le fait d'une activité utile opposée à

une activité inutile. Un homme pauvre, indemne de la mentalité cléricale ou libre-penseuse, que désire-t-il, s'il est malade? De bons soins donnés par un médecin habile et des infirmiers adroits et patients. Le libre-penseur exige d'abord que ce personnel soit laïque, c'est-à-dire libre-penseur; et le clérical, qu'il soit religieux, c'est-à-dire clérical. « Chacun, dit Spinoza, ne peut s'empêcher de désirer que ses semblables vivent à sa guise, approuvent ce qui lui agrée et repoussent ce qui lui déplaît (1). » Le libre-penseur et le clérical exercent cette tendance avec acharnement, faisant porter leurs efforts sur le genre de prosélytisme qui embrasse les activités les plus vaines, les plus enfantines. Disputer sur les croyances, c'est, selon le mot de Nietzsche, disputer des goûts et des couleurs, et pire, car il n'y a là pour l'homme sage matière à aucune sensation, à aucune impression. La délibération du sénat romain sur la sauce du turbot est un modèle d'activité utile, si on la compare (même sans la connaître) aux discours qui peuvent se tenir dans un concile ou dans un congrès de libres-penseurs. Malheureusement, ces enfantillages ont une influence immense sur la marche

(1) *Traité politique*, I, 5.

générale de la civilisation humaine et même sur la destinée des turbots, car l'église favorise la cuisine, cependant que la libre-pensée est spartiate.

Il faut donc effacer tout ce que nous venons de dire, ou, du moins, ne le considérer que comme une analyse provisoire faite aux lumières trop vives de l'indifférence. Pascal a posé l'ignorance comme condition de vie : « Le monde juge bien des choses, car lui est dans l'ignorance naturelle, qui est le vrai siège de l'homme. » Nietzsche indique la bêtise. C'est la même idée. Le troupeau, en somme, est meilleur juge que le berger de l'herbe qui lui convient. Si les hommes s'intéressent si fort aux questions religieuses, c'est qu'après tout rien, peut-être, ne leur est plus utile.

Or quand il s'agit de distinguer ce qui leur est utile d'avec ce qui leur est inutile, les hommes sont infaillibles. Notre raison a beau se révolter, il faut en venir là. J'appelle cela le Principe d'utilité. On en ferait la clef de toutes choses. Avec cette clef, on ouvrirait des portes qui n'ont jamais cédé (1). Rien donc n'est plus rai-

(1) Cela diffère de la théorie des « attitudes d'utilité » de M. de Gaultier, en ceci que, pour moi, l'attitude universelle et permanente d'utilité est la seule possible. Mais les utilités sont diverses et engendrent des conflits. Il y a aussi l'imitation de l'utilité.

sonnable, d'après le principe d'utilité et aussi d'après les axiômes cités de Spinoza, de Pascal et de Nietzsche que la présente lutte entre les cléricaux et les libres-penseurs puisque c'est une lutte entre deux autorités de même ordre, de même essence, basées sur les mêmes assises, la croyance. Ici comme toujours, le contenu de la croyance, qui importe pour nous, est d'une valeur considérable pour chacun des deux partis; mais eux seuls peuvent en juger. Il y a des fleurs séchées, de vieilles lettres, des jarretières que des hommes de sentiment ne donneraient pas pour une fortune. La croyance des libres-penseurs ou des cléricaux contient des trésors du même ordre: qui oserait les évaluer?

Que la croyance fasse ou non appel à la raison cela est indifférent. Le monde se fait de la raison, comme du reste, l'idée qui lui est le plus utile. On a parfaitement démontré que le mystère de la Sainte Trinité ne blesse nullement la raison; et les libres-penseurs sont généralement d'accord pour affirmer, au nom même de la raison, l'égalité absolue de tous les hommes.

Nietzsche n'a pas écrit « Par delà le vrai et le faux ». C'est un livre à faire. Par delà le vrai et le faux, on trouve l'utile. Je pense que la distinction entre le vrai et le faux rentre dans ces

essais de classifications primitives si bien analysées par MM. Durkheim et Mauss (1). Ces classifications qui nous semblent purement arbitraires, étant tout à fait différentes de la classification technique (animaux marins, animaux terrestres, le solide, le liquide, etc.), semblent explicables par le principe d'utilité. Ainsi les Chinois classent toutes choses selon les quatre points cardinaux et leurs divisions et leurs subdivisions. Cette classification « est le principe même de la fameuse doctrine du Fung-Shui, et, par là, elle détermine l'orientation des édifices, la fondation des villes et des maisons, l'établissement des tombes et des cimetières; si l'on fait ici tels travaux et là tels autres, si l'on entreprend certaines affaires à telle ou telle époque, c'est pour des raisons fondées sur cette systématique traditionnelle ». Remarquez ceci : pour des raisons. C'est très bien dit. La raison affirme au Chinois que la terre est au nord-est et au centre alternativement. C'est pour eux une vérité; et c'est une vérité pour les Zunis, peuplade californienne, qui usent d'un système analogue, qu'à l'est appartiennent la terre, les semences et

(1) *Année sociologique* (1901-1902). — Cf. aussi un compte-rendu méthodique de cette étude dans *l'Œuvre nouvelle*, oct. 1903.

les gelées; et c'en était une pour les Grecs que le feu était sous la dépendance de Mars, et l'eau, sous celle de Saturne.

L'utilité de ces classifications réside dans le fait même qu'elles sont des classifications. Il y a des personnes simples, ou très pratiques, qui classent leurs livres d'après le format. Cela paraît absurde : que l'on réfléchisse, et l'on verra que cela peut être fort commode si le nombre des volumes est restreint. Ces mêmes livres, on les trouvera encore classés selon le meuble qui leur est assigné comme résidence : Virgile appartient au placard de la chambre bleue et Racine à la vitrine du salon.

Les peuples de civilisation européenne, depuis les temps de la philosophie grecque, semblent avoir usé avec prédilection du système de classification binaire; c'est la classification par antithèse: Bon-Mauvais ; Vrai-Faux ; Jour-Nuit, etc. Sous ces chefs, qui vont toujours deux par deux, ils ont rangé le monde entier, choses et notions, êtres et idées, et nous en sommes toujours là.

Cependant, l'analyse sous chacun des deux termes associés reconnaît partout et toujours cette idée sous-entendue : Utile-Nuisible. Le bon, le vrai, le jour (le clair), c'est l'utile ; le mauvais,

le faux, l'obscur, c'est le nuisible. Les progrès du langage et de la pensée ont permis d'établir des divisions qualitatives dans le primordial Bon-Mauvais et de le nuancer selon toutes les catégories de la sensibilité, tellement que son sens véritable, qui est Utile-Nuisible, semble impossible à découvrir sous la formule binaire Vrai-Faux. Il y est cependant ; ce qui est vrai, c'est ce qu'il nous est utile de considérer comme vrai.

Comment les hommes, dupés par les mots, ont-ils fini par ériger toute une science de la beauté, une science du bien, comment de cette duperie primitive est sortie toute la civilisation intellectuelle, c'est ce qu'un historien des idées établirait facilement. Mais il ne devrait jamais perdre de vue que ces mots superbes, outre leur sens idéal, en possèdent un autre, plus ancien et toujours vivant : utilité.

La lutte actuelle pour la vérité, pour la raison, entreprise contre une autre forme de la vérité, une autre forme de la raison, n'est donc que la lutte entre une utilité ancienne et une utilité nouvelle. Très peu d'hommes peuvent vivre dans la liberté ou dans le doute, ce qui est la même chose. Il faut au peuple une foi ; il le sent, et il veut croire. Il s'enquiert même de la qualité de la croyance, qui n'a aucune importance réelle

pour lui, car ce qui lui est utile dans la croyance ce n'est pas, comme il se l'imagine, son contenu, mais la méthode qu'elle implique. Le peuple a besoin d'un principe d'action ; or, le doute n'est pas un principe d'action ; ni la formule politique du doute, qui est le libéralisme. Il faut au peuple, et par peuple j'entends tous les hommes qui vivent pour vivre, un catéchisme universel : comment manger, comment s'habiller, comment penser, comment aimer. Ceci est-il bien? Ceci est-il bon? Ceci est-il vrai? Ceci est-il du nord? Ceci est-il de l'ouest ? La liberté le jette dans un embarras immense. Ou bien, plus ahuri que l'âne de Buridan, il louche éternellement vers les deux picotins ; ou bien il se jette en des actes contradictoires et burlesques. Que l'on regarde le seul pays où existe vraiment la liberté religieuse, les Etats-Unis : c'est un amas de sectes dont le seul but semble la culture intensive de la bêtise humaine. De toutes les libertés inutiles au peuple, la plus inutile est la liberté religieuse, et c'est la plus dangereuse aussi. Plus sérieux, étant plus anciennement et plus profondément civilisé, le peuple de France n'en veut pas ; il le manifeste aujourd'hui aussi nettement qu'au jour de la Saint-Barthèlemy. Les uns ou les autres, les cléricaux ou les anti-cléricaux dési-

rent également, au fond de leur cœur, une religion ou une irréligion d'Etat. Ils ne voient nul milieu. Les libéraux, cependant, contemplent, effarés, cette lutte qui leur semble démente et qui est, au contraire, infiniment raisonnable. Leur politique d'amateurs, de voyeurs, est tout à fait incompréhensible pour le peuple; le peuple veut jouer des reins.

La cause de l'explosion de l'anti-cléricalisme, il ne faut donc pas la chercher, comme les libres-penseurs le croient avec une naïveté qui les perdra, dans les excès d'autorité du cléricalisme. C'est, au contraire, parce que le christianisme s'est désintéressé de l'exercice de l'autorité, quand il la détenait, qu'il a suscité contre lui une secte rivale. La lutte, il faut le redire, n'est nullement entre la liberté de penser et la non-liberté de penser; elle est entre une secte qui ne sait plus imposer aux hommes sa vision du monde, et une secte qui semble décidée à tout faire pour gouverner strictement les esprits. Tout l'avenir de l'anti-cléricalisme est là, dans la fermeté avec laquelle il saura établir et maintenir sa tyrannie. Les persécutions sont rarement fructueuses contre les idées nouvelles; elles le sont presque toujours contre les idées anciennes. Que de complicités la libre-pensée ne va-t-elle pas rencon-

trer pour l'établissement de sa domination ! Elle flatte les instincts les plus récents, c'est-à-dire les plus sensibles, du peuple : la confiance toute neuve qu'il a dans la raison, la vérité, la justice. Ils doivent réussir. Ils ont déjà, ce qui est énorme, partagé le pays en deux factions rivales et enragées, et ils sont la plus forte. Combien je regrette de ne pouvoir me faire libre-penseur ! Mais je ne puis. Cela serait, pour moi, rétrograder. Je désire me maintenir au delà du vrai et du faux, dans la région d'où l'on peut observer les actes des hommes, non sans passion, ce qui serait fort ennuyeux, mais sans parti pris, — ce qui ne laisse pas, d'ailleurs, d'avoir ses inconvénients.

Décembre.

276

Si l'on peut penser librement ? — C'est une question que les hommes ne se posent pas. Elle est pour tout le monde, ou presque, résolue par son énoncé même. S'il y a quelque chose de libre au monde, c'est la pensée. La pensée est immatérielle ; elle évolue en dehors

des contingences. Un homme qui pense, pense librement. C'est au point que, si la pensée d'un homme intelligent diverge trop de la raison, il y a présomption d'hypocrisie. Et l'on peut continuer ainsi très longtemps. Le sujet prête aux belles phrases. Aussi les orateurs l'ont-ils raboté avec prédilection, faisant jaillir éperdument les copeaux de leur éloquence. Le barreau non moins que la tribune, l'académie de même que la chaire sont propices à ces exercices dilatoires, l'éloge de la liberté de la pensée étant le meilleur des prétextes à ne point penser du tout.

Si l'on veut être sérieux, il faut bien avouer que la pensée est matérielle, si l'on conçoit la matière comme substance unique ; ou bien c'est la matière qui est spirituelle, et cela revient au même. On ne peut pas concevoir le corps et l'esprit, le corps soumis à la loi de causalité et l'esprit passant librement à travers les mailles du filet. La pensée est un produit physiologique. Elle est si peu immatérielle qu'elle ne se peut manifester que sous une forme particulièrement sensible : la parole, l'écriture, les combinaisons du dessin et de la musique. La pensée n'existe qu'à condition de se faire plastique. Mais, avant même qu'elle ne sorte, on sent sa matérialité ; elle bourdonne dans le cerveau comme l'essaim

dans la ruche. Son travail est si peu immatériel qu'on attrape fort bien la migraine à force de penser et même une inflammation des tissus cérébraux.

C'est une bien curieuse illusion que celle de la liberté, et très utile à l'homme ; on peut la garder, tout en sachant fort bien que c'est une illusion. Cela n'a d'ailleurs d'importance que pour les gens qui écrivent et qui tiennent à limiter le nombre des sottises sur lesquelles on les jugera. Que l'homme et sa pensée soient ou non considérés comme libres, cela ne peut avoir aucune influence ni sur l'homme total, ni en particulier sur sa pensée. Les croyances philosophiques ou religieuses ne sont pas des principes ; elles sont des résultats. La sensibilité nous mène ici ou là, vers ce qui nous convient, comme la soif mène le cerf à la fontaine. Parfois nous ne savons quel désir nous tourmente et nous errons, mais que le ruisseau luise sous les roseaux, et nous ressentons presque du même coup les affres du besoin et la joie du réconfort. Voyez ces Anglo-Saxons d'Amérique, si fort tourmentés de la faim religieuse, avec quels cris d'assentiment ils se précipitent vers la grosse caisse de l'Armée du salut, vers la caisse du nouvel Elie ! Et parmi nous, ne suffit-il pas d'agiter une banderolle où il y a écrit

Raison, pour que des milliers d'alouettes sentent le besoin de la glu qui va les clouer? Il y a des appeaux moins grossiers, il y en a de délicats : les uns et les autres sont tels que se les crée l'âme qui veut être prise. Chacun se tisse son filet, construit sa cage, compose son philtre, selon sa force, sa taille, son goût. Il est impossible de trouver en tout cela une place pour la liberté de la pensée, attendu qu'il s'agit de pur sentiment, où le raisonnement n'intervient que pour ratifier, nécessairement, une décision prise par la sensibilité toute seule et sur laquelle ne peut avoir aucune influence la logique intellectuelle.

C'est pourtant aux faits de cette catégorie que l'on applique à l'exclusion de tous les autres, et au mépris même de la vraisemblance, l'expression de libre-pensée. Penser librement, selon le vocabulaire commun, c'est avoir des opinions religieuses particulières. On ne pense librement qu'en religion, en métaphysique, en morale spéculative, c'est-à-dire quand il s'agit de matières fantasmagoriques, malléables à l'infini selon le caprice personnel. Ces matières cependant ne représentent qu'une très petite partie de l'encyclopédie sur laquelle peut s'exercer la pensée. Pense-t-on librement en physique, en biologie, en géographie, en statistique, en minéralogie?

Le diocèse de la libre-pensée est un minuscule canton, perdu dans les Alpes, ou une petite île de l'Océanie, égarée sur la mer immense. Les anciens habitants de l'île de Pâques appelaient leur radeau de sable et de roches « le nombril de la mer », car jamais aucun d'eux n'avait vu une autre terre que le médiocre îlot auquel ils étaient attachés comme des pucerons sur une scabieuse.

277

La loi Falloux. — Elle autorisait tout indigène orné du diplôme élémentaire de bachelier à ouvrir un collège, à enseigner ou à faire enseigner les matières adéquates. Loi libérale, certes, encore que fabriquée, dit-on, dans le but de favoriser les congrégations et le clergé. On vient de la modifier ; on exigera des suppléments de peaux tannées et couvertes de signes : quel intérêt? Est-il si difficile de devenir licencié, agrégé? Question de patience, d'encre et d'huile. Considérez un peu nos agrégés des journaux : qui voudrait leur confier un enfant à gaver ? Ah que les diplômes mandarins sont fallacieux ! Ce que l'on veut, en vérité, c'est écarter de l'enseignement les curés de toute robe. Soit.

Mais ils ôteront leur robe. Ils se marieront même, comme les protestants, — et n'en seront pas moins des curés. Un curé et sa femme, cela fera deux curés, une double influence, et d'autant plus puissante qu'elle se glissera invisible ; les pays protestants sont dominés par leurs curés à un degré que la France ne peut imaginer. Supposons que les nôtres soient des malfaiteurs : ils ont un uniforme, et vous voulez le leur enlever ! Mais les fabricants de lois ont la vue courte et l'entendement bref. Ils croient d'abord que les lois sont faites pour être obéies, alors que c'est tout le contraire, et que, pour un Français, après le plaisir de tourner lui-même la loi, il n'en est pas de plus grand que de voir ses concitoyens se livrer au même jeu. Cependant le gouvernement protège les bonnes mœurs, récompense les bonnes lettres, décore la bonne conduite, encourage toutes les attitudes serviles, tient à l'écart de tous honneurs, de toutes fonctions les hommes d'esprit vraiment libre et nomme un certain M. Ehrhardt professeur de *Morale évangélique* à la Sorbonne !

278

Guerre à la Guerre. — Des antimilita-

ristes, dans une réunion publique, rencontrant des nationalistes, leur ont déclaré la guerre, en criant (sans doute), selon le rite : guerre à la guerre ! Le sang coula avec abondance, même celui d'une jeune femme égarée parmi ces gladiateurs philanthropes. La méchanceté est toujours unie à la bêtise. Il n'y a d'attitude antimilitariste convenable, propre et logique, que celle de Tolstoï, celle qu'il prêche à ses partisans, celle qu'il encourage chez certains sectaires religieux : la résistance passive. Qu'elle soit très intelligente, c'est une autre question, mais elle n'est pas méprisable. Quant à ceux qui affirment par des coups leur amour de la paix, s'ils voulaient démontrer la nécessité d'être le plus fort, ils n'agiraient pas autrement. Ce sont des imbéciles, en somme, et qui obligent à protester ceux-là mêmes qui sont pourvus d'un esprit fort peu militariste.

Y a-t-il vraiment en France des militaristes, c'est-à-dire, si les mots ont un sens, des gens partisans de la suprématie de l'armée, du gouvernement par l'armée? Il y en a eu. On n'en trouverait plus un seul, peut-être, même parmi les officiers. S'il s'agit de convaincre l'humanité de l'inutilité des armées et des flottes de guerre, ce n'est pas à nous qu'il faut s'adresser, mais à

l'empereur allemand et à M. Chamberlain. Cette idée de lion malade : se faire rogner les griffes et les crocs pour engager le tigre à en faire autant et le taureau à raser ses cornes! Prends garde, lion, le tigre va te manger la cervelle et le taureau va t'ouvrir le ventre.

Ce n'est pas que le service obligatoire, la caserne et les grandes manœuvres me semblent le dernier mot de la civilisation. Il n'est pas beaucoup plus raisonnable d'obliger tout le monde à être soldat que gendarme, gardien de la paix, facteur ou douanier. Les Anglais, qui sont entêtés, ont persisté à faire de l'état militaire un métier. Payer le soldat, lui assurer une vie honorable, et surtout ne pas le prendre de force : il n'y a pas d'autre solution. On peut aussi supprimer la guerre, redresser l'écliptique et obliger la lune à éclairer en plein toutes les nuits. Fourier y avait songé.

279

Cruauté des philanthropes. — On écrit à la *Revue du Bien* à peu près ceci : J'ai voulu placer dans un orphelinat quelconque, officiel, libre, religieux ou laïque, un enfant de trois ans né d'une fille-mère sortant de prison.

Je n'ai pu, parce que, entre autres obstacles, « la mère refusait de signer l'abandon de son enfant ». Mœurs charmantes. Ce sont celles de l'Assistance publique, Moloch qui donne le ton. Une femme pauvre ne peut plus, comme dans les temps abhorrés de jadis, confier pendant quelques années à un hospice le soin de son enfant. C'est tout ou rien. Elle doit signer l'abandon absolu : et toutes les précautions sont prises pour qu'aucun signe n'en permette jamais la reconnaissance même fortuite. C'est ce que l'on appelle de la philanthropie. Mais qu'en font-ils de ces enfants ? Les vendent-ils comme esclaves ? En font-ils des pâtés ?

280

La Monnaie de nickel. — Cette petite invasion officielle de pièces fausses a été généralement mal accueillie. On aurait tenté de s'y faire, de dresser ses doigts et ses yeux, si ce jeton avait été de quelque utilité. Malheureusement il n'en a aucune; il ne supplée nullement la monnaie de cuivre. Cinq sous en un seul morceau, cela aurait fait la joie du Juif Errant. Les Juifs ne sont plus errants, et cinq sous, cela ne correspond à rien, ni au timbre courant, ni à la

place de tramway, ni à l'achat d'un grand journal, ni aux cigares les plus connus. C'est que nous sommes restés dans nos usages très fidèles au vieux système duodécimal. Trois sous, six sous, sont les menus débours les plus fréquents. Le douze sous tend même à se substituer aux dix sous. La douzaine est restée une des unités de compte les plus usitées. Nous nous torturons bien sottement en voulant contrarier l'utilité pratique au bénéfice d'un système idéal, et notre compte par chimériques centimes est aussi ridicule, à bien réfléchir, que les mystérieux reis portugais.

281

La Femme naturelle, l'Alcool naturel. — L'idée de la bonté de ce qui est naturel a mis un peu plus de cent ans à atteindre le paysan. C'est fait, et il y en a pour des milliers d'années. L'alcool industriel, bien rectifié, proprement fait, est mauvais ; mais l'alcool naturel, fabriqué dans une mauvaise chaudière par des gens sales, est bon, parce qu'il est naturel. Tel est le fruit de la philosophie optimiste et rationaliste des Rousseau et des Laclos. Quand on

pense au ravage que font les idées chez les illettrés, on regrette vraiment qu'il n'y ait pas deux écritures, une démotique et une hiératique, comme chez les anciens Egyptiens.

1904

Janvier.

262

Herbert Spencer. — Est-il vrai qu'il était presque inconnu en Angleterre et que sa mort n'y a été qu'un tout petit événement ? Les journaux nous l'ont affirmé, mais cela est incroyable. Je voudrais avoir là-dessus l'opinion de M. Edmund Gosse ou celle de M. Ernest Newman. Avaient-ils l'impression que Spencer fût ou ignoré ou dédaigné ? Il faudrait encore savoir si c'était du peuple, ou des classes moyennes ou des hommes cultivés. Et si cela est exact, même partiellement, ne faudrait-il pas encore se demander à qui la faute, et si ce ne sont pas les écrivains eux-mêmes qui seraient

responsables de l'absence de gloire où aurait vécu le premier d'entre eux? Le peuple ne connaît rien directement que son journal. Il ne peut pas plus, Anglais, lire Spencer, que, Français, lire Taine. C'est au journaliste à faire son éducation intellectuelle. En France, le journaliste n'y manque pas. Soyons justes : pour un grand écrivain qu'il méconnaît ou qu'il bafoue, il en célèbre dix avec abondance et avec enthousiasme. Souvenons-nous, si c'est encore possible, de feu M. Larroumet qui trépassa, il y a quelques mois. Qu'était-il de son vivant? Rien du tout; un des quinze ou vingt normaliens qui n'ont pas encore pu, à eux tous, faire oublier l'infiniment oubliable Sarcey. Que devint-il, au lendemain de son trépas? Un grand homme. Je crois que je n'oublierai jamais un certain article où Larroumet était comparé à Gœthe, à Balzac. Cela faisait rougir comme une mauvaise photographie obscène. Le peuple anglais est peut-être privilégié : il ignore les Spencer, mais cette ignorance a rarement à s'exercer; il ignore les Larroumet, et cela lui tient le cerveau propre.

Non pas que je méprise un M. Larroumet. C'était un journaliste honorable, un professeur honorable, un fonctionnaire honorable, un académicien honorable, et un mauvais écrivain :

cinq motifs d'estime; mais je compare deux incidents, et je trouve que si l'un n'a rien de glorieux pour le peuple anglais, l'autre ne l'est guère plus pour le peuple français. Il vaut mieux ignorer que de savoir mal. Ce gentleman qui se montra ahuri quand on lui affirma qu'Herbert Spencer était un grand philosophe est moins affligeant que ce bourgeois qui vous dit : Hein? Larroumet ? Les maîtres s'en vont !

Si le journal anglais est une école d'ignorance, le journal français est une école de badauderie.

Mais ce Spencer, dont nous avons lu les louanges rédigées par tant de gens qui n'avaient jamais ouvert ses livres, était-il vraiment le génie transcendant dont la presse a donné l'image multipliée? Que reste-t-il de lui, en somme? Il reste, d'abord, cette borne qu'il a plantée, en tremblant, aux limites du connaissable. Cette borne, acte de piété prudente, me gâte les perspectives de la philosophie spencérienne; j'en vois l'ombre se projeter sur les paysages de la connaissance : est-ce un cube de pierre ou une bible ? Il n'y a ni connaissable ni inconnaissable. Tout est inconnaissable, mais ce qui l'est le moins est précisément ce que Spencer mettait en dehors de nos atteintes. L'inconnaissable, en fait, est fort connu : c'est le domaine religieux.

Laisser ce domaine à la disposition du peuple, rien de plus sage; mais il vaudrait mieux appeler les choses par leur nom vulgaire, imiter jusqu'au bout les attitudes de Descartes ou de Gassendi. L'inconnaissable, terrain admirable à bâtir des églises : DEO IGNOTO.

Bien à l'abri derrière son terme, M. Spencer, lui aussi, traça les plans d'une église et, lui aussi, mais dans le connaissable, disait-il, fonda une religion, celle du progrès indéfini. Nous avions déjà vu cela dans Condorcet, mais le cerveau de ce bon philosophe tournait à vide; Spencer jeta entre les meules l'idée d'évolution. Le moulin donna un temps d'abondante farine : toutes les intelligences en furent nourries.

L'idée d'évolution n'est pas une chimère, quand on la conçoit purement mécanique, c'est-à-dire quand on se garde de lui donner des buts moraux ou bienfaisants. Spencer n'eut pas cette prudence. Il crut que l'évolution évoluait vers le bien, vers le bonheur : et revoilà les contes à endormir les petits enfants. C'était, a dit assez durement M. Th. Ribot, un optimiste anarchiste. Pour lui la vie possédait en soi une vertu d'organisation spontanée qui devait nécessairement s'épanouir un jour en une fleur de perfection. Mais cette perfection, il la confon-

dait avec la complexité. Or, la marche de la nature est différente. La complexité n'est pour elle qu'une étape vers la simplicité. A mesure qu'elle écrit, elle efface.

Anarchiste, cela doit s'entendre ici : partisan d'un État à pouvoir restreint, d'une constitution infiniment libérale, ami de toutes les initiatives individuelles, ennemi des Lois, c'est-à-dire de la tyrannie. Cet anarchisme, qui devient rare, est le rêve public ou secret de tous les bons esprits ; mais c'est un rêve : le citoyen jouit d'être tyrannisé. Optimiste, M. Spencer l'était jusqu'à la saturation. Cet état est contraire à l'esprit scientifique ; il n'y a de science véritable que chez celui qui oublie même qu'il est un homme. Le désintéressement doit aller jusque-là. Herbert Spencer se confina dans son humanité ; il voulut concilier le sentiment et la raison, faire avec ces deux éléments une sorte de sentimentalisme raisonnable où, comme à un abreuvoir commun, tous les hommes seraient venus se désaltérer. « Sa philosophie, dit un de ses admirateurs, est essentiellement pacificatrice. Elle cherche à réconcilier l'expérience avec l'a priori, la science avec la religion. Il a voulu terminer le conflit tragique et éternel du cœur et de la raison. Et s'il n'y a pas réussi de façon à décourager l'es-

prit humain d'un nouvel effort, il lui reste, du moins, l'honneur d'avoir tenté, avec presque tous les maîtres de la pensée, cette difficile et haute entreprise (1). » M. Henry Michel s'abuse. Les vrais maîtres de la pensée ont toujours dédaigné de mettre la main à ces combinaisons adultères; et leur tâche éternelle est, au contraire, d'accentuer cruellement ce conflit, et, cependant qu'ils compatissent à la sentimentalité des hommes, de leur en montrer, d'un doigt ironique, le ridicule.

Spencer n'avait pas le sens du ridicule; c'est-à-dire qu'il manquait de géométrie dans l'esprit. Il accumulait des objets disparates de forme, de poids et de volume; il additionnait des bœufs et des autruches avec l'avidité et la sérénité de ces avares à qui tout est bon, qui fait nombre. Son sens critique était des plus médiocres.

Mais son intelligence était vaste. C'était un immense palais sans art et sans goût où il entassait les faits dans les armoires; de temps en temps, il en dressait l'inventaire. C'est ce qu'il appelait faire la synthèse des connaissances humaines. La race est terrible : à trois siècles de distance, avec une méthode qui simule la

(1) *Le Temps*, 11 décembre.

rigueur théologique, il refaisait l'œuvre de Bacon.

Au commencement du dix-septième siècle, des hommes purent profiter beaucoup à l'œuvre de Bacon ; à la fin du dix-neuvième, celle de Spencer fut un réservoir immense de science. Les faits systématisés sont utiles; ils le sont moins que les faits libres, ceux que l'on choisit soi-même, mais quand on sait lire, quand on est capable de doute, des travaux comme ceux de Spencer sont providentiels. Ils m'ont donné de grandes joies et j'en ai gardé pour ce grand homme (tout de même, c'est un grand homme) une profonde reconnaissance. J'ai un petit cahier de notes tiré des *Data of Ethics* qui fut longtemps pour moi un préservatif contre les mauvaises pensées, c'est à-dire contre le rationalisme. Spencer était naturiste, comme Bacon, et, comme lui, collectionneur. Oubliez le catalogue et regardez dans les vitrines : c'est un beau musée.

283

Ce qui reste de Mallarmé. — Les symbolistes de la première heure commencent à publier leurs souvenirs. Certains sont sans bienveil-

lance pour Mallarmé; et cela m'a fait songer à chercher ce qui reste de Mallarmé, je trouve :

1° Des poèmes en prose aussi beaux que ceux d'Aloysius Bertrand et parfois que ceux de Baudelaire;

2° Des vers presque égaux aux plus divins de Baudelaire et nouveaux, d'une originalité évidente, des vers mallarméens;

3° Des traductions telles que seules peut-être entre toutes les traductions, le Milton de Chateaubriand excepté, elles donnent la sensation nette de l'original;

4° Des critiques sagaces, pleines d'idées ténues, mais très personnelles;

5° Une influence d'art et de pensée sur nombre de bons esprits qui apprirent de lui à cultiver leur personnalité propre;

6° L'exemple d'une vie digne, d'une âme dédaigneuse des biens mal acquis, d'un esprit dédaigneux des approbations médiocres.

284

Les Trois Anarchies. — Il y a encore des anarchistes. Ils semblent réactionnaires. A moins que, sous ses trois formes présentes, l'anarchie ne soit éternelle.

Il y a celle des intellectuels, qui réclament la liberté de tout dire, tout écrire, tout figurer : journaux, revues, livres, tableaux, estampes, statuaire, théâtre, etc. Cela ne va pas plus loin, car l'intellectuel vrai a réalisé toute son idée, quand il a dit son idée.

Il y a celle des malins, des filous, des fraudeurs, des gens qui filent entre les mailles, trouvent moyen de vivre libres dans une société pleine de pièges, comme des serpents ou des loups dans un bois plein de collets. Satisfaits de leurs ruses, inquiets pourtant, ils se réjouissent violemment dans leurs tanières ou leurs hôtels, cambrioleurs, financiers, politiciens, maraudeurs, contrebandiers, pirates, etc.

Il y a celle des simples qui, nourris de lectures bizarres ou de paroles extravagantes, attendent, menaçants, la réalisation matérielle, tangible, de la doctrine, et, parfois, essaient d'en pratiquer les principes ou d'en hâter l'accomplissement par la terreur. Quelques-uns acceptent le martyre : état d'esprit des premiers chrétiens, de ceux qui n'avaient pas encore la croyance à la vie future. Ce sont des émotifs.

285

« **Ma Vérité.** » — Le raisonnement de Stirner : « Ma vérité est la vérité, » ne me déplaît pas. C'est de l'idéalisme pur. Quand deux partis s'enragent à répéter cet aphorisme impudent, après avoir bien crié, ils en viennent aux coups, nécessairement, et la solution se dessine. C'est la guerre civile qui pose le dernier trait, achève la figure. Le parti vaincu se cache, emporte son erreur avec lui. La vérité triomphe toujours, car la vérité, c'est ce qui a triomphé.

Février.

286

Le Canal de Panama et M. Edouard Drumont. — Depuis les histoires d'Egypte, la France n'a pas commis une faute de politique extérieure plus grave et plus humiliante que l'abandon du canal de Panama. Que d'abandons, pourtant ! Le Canada, la Louisiane, l'Inde, l'Orient. Nous sommes une race de commenceurs. Toute entreprise qui ne se réalise pas aussitôt

nous ennuie; à la première difficulté, nous nous retirons avec joie, pour aller, dans un autre coin du globe, entamer une aventure dont on ne sait jamais comment elle finira. « Les amours, dit La Bruyère, meurent par le dégoût, et l'oubli les enterre. » Ainsi en est-il, pour la France, de ses conquêtes coloniales. Mais c'est un oubli cynique : n'allons-nous pas, dans quelques mois, participer à l'exposition et aux fêtes par quoi les Etats-Unis célébreront l'acquisition de la Louisiane ? Ce cynisme politique, M E. Tardieu l'a oublié dans sa nomenclature des variétés de cynisme : il est un des plus révoltants et, quand on y participe soi-même, involontairement, l'un des plus tristes. Peut-être rentre-t-il dans le cynisme du faible qui fait risette à son vainqueur? Oui, je sais, il faut être prudent; mais une nation qui sent la nécessité de la prudence doit entendre en même temps les premiers avertissements de la déchéance. Un amant commence à se ménager. D'abord, c'est involontaire; d'une inconsciente main, en composant son poème, il élargit les interlignes; puis la réflexion intervient et suggère que huit ou dix vers, bien adroitement disposés, remplissent une page fort convenablement. Les années vont et la page blanchit; elles vont, et elle recouvre sa définitive virginité. Dans

son amour de la gloire et sa volonté de puissance, la France en est au quatrain : après le partage du Maroc, si elle le souffre, elle en arrivera au distique. L'Espagne et le Portugal lui feront place sur le banc où, se chauffant au soleil, « ces illustres débris se consolent entre eux ».

Il y aurait une distinction importante à faire entre le sentiment général de la nation et le sentiment particulier des politiciens de gouvernement ; mais, après tout, serait-elle justifiée? Un gouvernement n'est-il pas toujours plus ou moins représentatif de l'élément gouverné? Laissons. Aussi bien il s'agit du canal de Panama et ce n'est pas le gouvernement qui en a imposé la renonciation au peuple; ni le peuple, au gouvernement. Le crime appartient tout entier à un homme dont on n'apprécie pas toujours la véritable valeur : M. Edouard Drumont. Il est très intelligent et très instruit ; et sa tournure d'esprit, avec un fonds chrétien, est philosophique. C'est le meilleur journaliste de ce temps ; il est peu de ses articles où, parmi des violences et des énormités, il n'y ait quelques lignes qui incitent à réfléchir. Sa popularité fut très grande, pendant quelques années ; je pense qu'elle a fléchi un peu et que son influence, qui irradiait au large, s'est sensiblement localisée. Il est encore

puissant; il a eu la puissance. C'était aux temps de l'ancien sémitisme; il menait les événements, il gouvernait la magistrature, faisait trembler le Parlement; il était le maître. Alors, avec cette détestable inconscience des croyants et des spiritualistes, mû par des idées de vérité, de justice, d'égalité, de libération, il entreprit sa grande œuvre, qui fut son grand crime, « Panama ».

Sous prétexte de réprimer quelques abus, qui, après tout, ne regardaient que les actionnaires, il a ruiné une entreprise que l'on ne pouvait atteindre qu'en blessant la France elle-même. Il croyait bien faire; et c'est ce qui est terrible. Il fut le médecin qui voit le mal, le décrit, en prédit les phases et n'a à jeter dessus que des remèdes exaspérants; celui qui saigne les anémiques et sur les brûlures jette du vitriol. Ou bien, qui sait, l'amant jaloux et fou qui poignarde sa maîtresse? Plutôt l'homme à idées fixes et qui, dans son entêtement terrible, ne conçoit pour ceux qu'il aime que les seules joies qui lui conviennent personnellement. Cette psychologie est difficile, je l'avoue, et il est possible que je n'y démêle rien. Mais les actes sont là et les faits : celui grâce auquel le canal de Panama va devenir une œuvre nord-américaine, un outil de guerre dirigé contre la France et contre les éléments

latins du monde, celui-là fut un homme détestable.

Ce serait l'occasion de dire un mot de sa campagne antisémite menée avec une injustice telle qu'elle a fini par la révolte de la race la moins apte à la révolte, la plus décidée aux compromissions et aux soumissions. A force de parler du péril juif, alors douteux ou fort peu pressant, il l'a créé ; les victimes de son verbe audacieux se sont soudées en un bloc qui, à la vérité, est devenu dangereux. Mais sans M. Drumont, il n'y aurait pas plus de question juive, ni de péril juif en France, qu'il n'y en a en Angleterre. En attaquant les Juifs avec la violence désordonnée que l'on sait, il a donné aux Juifs la conscience de leur force. Et M. Drumont a été vaincu : et avec lui ont été annihilées des forces dont l'exercice n'était peut-être pas inutile au bon fonctionnement de la machine française.

D'un mot qui n'a pour moi qu'un sens littéraire, mais qui a pour lui un sens réel, je dirais que M. Drumont est un être satanique. Cependant, son satanisme fut inconscient. Les anges révoltés, eux aussi, croyaient peut-être travailler à leur bonheur et à ceux de leurs frères. Milton a raconté cela, et il a fait de Satan une belle et mélancolique figure. Je suppose que M. Drumont

ressent, lui aussi, quelque mélancolie, quand il considère la métamorphose en mal de tout le bien qu'il voulait faire.

287

Encore la Cruauté des philanthropes. — A propos d'une note parue sous ce titre dans les avant-derniers « Epilogues », j'ai reçu d'un anonyme (qui pourrait bien être un familier de l'Assistance publique) une lettre qui n'est pas sans intérêt. D'abord, elle confirme le fait monstreux de l'abandon légal. Voici le passage :

« La mère qui abandonne son enfant se reconnaît par cela même incapable (tout au moins matériellement) de l'élever : il est logique que ses droits soient aussi cédés à l'orphelinat quelconque qui s'en charge.

» La mère signe donc *l'abandon légal* de l'enfant; elle le confie à l'Assistance publique jusqu'à sa majorité.

» Si, après renseignements pris, la mère est jugée digne d'intérêt, à dates fixes elle pourra venir savoir des nouvelles de l'enfant et même avoir des relations *directes* avec lui (après autorisation) soit par visites, soit par lettres, et ce cas est plus fréquent.

» Si, au bout de quelques années, la situation de la mère s'est améliorée et si elle redemande son enfant il *ne lui est pas refusé :* l'Assistance s'assure que l'enfant peut, sans dommage pour lui, lui être rendu (après consentement de l'enfant), et réclamera, suivant le temps que lui est resté l'enfant, une indemnité.

» Ceci pour les parents.

« Toutes les précautions prises. »

» Souvent insuffisantes encore. Si nous ne sommes plus « aux temps abhorrés de jadis, où une femme pauvre pouvait confier son enfant quelques années à un hospice », nous ne sommes pas encore au temps où certains parents ne songeront plus à spéculer sur leurs enfants.

» Le fait n'est pas rare où tels parents paraissent offrir les garanties désirées par l'Assistance Publique, où l'enfant consentant rentre dans sa famille et y est exploité.

» C'est triste mais cela est. »

Suit l'énumération des soins qui entourent l'enfant abandonné. On lui apprend un métier, je le sais, soit mécanique, soit agricole. Toute cette partie du rôle de l'Assistance Publique est dignement remplie. Ce qui reste affreux, c'est l'abandon légal, malgré ses tempéraments, c'est l'alternative où l'Etat met la femme pauvre : ou

garder son enfant et le voir mourir de faiblesse sous ses yeux, ou le délaisser *légalement*. Si ensuite l'administration permet des relations entre la mère et l'enfant — relations indirectes, relations par lettres, ce qui suppose sept ou huit ans de silence, — c'est une tolérance de sa part : elle peut refuser.

L'indignité ? Soit. Mais c'est un cas particulier, quoiqu'il puisse être fréquent. Il faut faire de la psychologie sérieuse. Une mère qui, par misère, abandonne son enfant n'est pas à cause de cela indigne. On n'a pas le droit, humainement, de la punir pour un manquement d'argent. Elle devra donc, ayant confié son enfant à un hospice, pouvoir le reprendre quand il lui plaît. Mais tout cela ce n'est qu'une extension de la « garderie » ; il n'y a là rien de révolutionnaire ni d'immoral : c'est le principe de l'aide mutuelle. J'abhorre le socialisme, mais non les institutions de mutualité, de coopération et d'assurance, qui sont, chez un peuple, une preuve, non de bas humanitarisme, mais de clairvoyance et d'intelligence.

Les enfants ainsi abandonnés sont presque toujours des enfants naturels. Que de choses à dire aussi sur cela, sur la honte qui accompagne toujours l'accouchement d'une créature

humaine non mariée ! Une telle barbarie religieuse est vraiment négative de tout le reste du progrès matériel. C'est si bête ! L'homme, vu sous certains aspects, est un des plus méprisables des animaux. L'homme est un animal domestique; et, chose étrange, il s'est domestiqué lui-même. Il aspire à ne faire l'amour que muni d'un « laissez-passer ». Cet animal, vraiment, a de la chance d'avoir découvert le feu.

Il y a, en Italie, au moins un hospice où toute femme, riche ou pauvre, peut venir accoucher, un loup sur la figure. Elle y est reçue comme une femme anonyme, comme la femelle; et c'est très beau.

288

Documents sur le protestantisme (1). — M. Frank Puaux a bien voulu me renseigner sur l'origine des documents que j'ai cités, il y a quelques mois, et dont l'authenticité fut assez maladroitement contestée par quelques journaux genevois :

« Voulez-vous me permettre de vous donner le nom de ce « brave pasteur » dont vous avez

(1) Voir plus haut, page 209.

reproduit une lettre si curieuse dans le *Mercure de France?* Est-ce une erreur de ma part de croire que vous avez trouvé le fragment de journal, auquel cette lettre est empruntée, dans une boîte très voisine du Pont des Arts. Avant vous, sans doute, là même j'avais acheté les premiers cahiers de cette naïve correspondance et quelques cahiers de cours qui me révélèrent ce nom qui vous était demeuré inconnu. Nulle erreur possible, car les indications que vous donnez concordent étroitement avec les documents que je possède.

» Ce pasteur s'appelait Ambresin et était originaire du canton de Vaud; aussi bien la *Revue suisse*, qui semblait douter de l'authenticité de la lettre que vous citiez, devra-t-elle, à plus juste titre, faire amende honorable.

» Je connaissais M. Ambresin, l'ayant rencontré à Paris, à diverses reprises, dans les dernières années de sa vie. Malgré un long séjour en France, il avait conservé l'accent le plus effroyablement vaudois qui se puisse imaginer; son aspect était étrange : deux yeux énormes roulant sans cesse entre un nez puissant. L'homme était excellent, mais verbeux à l'excès, et l'entendre demandait souvent une ferme patience. Il avait fait ses études à l'école de théologie de

l'Oratoire de Genève et était l'un des derniers survivants des élèves d'Edmond Scherer, dont il se plaisait à rappeler l'enseignement. M. Ambresin appartenait donc à une génération qui avait subi, d'une manière très profonde, l'influence du Réveil religieux qui suivit la chute de l'Empire.

» Si je vous donne ces détails, c'est afin de replacer M. Ambresin dans son milieu et de le présenter tel qu'il était, d'un caractère très original et à ce titre ne donnant en aucune manière le type normal du pasteur protestant français... »

S'ensuivent des réflexions qui témoignent que M. Puaux est un protestant intelligent, mais qui sont pour moi sans au delà. Il me conseille de ne pas juger du protestantisme d'après ses déformations, mais d'après son type normal. Il n'y a pas de type normal; cela, c'est un pur concept. Quant aux déformations et exagérations, elles représentent le seul côté par lequel nous puissions aborder les psychologies. La méthode créée par M. Ribot est toujours utile : ce sont les maladies de la croyance qui permettent de voir ce qu'est la croyance.

M. Puaux me permettra de négliger la fin de sa lettre où est invoqué S. Paul, lequel était,

paraît-il, « ouvrier avec Dieu ». S. Paul n'est rien autre chose pour moi qu'un écrivain médiocre et frivole. L'Eglise catholique défend à ses fidèles la lecture intégrale et suivie des Evangiles. Quelle prudence! La parole de Dieu n'est tolérable, comme celle de Scribe, qu'en musique.

Mars.

289

La Guerre. — Il n'y a pas dix ans que j'ai commencé d'écrire ces Epilogues, et voici la troisième fois que je suis obligé de mettre en tête d'un de mes chapitres ces mots, qui deviennent le verset d'une litanie : la Guerre. Alors étant un animal tout soumis à l'expérience, humble sous les lois de la nature, je me vois, à mon grand regret, forcé de considérer les « pacifistes », tels que des utopistes analogues à ceux qui rêvent d'entrer en conversation avec les Martiens, ou d'abolir la douleur (donc le plaisir), ou d'augmenter l'intelligence en multipliant les écoles primaires. L'humanité, songe, croyant qu'un songe doit éclore, à force d'être songé, comme un œuf à force d'être couvé. Je pense à

ces hommes chamarrés qui échangent des phrases, par-dessus un drap vert, à La Haye.

Toutes sortes de mouches bourdonnent autour de ce tribunal comique. Elles ne songent ni à la paix, ni à la guerre; elles sont des mouches qui guettent un morceau de sucre. M. Nobel a eu la singulière idée d'instituer un « Prix pour la Paix ». L'exercice est à la portée de toutes les mouches du coche : elles bourdonnent. Mouches à sucre ou mouches à viande? Elles font des cercles autour des premiers cadavres, à Port-Arthur : il en sortira des vers.

On désire la paix, on désire être tranquille, et même heureux, et après? Quelle influence sur la marche fatale des événements peuvent avoir des désirs? La paix? On la possède quand on peut l'imposer. L'Angleterre est assurée de la paix, parce qu'elle défie sur mer toutes les convoitises. Dans combien de temps seriez-vous prêts en cas de guerre maritime? demandait-on à un ministre anglais. Il répondit, en souriant : L'Angleterre est toujours prête. C'est là un mot qu'on n'attribuera jamais à M. Pelletan.

Et pas davantage sans doute à la haute excellence qui dirige les bateaux russes. Les ministres prolétaires de la République et les ministres aristocrates de l'Empire des Tzars semblent

atteints d'une identique indolence. Ils fument des cigarettes ou leur pipe, en attendant les événements. Il est vraiment fâcheux que le premier acte de la guerre des Russes avec les Japonais ait humilié les Blancs devant les Jaunes. Je considère que dans ce duel les Russes me représentent. Ils sont les mandataires de toutes les races européennes. C'est très honorable pour eux, mais aussi très lourd. Il faut qu'ils soient vainqueurs. Les Japonais me font penser aux Martiens : c'est aux Russes de trouver le poison.

290

La Salle des callipyges, au Louvre. — On a ouvert au Louvre une nouvelle salle de sculpture. Mais on a eu l'idée singulière d'y jucher les statues sur des socles tellement élevés que les regards atteignent difficilement plus haut que les reins. Encore faut-il dresser la tête et même la rejeter en arrière. Le socle règne dans tous les musées, dans les jardins; partout où il y a une statue, il y a un socle. Pourquoi?

La réponse est difficile. Je pense que c'est une habitude très ancienne qui nous a été transmise par les prêtres. Elle est absurde. Il est

naturel que les prêtres, qui n'admettent chez eux que des dieux ou des demi-dieux, hissent ces personnages respectables sur des colonnes ou sur des autels. Cela augmente leur prestige. Les statues des églises sont faites pour être adorées ou vénérées ; plus elles sont loin de l'œil et plus elles en imposent à la piété populaire. Il ne faut pas qu'on puisse les regarder dans les yeux ; les sentiments qu'elles doivent inspirer sont ceux qui conviennent à un fidèle dont le bonheur est de s'humilier devant un être tout-puissant ou très puissant.

Mais rien de tout cela n'est valable, quand il s'agit de simples exemplaires de la beauté humaine. Nous n'avons pas l'habitude, quand nous considérons avec émotion une femme nue et belle, de la faire monter sur une table ; du moins c'est là un raffinement, précisément inspiré par les musées, auquel on n'a pas d'ordinaire le loisir de songer, en de telles conjonctures. Nous ne connaissons guère la beauté humaine que sous deux aspects : ou couchée, en diverses poses, ou debout, devant nous, front contre front et lèvres contre lèvres. L'homme étant généralement plus grand, il admire la femme un peu de haut en bas ; la femme, très légèrement de bas en haut, mais les femmes sont

peu sensibles au spectacle du nu, il leur faut le contact.

Pourquoi donc le socle? Cela serait si agréable de se promener, de plain pied, parmi un peuple de marbre. Cela donnerait à la statue une telle vie! A-t-on jamais osé cela; un parc de pelouses de grands arbres et, çà et là, foulant l'herbe, comme de vraies femmes, des femmes, belles d'être en marbre ou en pierre? Il faudrait humaniser l'art, le rendre familier, vivant. Une simple dalle, haute de quatre doigts; tel est le socle qui convient à toute statue de grandeur naturelle. Nous n'avons plus besoin de dieux : que l'art nous donne des amis.

291

Sur l'idée de décadence. — Herbert Spencer croyait avoir imaginé la comparaison fameuse de l'organisme politique à l'organisme animal. Il se trompait. C'est Montesquieu qui, le premier, assimilant la vie d'un empire à la vie d'un homme, parla de la jeunesse, de la maturité, de la vieillesse de Rome, c'est-à-dire de sa croissance, de sa grandeur, de sa décadence. Assurément, pour l'empire romain, c'est un fait : on l'a vu naître, on l'a vu déchoir; mais la cause de

cette déchéance fut-elle interne ou externe : c'est toute la question. Montesquieu a cru à des causes internes ; il a pris les transformations sociales, morales pour des signes de maladie : le contraire serait vrai ; la stagnation indiquerait l'anémie profonde. L'empire romain a succombé sous le poids des barbares excités par sa richesse, par son climat, car il s'étendait exactement sur les belles parties de l'Europe. Si l'Italie et la France disparaissaient, englouties sous une coalition septentrionale et asiatique, cela voudrait-il dire que, cent ans avant l'attaque, elles fussent en décadence ? Tel est cependant le raisonnement de Montesquieu.

Ceci est dit pour établir que je ne donne aucune valeur à l'idée de la décadence. C'est une idée d'après coup. Il est mort, donc il était malade ; nullement, il a été assassiné. Autre raisonnement : il est très malade, il va mourir. C'est possible, mais on a vu des gens très malades en revenir et fournir encore une belle carrière. Quand on parle de décadence française, je voudrais que l'on songeât à la France de la guerre de cent ans. Je voudrais aussi que l'on distinguât entre l'Etat, le groupement politique et la contrée, la figure géographique même : il y a des sols où la civilisation pousse toute seule ; il y en a d'au-

tres où elle sera toujours chétive. Il y a des empires factices qui tombent à la moindre distraction des architectes; il y en a de naturels dont on ne voit pas bien l'inexistence : acclimatés en Espagne, les Maures étaient devenus Espagnols; retournés au Maroc, ils sont devenus Marocains. L'exemple est extrême et même inexact à cause de l'écart infranchissable qui persiste, malgré tout, entre un Sémite et un Aryen; mais il montre bien l'influence du sol et du climat. La France peut s'écrouler politiquement : son sol continuera de produire des Français tout pareils aux anciens. Le Sémite et l'Aryen sont des variétés fixées; mais les sous-variétés sont conditionnées par le sol. L'Algérie et même le Canada produisent encore des Français; mais combien de temps cela durera-t-il? Le type canadien, dans la caricature de là-bas, incline fort vert l'Indien. Le sol est terrible; il est invincible.

Il n'y a pas d'histoire; ou plutôt l'histoire humaine n'est qu'une branche de l'histoire naturelle des animaux. Des espèces fixées périront, comme cela est arrivé déjà; celles qui sont en formation s'adapteront. Aucune des sous-espèces ou variétés européennes n'est fixée : le sol en fait ce qu'il veut. Les Allemands veulent transformer les Alsaciens en Allemands; c'est une entreprise chi

mérique : il arrivera que les Allemands immigrés deviendront Alsaciens. Les hommes d'Etat devraient étudier la géologie, l'hydrographie et le régime des vents. Les langues subissent également l'influence du sol : un mot latin, débarqué à Marseille au sixième siècle, est devenu français nécessairement. On croit généralement que le provençal est voisin des dialectes italiens ; c'est une erreur profonde : le provençal est étroitement lié aux dialectes français, dont il suit les règles générales phonétiques. En démontrant cela, M. Antoine Thomas a écrit un beau chapitre d'histoire naturelle, de biologie linguistique.

C'est le sol qui crée les peuples et les civilisations, comme il crée les arbres et les forêts. Là où la civilisation a fleuri, elle peut refleurir, si les conditions climatériques sont demeurées les mêmes, si le régime hydrographique n'a pas été modifié par l'avidité des hommes.

La cause de la décadence de l'Orient, c'est la destruction de ses forêts. La civilisation ne peut vivre dans les terres chauves.

292

Une Ligue pour la moralité publique.—La France d'aujourd'hui souffre de toutes

sortes de petites plaies secrètes; des œstres, des tiques, des filaires, cent parasites se sont rués sur son corps mal protégé. Voici une de ces nouvelles bêtes ; elle a pour nom scientifique : *Ligue française de la moralité publique*. Mais ce nom est mensonge, car elle est de Genève, comme tous les animaux de ce genre ; son protestantisme induré s'avoue par les noms de ses membres : Raoul Allier, F. Buisson, Réveillaud, Fiaux, etc. On ne peut pas être plus chrétien. Le but de cette association morale de malfaisance est de faire créer par le Parlement deux délits nouveaux : « Celui d'offre et de mise en vente des livres, qui, *par leur titre*, ou leurs dessins extérieurs, sont obscènes ou contraires aux bonnes mœurs ; celui de fabrication ou de *détention*, en vue d'en faire le commerce, de dessins, écrits ou objets de même nature. » J'ai souligné deux mots particulièrement intéressant. A l'avenir, sous la coupe des Buisson et des Réveillaud, l'autorité pourra saisir d'office n'importe quel livre sur le libellé de son titre. En second lieu, la *détention* de dessins ou écrits obscènes étant un crime, on pourra perquisitionner partout, à fin de découvrir ces objets pervers ; nul ne sera désormais à l'abri d'une visite domiciliaire, s'il est soupçonné de détenir chez lui le *Parnasse satyrique*

ou les gravures érotiques de Jules Romain.

Qui donc fondera une ligue, non contre ces insectes que le mépris suffit à écraser, mais pour la liberté absolue, la liberté folle, la liberté impudique, franche, naturelle, humaine, la liberté comme sous le roi Louis XV, la liberté comme sous le pape Léon X?

Avril.

293

Evolution des ordres religieux. — Des lois récentes et celles que l'on prévoit vont activer l'évolution historique des ordres religieux. Elle a commencé le jour où trois ou quatre solitaires de la Thébaïde se réunirent pour vivre en commun. C'est déjà une réaction. Ce qui avait poussé au désert les premiers ermites, c'était bien moins le goût de la contemplation que le dégoût de la société. Les hommes ressentaient de l'ennui à vivre côte à côte; un nouveau besoin se fit sentir, le besoin de la solitude. On partait sans espoir de retour, on abandonnait tout, avec délices, et l'on marchait jusqu'à la découverte d'un coin de pays sauvage et muet. C'est

l'époque héroïque, et maladive aussi, de l'esprit monacal. L'ermite n'a qu'un but : vivre seul, n'entendre plus la voix humaine, ne plus voir le visage humain. Les idées religieuses sont presque secondaires pendant cette période. On obéit à une impulsion; on s'en va « n'importe où, hors du monde ».

Cependant il faut une grande insensibilité ou, ce qui est peut-être la même chose, une grande force d'âme pour persévérer pendant toute une vie dans la solitude. Après avoir fui le visage humain, certains pleuraient son absence. Pour rester fidèles à leur vœu, ils groupèrent leurs cabanes, se réservant de goûter à des heures choisies tantôt la solitude, tantôt la compagnie; le silence fut coupé par des instants de causerie : l'essentiel de l'abbaye bénédictine était trouvé. Les réunions d'ermites se sont perpétuées jusqu'à nos jours sous le nom d'ermites de saint Paul ou de saint Augustin, de Camaldules; les Prémontrés s'y rattachent aussi, mais avec de singulières atténuations, puisqu'ils acceptent la prédication et même le ministère pastoral.

Le groupement des ermitages se fit d'abord autour de rien; mais çà et là un saint, un maître s'imposait. Sa cellule devenait le centre de la vie spirituelle : ainsi naquirent spontanément les

premiers abbés. Mais il n'y eut rien de régulier, en Occident du moins, avant l'intervention de saint Benoît, qui rédigea la règle monastique à laquelle obéirent jusqu'au treizième siècle tous les ordres religieux. Les Bénédictins primitifs se retrouvent chez les Trappistes, qui sont des bénédictins réformés, ou chez les Chartreux, qui sont des bénédictins divergents ; quant aux célèbres Bénédictins des dix-septième et dix-huitième siècles, ce ne sont plus que des assemblées de savants, soucieux de s'assurer une vie calme et d'abondantes ressources pour leurs études.

Au treizième siècle, un nouveau type monacal était apparu, le type démocratique. Au père, qui est presque toujours prêtre, succède le frère, qui ne l'est plus que par accident. La création de François d'Assise, aujourd'hui agonisante, eut une très grande influence sur le développement de la vie religieuse. Le monastère s'ouvrait à tous, aux pauvres, aux serfs, aux simples, aux ignorants. Une vaste plèbe s'organisa. Le moine gagnait sa vie; il travaillait de ses mains. Les Bénédictins des diverses obédiences ont défriché la moitié de l'Europe. Les franciscains remplaçaient le travail par la mendicité. Leur succès fut immense, car ils réalisaient en eux l'idéal de

l'homme du peuple, qui est la fainéantise. On désire toujours faire ce que l'on ne peut faire. L'ouvrier envie celui qui ne travaille pas et l'oisif voudrait bien posséder un métier, car il s'ennuie. Contemporains des Franciscains, les Dominicains sont également des frères, mais d'un idéal un peu moins bas : ils se vouaient à parler au peuple; comme la parole est plus forte que l'exemple, ils acquirent une influence pratique et même, en Espagne, le pouvoir. Ils ont régné longtemps et laissé un mauvais souvenir, car leurs habitudes oratoires développaient en eux le fanatisme. Ce phénomène est très visible aujourd'hui parmi les hommes politiques.

Les frères différaient encore des moines par leur mode d'activité. Sans être cloîtrés, les moines sortaient peu de leur abbaye, d'ailleurs presque toujours située à la campagne et même en des régions difficilement accessibles. Les frères, au contraire, s'établirent dans les villes et vécurent dehors, vaguant par les rues, prêchant en plein air, toujours mêlés au peuple. La Réforme, cependant, qui excita leur verve, les trouva dépourvus de science théologique. Ils ne savaient que répondre aux critiques des doctes. Ce fut alors qu'Ignace de Loyola, faisant faire un nouveau pas, et très décisif, à l'évolution des ordres

religieux, fonda sa compagnie. Loin de chercher, comme ses prédécesseurs, à différencier ses religieux des prêtres ordinaires, il voulut que, selon l'extérieur, ils fussent tout pareils aux vulgaires curés. C'est là le sommet de cette évolution, qui a son intérêt. Ignace rentre dans l'ordre commun; il embourgeoise, si l'on peut dire, sa milice. On croit même qu'il autorisa le costume laïque et qu'il admit, d'autre part, des affiliés ou familiers vivant dans le monde. Plus tard, emportés par l'orgueil, les Jésuites voulurent se singulariser, et y réussirent très bien. Mais cela leur suscita des concurrents. Les ordres fondés au dix-septième siècle ne sont plus que des assemblées de prêtres, et même, comme à Port-Royal, de pieux laïques. Mais ceux-ci forment une branche aberrante des ordres religieux. Les vraies compagnies religieuses de cette époque sont les Oratoriens, les Sulpiciens, qui se font appeler, et encore aujourd'hui, Messieurs de Saint-Sulpice. Les ordres religieux sont définitivement rentrés dans la hiérarchie ecclésiastique.

Le dix-neuvième siècle est allé plus loin. Il a inventé le religieux de foi, de mœurs, mais vivant dans le siècle, pareil à un petit bourgeois, à un commis. Le mariage ne leur est même pas interdit, pourvu qu'ils en usent chrétiennement,

avec une chasteté scrupuleuse, pourvu qu'ils le prennent avec des pincettes, comme une chose qui brûle. Cela s'appelle la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Il y en a d'autres. On les ignore, et pourtant elles couvrent la France, contre-partie des Francs-Maçons.

Cette forme est la dernière, nécessairement, que puissent prendre les ordres religieux. C'est la plus astucieuse. Le moine civil est invisible; c'est une torpille dormante. Depuis quelques mois, il y en a une vingtaine de mille de plus, posées à tous les détours de la vie. Et leur nombre peut augmenter indéfiniment, sans que personne s'en aperçoive. Nous voilà protestantisés. L'esprit religieux va s'insinuer partout, comme un gaz insidieux; et tel qui tremble à la vue d'une soutane présentera le défroqué à sa femme, et le défroqué pour la foi, au lieu de la séduire, la convertira, — et peut-être les deux.

294

Internats d'adultes. — On a transformé l'Ecole normale; on aurait mieux fait de la supprimer. Il faut supprimer toutes les écoles, tous les internats, toutes les casernes, tous les séminaires : écoles de vices, soit pour le corps, soit

pour l'esprit. Rien n'est plus malsain pour la race que l'élevage séparé des sexes. C'était la base des civilisations grecque et romaine : le gynécée engendre la légion thébaine ; l'héroïsme est obtenu par la culture de l'infamie. Les couvents ont perpétué ces mœurs. Ce sont des réunions d'invertis mystiques : à de certains moments, ce furent des réunions d'invertis réels. Je ne sais ce que peut être l'internat pour des jeunes gens de vingt ans ; on ne sait que trop ce qu'il est pour les jeunes gens de seize ans. Mais ce point de vue n'est pas essentiel, quand il s'agit d'une école dont les sujets sont particulièrement laborieux et sérieux, et sans doute de sexualité tardive. Si quelques-uns y sont poursuivis par les hantises de la promiscuité du collège, le très grand nombre, insensible à tout ce qui n'est pas intellectualité pure, vit purement. Le vice qui ravage ces reclus est un vice d'esprit. On cultive dans les internats pour hommes une forme de l'infantilisme.

L'internat, qui n'est pas sans inconvénient pour les enfants, devient abominable pour les hommes. Ce sont des serres de tardivité intellectuelle. Il faut que l'enfant, dès que le poil lui pousse, vive dans une société complète ; la compagnie unique d'un même sexe retarde son développe-

ment. Les universités anglaises, ces internats raffinés, monastiques, prolongent l'infantilisme jusqu'aux environs de la trentaine. « Je me permettrai de fumer, disait, en quelque Cambridge, un de ces énervés, quand j'aurai trente ans. » Il n'est pas nécessaire de fumer, et ce jeune homme aurait pu souhaiter de vieillir pour des motifs plus intéressants. Mais la puérilité de son vœu est, par cela même, très caractéristique.

Ce système a réussi à faire régresser le type jeune homme jusqu'au type jeune fille, ou, car il faut tout craindre, dès qu'il s'agit d'internat d'adulte, au type Bathylle, avec la rougeur en plus.

295

Les Noms des bateaux. — Un journaliste s'étonne que l'on ait donné à des croiseurs les noms de Descartes, de Pascal. « Il ne faudrait pas, dit-il, que nos marins crussent que Descartes et Pascal ont été des amis de la force... » En d'autres termes, le journaliste dit : « Il faut faire croire que Descartes et Pascal ont été des amis de la faiblesse... » Imitez-les. Pensez aussi à M. le comte Tolstoï. Ne répondez aux obus que

par un sourire évangélique. Croisez-vous les bras et coulez héroïquement en songeant au paradis. Ces conseils infâmes sont clairement exprimés dans la petite chronique anonyme que je viens de lire dans un grand journal. Elle est, en plus, illustrée d'aphorismes ineptes dans ce genre : « Rien n'est indifférent en matière morale. » Mais ce qui est bête, c'est de vouloir faire passer Descartes et Pascal pour des contempteurs de la force. Descartes, qui était géomètre et mécanicien, savait (et sa philosophie le prouve) que tout est gouverné par la force, qu'il n'y a dans le monde que la force, ou des forces. Ses concessions au spiritualisme ne comptent pas. Il conçoit le monde comme une machine. Quant à Pascal, il est allé jusqu'à identifier la force et la justice ; il a clairement dit que la justice humaine sans la force n'est qu'une rêverie, que les décrets de la force sont nécessairement justes, puisqu'ils émanent de la force. C'est de l'arithmétique. Il est vrai que Pascal, comme chrétien, avait des idées différentes; mais elles sont sans valeur, étant extérieures à son génie, à sa log.que individuelle.

« Amis de la force » : qu'est-ce que cela veut dire ? Il n'y a pas à être ami ou ennemi de la force. Il faut la subir. La raison du plus fort est

toujours la meilleure. Pas plus que Pascal, La Fontaine n'aurait protesté contre l'inscription de son nom sur la poupe d'un vaisseau de haut bord. Ils appartenaient à un siècle où, malgré le délire théologique, on savait raisonner humainement des choses humaines.

296

Vanité familiale. — Le désir de l'inégalité est violent parmi les hommes. Loin de se vouloir égaux, ils se veulent différents et supérieurs. Les imbéciles seuls ou les humbles sans espoir réclament l'égalité. Tout homme sain désire s'élever, dominer et briser ses frères. La volonté de puissance se découvre jusque dans les plus obscures familles. Elle se traduit par de la vanité : c'est le premier pas. Un enfant naît-il à de braves gens appelés Hugot ? On lui donne le nom de Victor. S'appellent-ils Legrand ? Le fils aura pour nom Alexandre. Corneille ? Ce sera Pierre. Philippe ? Ce sera Louis. Antoine ? Ce sera Marc. Delorme ? Ce sera Philibert. Bart ? Ce sera Jean. Quint ? Ce sera Charles. Un bonnetier ainsi appelé, Charles Quint ? fit longtemps l'ornement de la rue de Rivoli. Quel nom pour Balzac !

La progéniture, plus tard, a l'agrément de s'entendre demander : Descendez-vous du célèbre corsaire, de l'illustre architecte? Le plus souvent, elle s'affaisse, écrasée par un nom pesant et ridicule.

Mai.

297

Anecdotes tragiques. — On s'en souvient encore : l'une s'appela dans les journaux : le Drame de l'hôtel Régina, et l'autre le Drame du palais d'Orsay. Aussi obscures l'une que l'autre, différemment dramatiques, elles peuvent prêter à des réflexions en partie identiques.

Les héroïnes, d'abord, furent deux demi-mondaines ou à peu près, c'est-à-dire des femmes qui ne se piquent que d'une fidélité douteuse et momentanée, soit que les nécessités de la vie entravent leur bonne volonté, soit que leur tempérament les incline à des aventures précipitées. Cet état n'empêche pas une femme d'aimer, ni d'être aimée, et même avec jalousie, comme on le vit à la gare d'Orsay. Les hommes avec ces femmes à bonne fortune se conduisent donc

exactement comme les femmes avec les hommes à bonne fortune. On voit alors, surnageant au-dessus de l'hypocrisie mondaine, une petite société où la femme jouit de droits sexuels exactement semblables à ceux de l'homme. Elle n'est pas plus diminuée pour avoir eu beaucoup d'amants qu'un homme n'est taré pour avoir eu beaucoup de maîtresses. Son expérience de l'amour physique n'a pas nécessairement desséché son cœur. Elle peut avoir l'âme presque aussi fraîche qu'une jeune fille, et l'on en voit d'ailleurs se conduire dans la vie avec une bravoure véritable.

Si les apôtres féministes avaient quelque bon sens et quelque connaissance de la physiologie, elles réclameraient d'abord pour les femmes la liberté sexuelle. Elles se feraient les évangélistes des mauvaises mœurs, — qui sont peut-être les bonnes. La première des libertés est d'être maître de son corps et des plaisirs qui lui sont possibles. A chacun ensuite, selon ses goûts, de restreindre volontairement l'exercice de cette liberté, soit que l'on ait une médiocre inclination à en user, soit que l'on en fasse don, pour une joie supérieure et totale, à un être choisi. Quand l'amour intervient, il brise toutes les logiques. Mais il a sa logique particulière. On a voulu,

surtout au siècle dernier, l'identifier avec le mariage. Les mariages d'amour sont encore à la mode. Est-ce bien la place de l'amour ? Le mariage, du moins, s'en passe fort bien, et il n'est point de ménages mieux équilibrés que ceux dont il a été exclu. L'amour est un choix perpétuel. Il exige une liberté perpétuelle, car, sans liberté, il n'y a pas de choix. Il faut pouvoir s'en aller à tout instant. Les amants qui ont trop d'intérêts communs vivent dans un état fort semblable au mariage et avec lequel l'amour s'accorde difficilement.

On ne peut donc guère rencontrer l'amour que lié à l'irrégularité. Une de ses conditions les plus communes, dans la civilisation actuelle, est l'adultère de la femme; l'autre est la liberté sexuelle de la femme. Mais, dans ce dernier cas, l'amant est presque toujours soumis au mariage ou à une vieille liaison; de même que, dans le premier cas, si l'homme est libre, la femme est nécessairement mariée. L'adultère, le mensonge, la trahison doivent donc être comptés parmi les lois de l'amour. Il y a là une nécessité. Mais quelle en est la cause ?

Ceci, que l'amour, en tant que sentiment, l'amour dissociable de l'union physique, est une création de l'homme. C'est un jeu qu'il a inventé

dans ses loisirs, comme les autres jeux. Or, cette invention, postérieure à la constitution naturelle du couple, s'est trouvée nécessairement en conflit avec une organisation préétablie. L'amour, dès ses premiers balbutiements, s'est manifesté comme un élément de dissolution sociale, et il est resté cela. Il tend constamment à détruire les couples normaux. Ne tenant compte ni du rang ni des convenances sociales, ni des intérêts d'une postérité possible, il est absolument anarchiste. Il ne veut recevoir de loi que de lui-même, de ses goûts: et rien n'est plus contraire à l'ordre, lequel exige au contraire le perpétuel sacrifice de la sensibilité personnelle.

Le conflit de l'amour et du mariage a été admis sans contestation aucune jusqu'au dix-neuvième siècle. Les cours d'amour du Moyen-âge posaient cette question : l'amour peut-il exister entre gens mariés? et la résolvaient négativement. Au dix-septième siècle, il n'est question de l'amour conjugal que dans les livres de piété. Au siècle suivant, il n'en est plus question du tout. C'est la réaction chrétienne du dix-neuvième siècle qui imagina de fonder le mariage sur l'amour. Jadis, dans les classes supérieures, on se mariait pour avoir une situation dans le monde, pour assurer, par la pro-

création d'enfants, la transmission de ses biens, pour perpétuer son nom. Mais les hommes de ce temps-là, plus sages que nous, n'avaient jamais imaginé de corrompre une institution organique, le mariage, en y faisant entrer, comme un élément nécessaire, un principe désorganisateur, l'amour.

De l'introduction de l'amour dans le mariage est né l'adultère tragique. Être trompé par sa femme, l'être par son mari, cela semblait aux contemporains de Voltaire la chose la plus naturelle du monde, l'aventure inéluctable. Comme il n'y avait pas d'amour, il n'y avait pas de crimes. On ne voit pas le marquis du Châtelet allant à Cirey poignarder Voltaire, sous prétexte qu'il couchait avec sa femme. Ces choses ne se faisaient pas. On couchait; on ne tuait pas.

Cette bonhomie tenait d'ailleurs en partie à la douceur générale des mœurs. L'amour irrégulier (l'amour l'est toujours) ne semble pas, à cette époque, avoir été beaucoup plus tragique que l'amour conjugal. Au dix-septième siècle, il est également fort calme, malgré la période des Poisons, pendant laquelle tant de femmes, les sottes ! empoisonnaient leur mari pour épouser leur amant. Ni La Rochefoucauld, ni La Bruyère ne parlent, à propos de l'amour, du meurtre, ni du

suicide. L'amour tragique, importé peut-être d'Italie en Allemagne, nous revint d'Allemagne avec *Werther*. A tout autre qu'à Gœthe, incapable de se repentir, ce livre, le plus mauvais des livres, aurait donné de durs remords. Mais c'est le romantisme, surtout, qui créa le crime passionnel. De terribles niaiseries, tel cet *Antony*, de Dumas, furent prises au sérieux, et l'on poignarda les femmes par dilettantisme. Dumas fils acheva l'œuvre de son père, de Victor Hugo (*Hernani*, etc.), de George Sand, par son fameux : « Tue-la ! », cri d'un sauvage soudain ivre de morale.

Tuer ou se tuer par chagrin d'amour, signe de faiblesse. Se laisser absorber au point de préférer la mort à la douleur morale, c'est romantique, mais ce n'est pas noble. Un homme digne de ce nom doit toujours avoir en lui des forces en réserve et se trouver prêt à faire face à n'importe quel ennemi, même au désespoir. Tuer est plus bas. Outre que l'on s'expose aux plus humiliants démêlés avec la justice, on commet alors un acte d'une évidente lâcheté, puisque c'est un acte impulsif. Le premier devoir est de se rendre maître de soi-même. Et comment se rendrait-on maître des sentiments d'une femme, si l'on est incapable de dominer sa propre sensibilité ?

Ceux qui tuent, comme ceux qui se tuent, sont des débiles. Ceux qui ont quelque vigueur s'éloignent, souffrent, méditent et vivent.

Une belle vengeance est belle cependant. Les femmes en ont de sublimes et de cruelles. J'interprète ainsi le drame de l'hôtel Régina : dans un éclair d'indignation passionnée, la jeune femme s'est tiré un coup de revolver derrière la tête pour perdre son amant méprisable, faire croire à un meurtre. « Les femmes sont extrêmes ; elles sont meilleures ou pires avec les hommes. » Celle-ci fut-elle pire? On ne sait. Elle fut naïve, car une vengeance payée de sa vie est payée cher, peut-être, quand on est une belle jeune femme et que l'adversaire est un aventurier banal. Mais si elle a fait cela, elle l'aimait; il était donc pour elle un héros indigne, mais toujours un héros, un amant : et ainsi s'explique le geste fou. Ceux que nous aimons ne sont pas pour nous ce que la vie les a faits; ils sont nos créations, ils sont nous-mêmes; c'est notre pensée qui les anime, ce sont nos yeux qui les peignent et nos mains qui les sculptent. On ne se trompe jamais en aimant, car on n'aime jamais que l'œuvre de son désir.

Quant à l'aventure de l'hôtel du quai d'Orsay, son intérêt est qu'elle se passe au pays de l'amour

libre, prouvant que la liberté de l'amour, si jamais les mœurs y arrivent, n'en diminuera pas le tragique. Le divorce n'a empêché, au contraire de ce que croyaient de naïfs législateurs, aucun drame d'adultère. Et cela parce que l'impulsif qui tue veut, non se séparer de l'être qui ne l'aime plus, mais, à l'inverse, se rapprocher de lui. Le rapprochement avec lui paraissant impossible, il opère de façon à ce qu'un rapprochement soit également impossible avec toute autre personne. Psychologie connue : c'est la jalousie dans ce qu'elle a de plus égoïste, de plus vulgaire et aussi de plus naturel. On ne sait d'ailleurs si le jeune homme a voulu tuer sa maîtresse ou son rival ; il est assez logique de vouloir tuer son rival ; assez, pas tout à fait, car tous les mâles sont des rivaux possibles. Ce que La Rochefoucauld appelle l'amour-propre et que nous nommons aujourd'hui l'égoïsme est bien décidément à la racine même de l'amour. Il est peu d'amants qui n'aient souhaité d'emporter leur bien hors du monde. Les hommes, cependant, sont enclins à cela plus que les femmes. Plus pratiques, mieux adaptées aux hasards, à toutes les sinuosités de la vie, c'est dans leur existence présente, telle qu'elle est, qu'elles veulent situer leur amour et en jouir. Un poète m'a conté

qu'une jeune femme qu'il courtisait et à laquelle il lisait un poème commençant ainsi :

Je voudrais t'emporter dans un monde nouveau...

murmura : Egoïste !

Les femmes ne goûtent la chimère qu'un instant comme un spectacle rapide, vite monotone. Les mondes nouveaux la séduisent peu. Qu'on illumine d'amour leur vieux monde, c'est ce qu'elles demandent : elles sont sages.

Mais leur sagesse a des lacunes, et comme elles reçoivent, infidèles, la mort, elles la donnent volontiers aux infidèles ou aux indignes et se la donnent à elles-mêmes par haine ou par orgueil. Ainsi donc a péri cette jeune actrice, qui pourra passer désormais pour le type même de la femme impulsive. C'est en amour que l'on est le plus imprudent, et c'est là qu'on devrait être le plus prudent. Une vie se trouve par une rencontre changée bout pour bout, ou du moins aiguillée selon un angle très différent. Les hommes, généralement fiers de leur volonté, n'aiment pas cela, mais il faut bien qu'ils en conviennent, s'ils ont quelque bonne foi, quand l'œuvre est accomplie. Ils ne sont pas tous, d'ailleurs, comme Antoine, à la merci du nez de Cléopâtre. Ceux qui sont incapables de vaincre une impulsion

sensuelle le sont presque toujours de surmonter une impulsion sentimentale. La mode, d'ailleurs, n'est pas au sentiment ; elle est à l'humanitarisme et il y a des jeunes, dit-on, qui, par amour de l'humanité, méprisent l'amour de la femme. Ainsi les chrétiens fervents aiment Dieu d'abord et ne donnent à la créature que les restes de l'amour divin.

Je préfère vraiment la passion humaine toute pure. On peut d'ailleurs la cultiver et en faire une belle fleur. La culture de la sensibilité est encore ce qu'il y a de plus profitable à l'intelligence. Le monde est fait de matière ; c'est par les sens qu'on le comprend. Ce n'est que momentanément, et pour des besognes bien déterminées, qu'il est permis de dissocier l'intelligence et la sensibilité. Dans l'ordinaire, il faut qu'elles marchent ensemble, du même pas, comme d'inséparables compagnes. Ainsi se font les belles vies, c'est-à-dire les vies complètes.

Juin.

298

Les Sœurs latines. — Le voyage d'Ita-

lie a remis à la mode quelques sottes manières de dire que l'on croyait mortes : sœurs latines, races latines, expressions aussi justes et aussi claires que, par exemple, races sanscrites ou sœurs sanscrites. Les plus élémentaires dissociations dépassent la force du cerveau moyen : le petit journaliste et le grand politicien ne sont pas moins que la foule incapables de séparer l'idée de race de l'idée de langue. Mais c'est un peu bête, tout même, de qualifier de citoyen latin un paysan de la Hague ou du Ponthieu, sous prétexte qu'il parle une langue, qui n'est que du latin modifié par la forme des appareils vocaux.

Peut-être que ces manières de dire sont des manières allemandes. La patrie allemande, en effet, est une patrie linguistique. La patrie française est une patrie géographique. Strabon avait déjà discerné les traits généraux de la figure géographique de la France; il avait noté leur harmonie : il considérait la Gaule comme un organisme. L'Allemagne n'a pas de figure. Même quand on y parlait plusieurs langues et des centaines de patois, la France existait ; l'Allemagne, malgré sa quasi unité de langue, n'a trouvé que récemment une unité territoriale, peut-être factice. La langue est peu de chose.

Le hasard d'une conquête a pu imposer aux habitants de la Gaule l'usage du latin, comme langue interprovinciale et internationale; cet usage, d'abord restreint, a pu, par son utilité, s'imposer à presque tous et faire oublier les langues premières. Cela n'a pas eu d'autre importance : les physiologies sont restées les mêmes, parce que le climat demeurait le même, parce que le sol, père de toute vie, demeurait immuable.

La population de la Gaule avant la conquête appartenait à trois groupes : le groupe ibérique, le groupe germanique, le groupe celtique. L'opposition très nette qui se voit aujourd'hui entre les Français du Nord et les Français du Midi existait plusieurs siècles avant la conquête romaine. Les voyageurs, grecs, en passant la Garonne, avaient la sensation d'entrer dans un autre monde. C'est le sang ibérique, bien plus que le sang romain, qui, après le sol et le climat, a fait les Méridionaux.

Mais c'est à l'Est surtout que la France se rattache. « La substance même de notre civilisation, dit M. Vidal de La Blache, est de provenance toute continentale. La période organique où s'élabore la personnalité de la France embrasse une énorme série de siècles d'influences terrien-

nes accumulées. L'arbre de nos origines étend au loin ses racines sur le continent. » Et il dit encore : « La France a éprouvé du côté de l'Allemagne une difficulté particulière à dégager son existence historique et à marquer ses limites. » Et encore, ce qui est d'un style admirable : « La France a participé, vers l'Est, aux palpitations d'un grand corps ; beaucoup d'éléments nouveaux sont entrés par là dans sa substance et dans sa vie »

C'est cette pression constante du continent qui a empêché l'expansion en Europe des Celtes, qui ont planté leurs dolmens jusque dans le nord de l'Afrique. Il s'est toujours produit, dirigé vers la France, un irrésistible courant d'émigration, et cela dès la plus haute antiquité. C'est par l'est que la civilisation est entrée en Gaule. « Une vie circule à travers l'Europe centrale. Il est donc permis de parler d'anciennes voies de migrations et de commerce ayant relié la partie du continent qu'occupe la France à celle qui s'étend vers l'est par le Danube ou par les plaines méridionales de la Russie (1). » La plus ancienne civilisation des Gaules, en somme, est asiatique; elle vient du sud du Caucase. C'est

(1) Vidal de La Blache, *Tableau de la Géographie de la France*, p. 37

de là que nous ont été apportés la plupart de nos plantes alimentaires, de nos animaux domestiques. Pendant bien longtemps, cette voie orientale fut une des seules qui nous reliât directement au monde civilisé. Cependant d'autres migrations descendaient du Nord, le long des côtes vertes. « Quand les Normands arrivèrent, ils trouvèrent déjà des prédécesseurs sur nos rivages. Il faut donc tenir compte aussi, dans nos origines, de ces attaches avec les premières civilisations des mers du Nord, bien que postérieures par la chronologie et certainement moindres en importance que les rapports d'âge immémorial avec l'Ibérie et l'Europe centrale. »

Mais tous ces mouvements vers la France, arrivés en France, mouraient ou se fondaient dans le mouvement organique du pays. Il y a dans ce coin du monde une grande force d'assimilation. « Les contrastes s'y atténuent ; les invasions s'y éteignent. » La cause, il faut assurément la chercher dans le sol et dans le climat, qui, étant extrêmement variés, permettent les adaptations les plus diverses. Un Sicilien et un Hollandais peuvent retrouver en France leur climat natal. Ils s'attachent facilement à un pays qui leur demande si peu d'efforts, qui va au-devant d'eux, leur tend les bras, les conduit

comme par la main au site qui convient à leur naissance. La Gascogne est encore l'Espagne, la Normandie continue l'Angleterre, la Lorraine est une des pointes de l'Europe; mais ces régions si diverses, et toutes les autres, ne se joignent pas brusquement; elles s'unissent par des nuances : en voyageant le long de ces nuances, on ressent une impression très douce d'uniformité; en passant rapidement de centre en centre, on éprouve, au contraire, l'étonnement des contrastes.

Appeler latine cette belle figure géographique, c'est d'une raillerie un peu forte, du genre de celles qui consistent à faire abstraction de toutes les qualités d'une personne pour la nommer d'après une manie ou un accident. L'invasion romaine ne fut que la première des grandes invasions historiques dont les éléments vinrent successivement se fondre dans ce grand creuset qui s'étend du Rhin aux Pyrénées. Elle a laissé de son passage une empreinte certaine, la langue. Reste à savoir comment cette empreinte s'est marquée. Qui a latinisé la Gaule? Les administrateurs romains ou les prêtres romains? Il me semble très probable que la conquête linguistique de la Gaule fut l'œuvre de l'Eglise et non de l'administration romaine. La Gaule ne produisit,

même dans les premiers siècles de la conquête, presque aucune littérature laïque ; les poètes, les orateurs sont chrétiens. C'est la religion qui a imposé sa langue, comme elle le fait encore aujourd'hui en Orient. Il serait peut-être juste d'appeler la France un pays romanisé ; il est absurde de l'appeler un pays latin.

L'empreinte fut double : de langue et de religion, l'une et l'autre encore aujourd'hui inséparables. Mais dès qu'elle fut bien marquée, dès que l'œuvre fut achevée, une dissimilation s'opéra aussitôt. Tandis que l'Eglise gardait intacte la langue qui lui avait servi à dominer le peuple, le peuple, perdant sa ferveur, ou incapable de résister plus longtemps aux efforts naturels de sa physiologie, commença de traiter le latin avec familiarité. Ainsi se forma le français. Cela prit une tournure décisive au moment des invasions germaines : de là le nombre assez élevé de mots allemands qui figurent dans l'ancien français et qui ont duré dans le français moderne.

Il y a cependant beaucoup de personnes qui croient que la Provence est une région particulièrement latine, et que le provençal est plus voisin de l'italien que du français. Sans doute la Provence a toujours eu d'étroites relations avec l'Italie, mais c'est une question de savoir si elle

a été plus influencée par l'Italie qu'elle ne l'a influencée elle-même. Pour certaines périodes de l'histoire, au XIIe siècle, par exemple, c'est la Provence assurément qui est la nation directrice, et l'Italie la nation imitatrice. Plus tôt, ou plus tard, il en fut peut-être différemment ; mais si les habitants, et les plus divers, du sol français ont toujours été volontiers assimilateurs, ils se résolvent difficilement à l'imitation : leur vanité, à défaut de force meilleure, les préserverait de cette faute.

Quant au provençal, ce n'est aucunement une langue italienne, mais bien une langue française. Les travaux philologiques de M. Antoine Thomas ne laissent aucun doute sur ce point. Les règles générales de la phonétique française sont entièrement applicables au provençal. Les mots latins, soit qu'ils aient passé les Alpes, soit qu'ils aient débarqué à Marseille, subissent une transformation fondamentale qui ne se modifiera plus que par des nuances, il est vrai très aisément discernables, au cours de leur voyage ultérieur, qu'ils aillent jusqu'à Valognes ou jusqu'à Liège. Mais le provençal ne peut être considéré que par métaphore, comme une étape entre le latin et le français. La vertu linguistique française s'est exercée dans presque toutes les pro-

vinces de France au même moment, ou à des moments peu distants, à mesure que la population se trouvait initiée par l'Eglise à la langue sacrée. Les groupes langue d'oc, langue d'oïl, sans être factices, n'ont pas de limites précises ; dans leurs centres les plus tyranniques, les parlers d'oc sont clairement du français, et qui ne s'éloigne pas plus de notre langue moyenne que le wallon, patois d'oïl contracté à l'excès, comme pour faire, aux deux extrémités du domaine linguistique latin, pendant au portugais si rude et si condensé.

Quelle langue parlerions-nous sans les missionnaires de l'Eglise romaine ? Il est impossible de s'en faire une idée exacte. Mais le fond sans doute eût été celtique, avec un vocabulaire très chargé de mots germaniques, scandinaves et, dans le sud, ibériques. Que le celtique ait entièrement disparu, cependant, de la langue française, cela donne à penser ou que ses dialectes étaient très diversifiés, ou que la population autochtone était très rare ; mais il est possible aussi que l'effort destructeur des missionnaires se soit acharné sur une langue qui était la matrice de toutes les superstitions populaires. Détruire une langue, c'est détruire la tradition. L'œuvre des religions importées est toujours

cela : il faut qu'un idéal remplace les usages. Crise terrible : elle se résolut en Gaule par la disparition totale des dialectes indigènes. Ce qui en demeure dans la langue française est insignifiant ; ce qui en demeure dans les noms géographiques est assez obscur.

L'évangélisation des Gaules aurait pu se faire en grec. C'est en grec qu'elle fut commencée. Irénée, à Lyon, avait formé un centre grec, de langue et de pensée. Rome, plus voisine, mieux outillée, plus ambitieuse, vint lutter à la fois contre les Grecs et contre les Celtes. Elle fut facilement victorieuse, grâce au prestige de l'Empire, grâce à la débilité qui atteint tous les vaincus. Mais ce fut un hasard, comme le christianisme même. Or, sans le christianisme, la Gaule n'aurait jamais été romanisée. C'est faute d'avoir considéré cet élément, l'œuvre des missionnaires, que l'on se demande encore comment l'administration romaine a pu si rapidement imposer sa langue en de si vastes régions. Mais le doute n'est guère possible : nous sommes, linguistiquement, les fils de l'Eglise romaine. Et si le français, malgré de violentes tendances au patois (songer aux mots tels que : eau, feu, pou), a gardé une forme nettement latine, il le doit à la culture et à la tutelle ecclésiastiques. Dans les siècles

qui précédèrent la Renaissance, l'influence du latin est déjà prépondérante sur notre langue : le latin est le réservoir naturel où puisent les lettrés. Dès le onzième siècle, les gens d'Eglise mettent en circulation des mots, tels que : *auto rité*, *créature*, *élément*, *vérité*, *innocent*, acceptés, mais non formés par le peuple.

En résumé, parenté de langue ne signifie nullement parenté d'origine. L'Italie et la France parlent des langues évidemment sœurs. Ethnographiquement, les habitants des deux régions n'ont presque rien de commun. Ou bien, ce qui serait, dans cet ordre d'idées, commun à certaines régions françaises et au nord de l'Italie serait aussi commun à ces mêmes régions et à telles provinces allemandes. Dire de la France et de l'Allemagne, « sœurs germaines », sans être exact, serait peut-être moins absurde. Il ne faut pas oublier, en effet, que, si la Gaule a été une province romaine, elle a été depuis, et pendant plus longtemps, un royaume germain. Toute aristocratie conquérante finit par imposer au peuple son sang. Si les rares patriciens romains égarés en Gaule purent çà et là modifier la teneur du sang celto-ibérique, quelle ne fut pas la puissance d'infiltration du sang germain? La Gaule fut divisée en fiefs entre les chefs francs; les évê-

ques mêmes, à ce moment, sont Francs ; que de causes de mélange ou, si l'on veut, de corruption du sang originel !

L'Italie est un pays de belle civilisation. Elle a conservé de précieuses traditions romaines ; c'est par elle que l'antiquité nous a été connue. Mais elle n'est pas notre sœur, le langage excepté ; elle est notre voisine. La physiologie moyenne des Italiens, même du nord, diffère extrêmement de la moyenne physiologique française. Je crois que les Italiens nous sont supérieurs en plusieurs points. Mais la race française, ou ce que l'on appelle ainsi, a de très grands mérites : elle les doit à son climat, à son sol, à ses rivières abondantes. Une race est fille du sol exactement comme les arbres. Lièvres d'Allemagne, dit-on aux halles, et cela signifie : de qualité médiocre. Il en est de l'homme de France comme du gibier de France : le sol lui a donné sa valeur et sa saveur.

Juillet.

299

George Sand et l'Amour roman-

tique. — Des amours les moins secrets, nous ne connaissons presque jamais que les paroles par lesquelles les amants cherchèrent à s'expliquer à eux-mêmes et l'un à l'autre leur état d'âme. Tout le reste, c'est-à-dire l'essentiel, nous échappe : de là l'insécurité de nos jugements sur ces crises singulières, belles et rares. Nous sommes dupes des paroles, comme nous le sommes des costumes. L'amour d'une dame coiffée du hennin, l'amour d'une dame en paniers, l'amour d'une de nos contemporaines, il semble qu'ils doivent différer beaucoup, autant que le langage qui les accompagna et qui fut leur musique. Les écrivains sont surtout attentifs au langage : aucun n'a manqué de constater que les amours de Sand et de Musset expriment leurs sentiments en langage romantique. De là à confondre l'amour et la langue qu'il emploie il n'y avait qu'un pas. Au langage romantique doit correspondre un amour romantique : cela va de soi.

Pour continuer cette dissertation, en se faisant bien comprendre, il faut donner une définition générale du romantisme. Il sera, si l'on veut : la passion prise comme règle et mise au-dessus du devoir. Mais qu'est-ce que cela, sinon la définition même de l'amour? L'amour est

nécessairement romantique, et il n'y a pas eu, vers 1830, un amour romantique particulier, prenant une forme très différente de celles que prit toujours la passion en n'importe quel siècle. Il s'écrit aujourd'hui des lettres d'amour qui seront dans soixante ans aussi romantiques, peut-être, que celles de Musset; et celles de George Sand le sont moins, peut-être, que les billets de la Religieuse Portugaise.

L'amour, dès qu'il naît, se manifeste ainsi : il crée dans l'amant une sorte de centre nerveux factice (quoique bien réel dans ses effets), où viennent retentir toutes les émotions, quelle que soit leur nature. L'ancien centre ne fonctionne plus que pour les choses indifférentes ou les opérations purement intellectuelles. En d'autres termes, toutes les pensées viennent se fondre dans la pensée dominante; un intérêt plus fort régit tous les autres intérêts. Si cet état était poussé aux dernières limites, il aboutirait à la monomanie. On en voit des exemples. Mais il suffit qu'il existe, sans dépasser les bornes de la raison, pour influencer nos jugements, notre vision de la vie, notre manière générale, de sentir et de réagir. Stendhal montre un amant qui, à une première déception, veut se rejeter vers les ordinaires plaisirs de la vie, qui jadis lui

suffisaient. « Il les trouve anéantis. » L'exemple et le mot sont parfaits : il y a un dessèchement de toutes les fleurs, au profit d'une fleur unique, qui devient énorme, envahit tout le jardin, s'empare de toutes les couleurs, de toutes les odeurs (1).

L'amour est le triomphe de l'unité; il devrait être un principe d'ordre. Mais c'est l'ordre organisé par un despote qui tient pour nuls tous les intérêts étrangers à sa personne. L'amour ne plie que sous la force ; quand il est le plus fort, il annihile tout. L'amitié ne lui résiste pas toujours, ni les sentiments de la famille. Quant aux serments antérieurs, ils tombent en poussière à son approche. Il ne connaît d'autre morale que celle qui le favorise, et il dit, selon Chamfort : « Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, il me semble toujours que, quels que soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parents, etc., les deux amants sont l'un à l'autre, de par la nature, qu'ils s'appartiennent de droit divin, malgré les lois et les conventions humaines (2). » Et voilà

(1) Stendhal a dit encore (*Fragments divers*, VI): « Une marque que l'amour vient de naître, c'est que tous les plaisirs et toutes les peines que peuvent donner toutes les autres passions et tous les autres besoins de l'homme cessent à l'instant de l'affecter. »

(2) Stendhal dit plus rapidement, mais moins bien (*Fragments*,

toute la théorie de l'amour romantique, formulée cinquante ans avant George Sand par un philosophe ironiste et amer. Il est vrai que cette théorie n'est pas seulement celle de l'amour romantique; elle est celle de l'amour même. La Religieuse Portugaise ne parle pas autrement que Chamfort: religieuse, elle a oublié ses vœux pour se donner à son amant; religieuse, elle lui demande, quoique en vain, de l'arracher à son couvent, de l'emmener en France. Il n'y a plus pour elle de lois, ni sociales, ni familiales, ni chrétiennes; il n'y a plus que sa passion.

Si l'on faisait un parallèle entre George Sand et la Religieuse, il ne serait pas en faveur de l'auteur de *Lélia*. Cette femme, dont on ne connaît pas sûrement le nom, qui ne vit dans la tradition que par le hasard qui a conservé cinq de ses lettres, dont l'amant fut un sot et un ingrat, cette obscure nonne d'un couvent de Portugal est un des beaux types féminins de l'humanité passionnée. C'est elle que les amants devraient prendre pour patronne: ceux qui ont une passion dans le cœur ont-ils jamais lu sans trembler ces lettres toutes pleines d'une sensibilité dont l'excès même ne trouble pas la noblesse?

ÇIV) : « Une femme appartient de droit à l'homme qui l'aime et qu'elle aime *plus que la vie*. » *Plus que la vie* est inutile.

Ce qui peut sembler particulier au romantisme, c'est la glorification de la passion, mais c'est J.-J. Rousseau qui a inventé cela.

La nature étant bonne, la passion, qui est involontaire et naturelle, doit être bonne aussi. Si elle fait souffrir, c'est d'une souffrance particulière, meilleure que l'indifférence. Les anciens craignaient la tyrannie de l'amour. Pour employer les expressions de Stendhal, ils accueillaient avec joie l'amour-goût, mais redoutaient, comme un mal divin et terrible, l'amour-passion. Il y a beaucoup de nuances entre ces deux amours. Celui qu'a célébré George Sand pourrait être appelé la passion-caprice. Il s'agit d'une folie qui durera six mois, dont on guérira par un voyage, qui servira de thème pour de prolixes écritures. Le caprice échevelé qu'elle éprouva, d'une façon intermittente, pour Musset, de 1833 à 1835, ne l'empêcha nullement de rédiger, pendant ce temps-là, trois ou quatre romans. C'était une nature fort calme, « chaste », dit Balzac, toute cérébrale, et il est fort probable que ses lettres d'amour sont, en grande partie, de la littérature. Elle écrivait froidement d'extravagantes tirades; elle posait pour son amant et pour la postérité. « Le monde n'y comprendra jamais rien », dit-elle. Ainsi, elle sait qu'un jour

ou l'autre on ouvrira les rideaux, et elle jouit de l'étonnement du public devant une passion si littéraire.

Cependant, nous ne sommes pas si étonnés que cela ; ou, si nous le sommes, c'est de l'attention qui farde avec tant de soins des sentiments dont il faut bien admettre la sincérité foncière. Penser au public, pendant que l'on aime, quelle aberration ! La maîtresse cérébrale de Musset fut plus naturelle avec Pagello. Ce Vénitien, du moins, était à sa place à Venise, dans son cadre normal. Les « Amants de Venise », eux, que faisaient-ils dans cette cité lacustre ? Voilà la part stricte du romantisme : la recherche d'une ville célèbre et pittoresque pour y corser des émotions chétives. Mais c'est une erreur. On n'aime bien que dans sa terre natale ou dans un lieu où l'on a d'abord vécu dans l'indifférence ou dans l'attente : une des surprises de l'amour, c'est la coloration différente qu'il donne à un spectacle accoutumé. Ces arbres, cette rivière, ces maisons, comme tout s'est modifié depuis quelques mois ! Cela aide à comprendre des métamorphoses intimes qui souvent échappent d'abord parmi la nouveauté des impressions. Rien de tout cela n'est possible, si on change de climat. Il n'y a que les amours déjà malades qui

ont besoin de voyager. Musset et Sand, quand ils partirent pour Venise, vivaient ensemble depuis six mois, quai Malaquais. Ils allaient à Venise pour soigner leur amour et trouver, s'ils ne pouvaient le remettre sur pied, un décor historique et noble pour son agonie.

L'amante, en cette histoire, est peu intéressante. Comment croire tout à fait à ce grand amour qui pleure le jour sur l'épaule de Musset et soupire la nuit sur l'épaule de Pagello? Il y a des femmes — et des hommes — qui doivent jouer cette comédie cruelle; mais que penser de la femme qui accepte ce rôle sans y être obligée et s'y complaît, et s'y vautre? Pas de sensualité: l'explication de Balzac est peut-être bonne : les femmes les moins sûres sont celles qui sont le moins sensibles à la volupté. Elles ne pensent pas à leur corps et le donnent sans y prendre garde, au moment de l'exaltation sentimentale. Les sensuelles, au moins, savent la valeur de ce qu'elles laissent prendre, et elles ne le cèdent pas sans s'en apercevoir. George Sand, ayant un caprice pour Mérimée, lui disait, le premier soir, ces mots comiques : « Viens, Prosper, tu verras que mon âme n'est pas corrompue! » Il n'y a vraiment aucune excuse à de telles amours. De nos jours, elle eût fait du sport.

Cependant il faut laisser les hommes et les femmes vivre ou se distraire de la vie comme ils l'entendent, c'est-à-dire selon leurs tendances naturelles ou celles que déterminent en eux les idées à la mode. George Sand suivit toujours la mode ; elle fut de son temps, année par année, amant par amant. Chacun de ses romans, on l'a dit cent fois, est l'œuvre de son maître du moment, autant que son œuvre personnelle : un style flasque et déclamatoire fait l'unité de l'ensemble. Quel fut son plus grand plaisir, l'amour ou la littérature? Elle ne séparait pas ces deux exercices : l'amour l'inspirait et la littérature la reposait. Quand elle prit de l'âge, son activité se concentra sur la littérature : de cette période datent tous ces romans dont on ne peut sans surprise lire les titres dans un dictionnaire, car aucun n'a laissé même un souvenir, si ce n'est un ou deux récits champêtres, vantés par les lettrés du Berry. Cette gloire universelle finira par être un petit dieu local. *Indiana* ou *Lélia* sont aussi impossibles à lire que le *Grand Cyrus*. Il restera qu'elle a joué un rôle, qu'elle a beaucoup travaillé, couché avec beaucoup d'hommes célèbres. Cette vie bien remplie, terminée par une vieillesse calme, fut certainement agréable à celle qui la vécut. Elle n'eut jamais l'occasion

de dire comme Musset : « Le seul bien qu'il me reste au monde est d'avoir quelquefois pleuré. » Mais Musset, qui est un grand poète, est un mauvais type d'humanité. Il ne faut pas vanter les larmes ; la douleur déprime, et, pour vivre, de la force est nécessaire, ou l'indolence. George Sand fut une force indolente.

Août.

300

Le Quatorze Juillet aux champs. — Cette fête, à la campagne, consiste en ceci : qu'on ne reçoit pas son courrier, qu'on ne peut expédier ni une lettre, ni un télégramme. Ceux qui l'instituèrent selon ces conditions rigoureuses croient sans doute que la pensée de la prise de la Bastille suffirait à occuper l'esprit des citoyens méditatifs durant cet anniversaire mémorable. Un sentiment religieux les guidait, car il y a la religion de la Révolution comme il y a la religion du Sacré-Cœur, et l'une et l'autre font également sourire ceux qui savent sourire. On n'institue pas des fêtes par décret. On peut légaliser les fêtes spontanées : c'est ce que fit l'Eglise romaine, autrefois; et pour cela la plu-

part des fêtes qu'elle institua ainsi après coup se chôment encore.

Le nombre des hommes dont la politique émeut la sensibilité est aussi restreint que le nombre des hommes que gouverne le sentiment religieux. La vie de presque tous, ce sont les faits, gros et menus, de leur vie quotidienne, d'intérêt, de vanité, d'affectivité. On ne s'intéresse vraiment qu'à ce que l'on sent physiquement; le reste est une représentation le plus souvent très fugitive. C'est pourquoi j'aurais préféré, le quatorze juillet, recevoir mon courrier, et qu'on n'eût pas pris la Bastille il y a quelque cent quinze années.

301

L'Instruction des femmes et les congrégations. — Voici une petite ville, mais centre intellectuel de toute une région, où l'on vient de fermer tous les pensionnats tenus par des religieuses. Or, il n'y en a pas d'autres, ni dans cette petite ville, ni dans aucune ville des environs. Que vont devenir les jeunes filles ? Il se fondera quelques institutions laïques où fréquentera une très petite partie des adolescentes exilées de leurs couvents; les autres reste-

ront chez elles, n'apprendront plus rien, et se dessécheront dans ce particularisme familial, si fort en province. Cela diminuera-il l'esprit de religion dans les femmes ? C'est peu probable. Les couvents ne sont pas, autant qu'on le croit, des centres de piété très intense ; le décor y tient autant de place que la prière. Même médiocre, l'instruction que donnait le couvent avait sa valeur, au moins éducative : pas d'instruction du tout, ce sera vraiment trop peu.

On a été un peu vite. Les couvents sont fâcheux, mais ils ont encore leur utilité. Avant de les détruire, il fallait, par d'autres organes, assurer la fonction qu'ils accomplissent actuellement. La fauchaison est trop brutale. Il y a des moments où l'on croirait que M. Combes n'est qu'un dévôt déguisé qui n'arrache l'herbe religieuse qu'avec la certitude qu'elle repoussera plus drue et plus verte. On nous prépare d'affreuses réactions.

302

Le Délire du diplôme. — L'aventure de ce sénateur qui voulut se faire sacrer bachelier en droit et n'y réussit pas est assez curieuse par l'état d'esprit dont elle est le signe. Ce sénateur

est un ancien professeur, agrégé des lettres et peut-être docteur. Ces titres universitaires, et tous les titres moindres qu'ils supposent, sont pour cet esprit à compartiments les signes de sa science et plus encore, les preuves. Pour ces sortes d'hommes, on n'a de savoir qu'autant qu'un diplôme en certifie. Il pouvait étudier le droit, et c'était son devoir, étant législateur. Cela ne pouvait lui suffire. Eût-il acquis la science juridique d'un Cujas ou d'un Demolombe, qu'il n'en eût fait aucun cas, si un diplôme ne l'eût point avérée. La science, pour ce personnage qui nous étonne, ne va pas sans le certificat. Lui eût-on contesté la valeur d'une opinion, il sortait son diplôme. Ainsi voit-on des gens suspects montrer, si on semble douter de leur désintéressement, d'honorables certificats. Et ils en ajoutent un nouveau volontiers à leur collection. Ce sénateur, déjà trop diplômé, voulait sur le tard acquérir un dernier parchemin. Ridicule de l'avoir raté, il l'eût été peut-être davantage de l'avoir conquis. Car s'il est sage de briguer un diplôme dont on fera, en somme, un instrument préparatoire et indispensable de travail, il est absurde de courir après un parchemin vain. Aurais-je plus d'autorité, vraiment, pour juger d'un livre, si j'étais docteur ès lettres ? Ce séna-

teur le croit peut-être; pas moi. Nous connaissons les critiques doués de tous les titres universitaires et de quelques autres encore dont la parole, quoique pesante, est sans poids. S'il les énumérait, cependant, ces titres, dessous sa signature, qui sait si près des sots son crédit n'augmenterait pas ?

C'est peut-être là-dessus que comptait le sénateur. Un homme qui veut arriver ne doit jamais négliger les deux puissances, la bêtise et l'ignorance. Ce sont deux solides points d'appui, et sur lesquels on peut insister sans crainte.

A un autre point de vue, le diplôme a cette utilité d'être une enseigne et même qui offre de relatives garanties préliminaires. Un médecin n'est pas nécessairement un bon médecin, mais on peut tout de même le tenir pour capable d'un certain jugement particulier. L'écriteau qui la marque nous permet, en somme, de ne pas nous égarer et de frapper à la porte qu'il faut, quittes, entrés dans la maison, à y recevoir des soins médiocres. Le diplôme évite donc à la plupart des hommes des pertes de temps, et c'est un point à considérer dans une civilisation aussi agitée que la nôtre. Il est le signe abréviatif d'une fonction réelle ou possible; mais il n'est que cela.

Le diplôme, apparence utile, ne couvre sou-

vent qu'une réalité fictive. Il ne permet pas de préjuger de l'intelligence, et sans l'intelligence, pourtant, la science garantie par le diplôme reste inerte, comme de la pâte sans ferment. Il n'affirme pas davantage le talent, qui est l'art d'utiliser les notions acquises en même temps que les dons naturels. Il indique l'existence de ces notions, et rien de plus. C'est beaucoup. On pourra trouver aussi que c'est trop, car de l'existence du diplôme le public est trop souvent amené à croire à l'existence de l'intelligence et du talent; et il y a méprise.

La vie, d'ailleurs, est faite de méprises; elle est peut-être basée sur la méprise. Nous passons nos instants à nous tromper sur la valeur des choses et des hommes, et souvent cela nous est agréable et même utile. S'il régnait un accord parfait entre nos jugements et la réalité, l'exercice même de la vie nous paraîtrait bientôt fastidieux. On est mécontent d'avoir été trompé, mais comme on est content de l'être, souvent, au moment même où on l'est! L'homme le plus heureux est celui qui est capable de subir le plus naïvement les mensonges nécessaires de la vie. Il y a même une certaine naïveté acquise — parfois chèrement — qui mettra volontiers sur le même plan le mensonge et la sincérité. Sont-ils

si rares, les hommes désabusés qui savent, par exemple, se contenter de l'apparence de l'amour? Ils n'ignorent pas que la sincérité n'ajouterait rien à l'excellence de la mimique dont ils sont les dupes contentes : et ce bonheur factice ne l'est pas tant qu'on pourrait le croire. Qui pourrait d'ailleurs oser, dans la catégorie sentiment, être juge de la sincérité d'autrui, alors qu'on a tant de peine à s'assurer de sa sincérité propre? Deux mensonges peuvent fort bien donner d'excellentes illusions réciproques; il y faut seulement une certaine habileté et une bonne volonté décidée.

Septembre

303

M. Waldeck-Rousseau et quelques autres hommes d'Etat. — On fut généralement d'accord, il y a quelques semaines, pour considérer M. Waldeck-Rousseau tel qu'un grand homme d'Etat. Cela pourrait être un éloge suprême ; mais la médiocrité de cette corporation enlève à ce jugement beaucoup de son importance. Tout est relatif « en nous et hors de nous ». M. Waldeck-Rousseau excellait dans la politique plutôt que dans l'aquarelle et les talents de

l'orateur dépassaient en lui ceux du pêcheur à la ligne. Comme chef de gouvernement, on trouve à peine à qui le comparer. Son prédécesseur était un professeur de belles-lettres, honorable et têtu ; son successeur est un théologien féroce, plus voisin certes de Calvin que de Richelieu. Dans un monde où les hommes politiques font de la politique à peu près comme les hommes de théâtre font du théâtre, M. Waldeck-Rousseau parut un prodige. Il arrivait les mains dans ses poches, une petite cravache dissimulée dans sa manche, l'air froidement goguenard et, sans lâcher sa cigarette, il improvisait une fort jolie représentation. Les parlementaires dansaient comme un seul homme, les yeux fixés sur leur dompteur.

Il savait faire travailler. Malheureusement il avait des distractions, étant plein de bovarysme. Il y a des trous dans les meilleures de ses comédies, et aucune ne se termina jamais par un dénouement raisonnable, ni surtout conforme à ce que pouvait faire prévoir le premier acte.

Il y a deux sortes de créateurs : ceux qui sont supérieurs et ceux qui sont inférieurs à leur œuvre. Faire plus beau ou moins beau que soi, cela arrive, sans que les causes en soient faciles à déterminer, dans la génération intellectuelle

comme dans la génération physique. M. Waldeck-Rousseau fut supérieur à son œuvre. Mais, dans ce cas particulier, il ne sera peut-être pas impossible de découvrir pourquoi. Une œuvre n'est pas finie quand elle est écrite, peinte ou promulguée. Elle est née à la vie, voilà tout. Elle est livrée aux hommes ; elle deviendra ce que les hommes la feront. Pour vivre, pour croître, il faut qu'un être tombe dans un milieu qui ne soit ni trop hostile, ni trop favorable. Il y a également à craindre pour lui ou l'étouffement ou un développement trop rapide et excessif. Une lutte dont l'être sort vainqueur, voilà les meilleures conditions.

Or, les deux grandes œuvres de M. Waldeck-Rousseau, la loi sur les syndicats et la loi sur les associations, furent également accueillies avec une faveur violente et passionnée. Le terrain où il les jetait était trop riche ; le climat, trop chaud. La végétation fut extravagante. Des lois d'organisation et de liberté sont devenues, en peu d'années, dans un tel milieu, des lois de désordre et de tyrannie.

Je n'insisterai pas. Je me sens trop individualiste pour goûter, soit au point de vue esthétique, soit au point de vue social, les deux célèbres inventions de M. Waldeck-Rousseau. L'a-

bolition des corporations avait certainement été l'une des œuvres les plus utiles de la Révolution, car cela libérait l'individu intelligent du joug des majorités de médiocres. Le meilleur mécanisme social serait celui qui favoriserait la force aux dépens de la faiblesse, la santé aux dépens de la maladie. La civilisation est née de telles pratiques ; la méthode inverse la détruira. On peut, il est vrai, rêver d'un nouvel ordre de choses ; mais on peut parier que ce nouvel ordre de choses ne sera pas plus agréable que l'ancien, et qu'il sera aboli à son tour.

Agir, que c'est difficile ! On ne sait jamais ce que l'on fait. Mais les hommes agissent-ils vraiment ou sont-ils agis ? La volonté n'est qu'une illusion, dans les actes sociaux comme dans les actes individuels. Ici et là il ne se fait jamais que ce qui doit se faire : les combinaisons psychologiques sont aussi impérieuses que les combinaisons chimiques. Les grands esprits en subissent les lois aussi bien que les médiocres. De grandes choses ont été accomplies par de petits hommes et réciproquement. En politique, où le résultat est tout, l'homme qui a réalisé un grand dessein est généralement tenu pour un grand homme d'Etat, et cela est juste au point de vue social ; cela ne l'est pas au point de vue philosophique.

Que M. Waldeck-Rousseau ait été, intellectuellement, supérieur à Jules Ferry, cela ne semble pas contestable. J'appellerais même volontiers Jules Ferry un petit esprit, une cervelle rétrécie : et cependant, son œuvre, qui reste, est considérable. Celle de M. Waldeck-Rousseau, déjà gâchée par ses successeurs, n'est plus qu'un amalgame de contradictions. Jules Ferry eut le désir de donner à la France un empire colonial, et il a réussi. Toutes nos colonies récentes lui doivent, en principe, leur existence. Un homme d'un haut génie n'eût pas mieux fait. Peut-être Jules Ferry dut-il son bonheur à ceci, qu'il agissait dans le sens de la tradition française ; M. Waldeck-Rousseau n'eut que le sens de la tradition républicaine, qui est très loin de se confondre toujours avec la première.

Il avait une certaine ingénuité, ce politicien de tenue ou de pose sceptique : il croyait à la toute-puissance des lois. Faiblesse de jurisconsulte. Elevé parmi les codes, les arrêts et les commentaires, il s'imaginait que les lois ont une influence non seulement sur les volontés, qu'elles plient nécessairement, mais aussi sur les sensibilités : qu'on détermine, par exemple, le goût des associations civiles en les rendant licites et que l'on diminue le goût des associations religieuses

en les rendant illicites. Je crois qu'il en est des lois qui veulent régir les choses de la religion comme de celles qui veulent régir les choses de l'amour : elles ne servent qu'à exaspérer les désirs.

Mais il y a un fait plus général. Les lois de portée sociale arrivent presque toujours trop tard, parce qu'elles représentent, au jour de leur promulgation, un état d'esprit déjà ancien. Chaque génération a son idée fixe : elle ne la réalise le plus souvent qu'à la veille de sa disparition, alors que d'autres hommes sont nés à l'action, qui ne comprennent plus rien à ce vieil idéal. Il n'y a rien de ridicule comme les utopies périmées. On dit que M. Waldeck-Rousseau rêvait, sans trop le dire, d'unité morale. Si ce n'est vrai de lui, c'est vrai de ses successeurs, qui, d'ailleurs, sont encore plus vieux. Qu'il faut être vieux pour avoir, en un temps où toute originalité est un titre, de telles préoccupations ! Sans doute, cela est aussi l'idéal des socialistes, qui paraissent tout jeunes ; mais leur jeunesse a été fanée par les siècles. L'humanité marche certainement vers une différenciation toujours plus grande de chacune de ses moitiés. Jamais, dans les deux ou trois pays européens de vraie civilisation, l'homme et la femme n'ont été de mœurs,

de sensibilités, de costumes plus différents. Sans doute, c'est la femme qui se féminise, l'homme manifestant au contraire une certaine stabilité. Sous Louis XIV, les deux sexes sont vêtus de même, soie, velours, plumes et dentelles, mais l'avantage de la simplicité est alors du côté de la femme : c'est elle, à ce moment, la moins artificielle. Aujourd'hui, la différence des costumes est si grande qu'on croirait à deux espèces différentes. Ceci est l'extérieur ; l'intérieur, si on l'examinait sérieusement, n'offrirait pas, quoi qu'en pensent les féministes, de moindres dissemblances. Mais cela est fatal : le dimorphisme sexuel s'accentue à mesure que les sensibilités s'affinent. S'affiner, pour une sensibilité, c'est aller jusqu'au bout de sa puissance, de son instinct : et il me semble bien que nous en soyons là. C'est par le même motif que les caractères originaux de chaque individu tendent à sortir et à se manifester au détriment des caractères purement sociaux. Quand l'égoïsme règne, c'est une sottise de parler d'unité morale.

Il est trop tard et ce n'est pas M. Combes, disciple attardé, quoique brillant, de saint Thomas d'Aquin, qui nous rendra la foi en n'importe quel idéal. Tous les idéaux sont pourris et en fumier ; ils sentent mauvais. Une odeur

de corruption ou de mensonge sort de tous les manuels de morale ; mais celle qu'exhalent les nouveaux est la plus méphitique, venant d'une pourriture toute neuve et que le vent et le soleil des siècles n'ont pas atténuée.

Rêvons, s'il est permis de rêver, non pas d'unité, mais de multiplicité. Quoi ! voudrait-on une humanité plus humble encore qu'elle ne l'est, plus réduite en troupeau, plus docile à hurler en chœur, comme une tribu de singes ? Les rêves d'unité morale cachent des rêves de tyrannie : une horde homogène est facile à conduire.

Pour revenir à M. Waldeck-Rousseau, constatons une fois de plus, avec tous les peuples, tous les souverains, tous les journaux, qu'il est mort et bien mort. *Le Temps* a publié le plan de son foie.

Octobre.

304

L'Espéranto et la Science.— Le besoin d'une langue universelle ne semble pas universel. Il est assez facile de déterminer les catégories sociales que cela intéresse :

1° Le monde diplomatique et la haute société cosmopolite;

2° Les touristes et voyageurs occasionnels;

3° Le monde littéraire;

4° Le monde scientifique;

5° Le monde commercial.

Pour la première catégorie, la question est résolue. La langue de la diplomatie et du monde cosmopolite est le français.

Les voyageurs se font presque partout comprendre en Europe avec le français: hors de l'Europe, avec l'anglais.

Dans le monde littéraire international, la correspondance se fait en français; les Anglais eux-mêmes y viennent, si rebelles aux langues étrangères, ce qui est une force.

Dans le monde commercial, les usages doivent être variables. Je crois cependant que tous les éditeurs de Paris, par exemple, et une notable partie de leurs affaires se fait avec l'étranger, exercent leur commerce exclusivement en français.

Reste la question du monde scientifique. C'est à ce point de vue, naturellement, que le récent congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, tenu à Grenoble, s'est occupé de la « langue auxiliaire interna-

tionale ». Il y a eu un rapport, des discussions et, finalement, l'Association a renouvelé « son adhésion pleine et entière au programme de la délégation pour l'adoption d'une langue auxiliaire internationale ».

Il y a des choses surprenantes dans le rapport dû à M. Bourlet. Il nous affirme sérieusement que Descartes, Bacon et Leibnitz se préoccupaient, tout comme le congrès de Grenoble, et pour les mêmes motifs, d'une langue universelle. Cela eût été, de leur part, une bien grande preuve de naïveté, car cette langue scientifique internationale, ils la possédaient; c'était le latin ; et ils en usèrent, car la majeure partie de leurs ouvrages est écrite en latin. La chimère qu'ils poursuivaient, sans fièvre et plutôt par amusement, était bien différente. Croyant, surtout Descartes et Leibnitz, à l'unité psychologique absolue de tous les hommes, ils rêvaient d'une langue unique, rigide et mathématique, d'un algèbre verbal. Et si c'est une chimère, elle n'est pas déraisonnable ; elle l'est, en tout cas, beaucoup moins que celle du congrès de Grenoble.

Dans toutes les branches de la science, il se publie quotidiennement, en toutes les langues de l'Europe, des notes et des observations souvent,

paraît-il, d'un haut intérêt. Il ne suffit plus, pour un biologiste, de savoir à peu près lire les trois ou quatre grandes langues de l'Europe, il lui faut connaître aussi le russe, le suédois, le hongrois et le reste. C'est beaucoup. On conçoit donc le dépit d'un savant qui se trouve dans cette alternative: ou perdre la moitié de sa vie à apprendre des langages hétéroclites, ou se résigner à ignorer des travaux importants.

Cette alternative n'est peut-être pas aussi rigoureuse qu'on le pense; mais enfin, admettons-la, et voyons quelle utilité il y aurait pour la science et pour le public qui suit le mouvement scientifique à ce que les savants fussent en possession d'une « langue auxiliaire internationale ».

Sur la possibilité même de cette langue, je ne dirai rien, parce que j'aurais trop à dire. J'avouerai en un mot que je n'y crois pas et que l'espéranto ne me donne pas de plus sérieuses illusions que le volapuk.

D'ailleurs, l'idée de créer des langues artificielles, quand il y en a deux ou trois mille de bien vivantes sur la surface du globe ! Que l'homme est donc un animal qui aime à perdre son temps ! Supposons cependant la question dénouée et l'espéranto sous toutes les plumes. Le problème qui ne préoccupait ni Descartes, ni Leibnitz a

trouvé sa solution. Le monde du xxe siècle a sa langue particulière, l'espéranto, comme le monde savant du xviie siècle avait la sienne, le latin (1). La science est rigoureusement devenue internationale : elle se fait en espéranto, c'est dire qu'elle n'existe presque plus.

Il y a eu un très grand bonheur pour les peuples catholiques, c'est que la théologie y a évolué en latin, c'est-à-dire dans une langue inaccessible à la fois au peuple et aux femmes de la société polie. Elle a passé au-dessus du monde français sans toucher ni son intelligence, ni sa sensibilité, et cela pendant les années les plus délicates pour une nation, les années de sa formation. Les nations de l'est et du nord, au contraire, virent coïncider la naissance de leur conscience nationale avec les grands incendies théologiques de la Réforme. La théologie de Calvin et celle de Luther se formulèrent dans la langue du peuple : ces peuples devinrent, du même coup, théologiens. L'influence du protestantisme sur les mentalités est extraordinairement puissante, parce que toute prière, toute liturgie se traduit en un langage immédiatement sensible. Le petit

(1) Nicole traduisit *les Provinciales* en latin pour les *vulgariser*. Millon écrivait en latin les pamphlets qu'il destinait à l'Europe entière.

protestant est enveloppé, au lieu de langes, dirait-on, dans les feuillets de la Bible, — cette Bible dont l'Eglise, avec une sagesse infinie, défendait la traduction en langue vulgaire. Aujourd'hui encore, et dans un pays comme la France, et dans des milieux où l'on prétend à la liberté de penser, tout protestant est un prêtre. La société protestante est une société théologique.

Il y a des familles aux Etats-Unis où, sur six personnes, il y a six fidèles d'une secte différente. On ne parle même pas; chacun s'absorbe dans sa foi, chacun anxieusement redoute le Seigneur et se demande: Suis-je sauvé? Voilà l'exemple extrême que peut donner une société théologique.

Dans les sociétés catholiques, au contraire, où la théologie a évolué dans une langue morte, où la liturgie s'est cristallisée en des formules, où la prière en commun s'exprime en des syllabes qui ne sont que de la musique, ces sociétés sont demeurées dans une parfaite laïcité. La société française a laissé les prêtres exercer, selon les règles anciennes, leur sacerdoce, et elle a exercé le sien, qui fut de créer la politesse, le goût, le sourire.

Ceci est un apologue, et qui veut dire qu'une science — la théologie fut longtemps la seule

science et les comprenant toutes — qui développe, dans une langue morte ou factice, ses travaux et ses conclusions, se condamne à n'avoir qu'une influence presque nulle sur la marche des idées. Les congrès d'espérantistes pourront faire édicter des lois d'hygiène et même de morale, comme les conciles, les prescriptions religieuses; et le monde obéira sans doute, mais sans comprendre.

La science voudra-t-elle s'isoler et renoncer à l'influence qu'elle commence à prendre dans le monde?

Après tout, si une telle tendance se manifeste parmi les savants, ce sera peut-être un bien, diront certains. La société française, grâce au latin, a échappé à la théologie populaire, c'est-à-dire au protestantisme; grâce à l'espéranto, elle échapperait à la déformation scientifique... Mais je ne pense pas ainsi, et d'ailleurs nous n'en sommes pas là. L'espéranto est une rêverie.

305

Le Repos du Dimanche. — Les Européens, dit à peu près Schopenhauer, travaillent six jours la semaine pour avoir le droit de s'ennuyer le septième. Cela, c'est le dimanche

anglo-saxon. Le dimanche des peuples de civilisation latine a toujours été un peu moins triste; il tend, depuis quelques années, à s'assombrir. Plusieurs ligues ou associations y travaillent, les unes franchement, les autres hypocritement pieuses. Il s'agit au fond, ici ou là, de complaire au « Vieux Juif » et de le flatter en restituant au septième jour son indolence traditionnelle.

L'autre jour, M. Drumont citait avec émotion cette naïve apologie du dimanche que l'on trouve dans l'introduction de l'*Avertissement aux propriétaires*, de Proudhon :

« La joie du dimanche se répand sur tout; les douleurs, plus solennelles, sont moins poignantes, les regrets moins amers; le cœur malade trouve une douceur inconnue à ses cuisantes peines. Les sentiments se relèvent et s'épurent; les époux ont retrouvé une tendresse vive et respectueuse, l'amour maternel ses enchantements; la piété des fils s'incline avec plus de docilité sous la tendre sollicitude des mères.

« Le domestique, ce meuble à figure humaine, ennemi-né de celui qui le paye, se sent plus dévoué et plus fidèle, le maître plus bienveillant et moins dur; le paysan et l'ouvrier, que tourmente un vague soupçon d'égalité, sont plus contents de leur sort... »

Et c'est bien l'idéal biblique : la réalité moderne y correspond assez mal.

Il ne s'agit pas de s'attendrir ; très peu de se reposer ; il s'agit de s'amuser. Or il est bien évident que pour, que les uns s'amusent, il faut que les autres travaillent. Un dimanche, où tout le monde se reposerait, tout le monde s'ennuierait et on regretterait les plus longues journées de labeur.

Le repos est nécessaire et je souhaite pour tous ces longues heures de loisir, pendant lesquelles la vie semble se suspendre. Mais il n'est pas nécessaire que ce repos soit unanime et ces loisirs collectifs. Le véritable repos même consistant à regarder travailler, car il n'est de sensations que par contraste, il est bon qu'il y ait, dans la vie sociale, deux équipes, agissantes tour à tour et indolentes. La solution du repos hebdomadaire est dans le roulement et non dans la suspension du travail.

Il y a des activités indépendantes du public ; elles peuvent s'arrêter périodiquement sans que personne en souffre. Il y en a d'autres qui sont dépendantes du public ; elles ne le peuvent. Que l'on octroie d'abondants congés aux employés des postes, je le trouve excellent ; mais non pas que l'on ferme les bureaux.

Voilà le principe, tel qu'il s'applique à toutes les activités, non pas industrielles, mais commerciales. Craignons le dimanche anglais, le dimanche biblique. Il faut savoir composer avec la logique. Il n'est de vraie logique générale, d'ailleurs, que celle qui tient compte de toutes les logiques particulières. Elle est un compromis et non un principe.

306

Le Pape de la Libre-pensée. — C'est, paraît-il, M. Sergi, de son métier anthropologiste, et qui réside à Rome, dans une ancienne jésuitière, parmi trois mille crânes, sans compter le sien. Il a fait des confidences à un journaliste. Renan n'était pas un vrai libre-penseur; Spencer non plus. Les vrais libres-penseurs, on les verra à Rome, prochainement, où ils viennent en pèlerinage. L'Espagne, à elle seule, en fournit quatre cents : un bateau nolisé tout exprès les amènera de Barcelone à Civita Vecchia; ils feront leur entrée à Rome en bloc : cela sera sensationnel. La France sera représentée avec soin, notamment par le citoyen Petit-Jean, sénateur, et la citoyenne Bonnevial. La

devise de la libre-pensée internationale est : « Liberté, Progrès, Droit humain, Justice sociale. » Le libre-penseur, comme le dévot, est inoffensif ; il le sait, et ne marche qu'en troupeau : c'est un herbivore.

Novembre.

307

Russie et Japon. — Pour prendre parti entre les Russes et les Japonais, on se demandera de quel côté est la civilisation, c'est-à-dire notre civilisation. Ainsi posée, la question se résout d'elle-même. Une civilisation, dans le genre humain, cela correspond très probablement à ce que les naturalistes nomment espèce. Autant d'espèces, de groupes naturels irréductibles, autant de civilisations. On considère que des espèces sont d'autant plus voisines que leurs individus sentent moins d'aversion pour les êtres de sexe différent appartenant à l'autre espèce. Mettons-nous donc, nous autres vieux Européens (comme dit Nietzsche), nous autres physiciens de la vie et de l'amour, dans cette alternative : une Slave ou une Japonaise, une Blanche de Moscou ou une Jaune de Tokio ; non pour

une passagère entrevue, mais pour la vie la stabilité, la fondation d'une maison. Toutes les aberrations sont possibles, mais, même réalisées et définitives, elles restent des aberrations. Réfléchissons, laissant de côté les coups de folie sensuelle : avec laquelle de ces deux femmes avons-nous le plus de chances de nous trouver des points communs de sensibilité ? Je réduis la question à cela — qui est d'ailleurs le principal — pour la faire mieux comprendre et pour obtenir des réponses plus catégoriques.

Les guerres ne sont jamais que d'espèces, de races, de castes, de classes, — les classes étant des castes en formation, et ainsi de suite, à moins que l'on admette l'ordre inverse et que l'on croie que les espèces, tranchées comme telles à l'origine, tendent à une lente fusion. L'état présent de l'humanité ne semble guère permettre cette hypothèse. On y voit au moins trois ou quatre grandes espèces ennemies et irréductibles, et sans compter les débris des espèces vaincues, en voie de disparition. Entre classes, castes, races même, l'accord, après la lutte, est parfois facile, à cause, précisément, des points communs de sensibilité. Entre espèces, ces points communs sont nuls, en dehors de la luxure rapide ou des échanges commerciaux, lesquels

comprennent aussi les rapports de maître à esclave. Si la lutte se déchaîne, elle ne peut avoir d'autre issue, sauf en telles périodes de trêve, que l'écrasement de l'un des partis.

Des considérations humanitaires, c'est-à-dire chrétiennes, ou socialistes, comme on dit maintenant, peuvent cependant intervenir et tenter de vains amalgames. Cela s'est vu entre les Blancs et les Nègres, aux Etats-Unis, et on sait aussi que le christianisme y a particulièrement échoué dans sa tentative de conciliation. Le destin des Noirs aux Etats-Unis est écrit : ils seront ou de nouveau réduits en esclavage, ou déportés, ou exterminés. Ce qui se dessine, c'est l'esclavage : la solution serait excellente, parce qu'une vie humaine ou animale est une force et qu'il est plus intelligent de l'utiliser que de la détruire.

La question, en Mandchourie, se présente sous un aspect assez différent. Les Russes n'y sont pas chez eux ; les Japonais, non plus : mais les Japonais ont avec les indigènes et les Chinois, voisins et suzerains, de réels points communs de sensibilité. Il est donc possible que tout un monde jaune se lève contre les Russes, d'abord, puis contre le monde européen. Jusqu'ici les Chinois, d'une part, les Européens, de l'au-

tre, ont montré une grande réserve; mais les sympathies des uns et des autres sont connues et d'ailleurs inévitables. Les deux armées qui s'entrégorgent vers Moukden sont considérées de part et d'autre comme les avant-gardes des deux grandes espèces humaines qui se partagent le monde avec une inégalité qui n'est pas assez forte pour rassurer pleinement les héritiers de la Grèce et de Rome. Quelle que soit l'issue de ce premier engagement, qui paraît colossal et qui n'est rien, la question ne sera pas résolue. On a dit qu'en ces luttes d'espèces la trêve était possible. Elle est possible : elle peut durer dix mois ou un millier d'années.

Le péril jaune : on en parle comme d'un monstre futur; mais l'Europe l'a connu et en a senti le souffle sur ses épaules, il y a précisément cinq cents ans, quelque dix ans avant la naissance de Jeanne d'Arc. Tamerlan, ayant conquis Samarcande, Delhi, Bagdad, vaincu les Turcs à Ancyre, pris Smyrne et le Caire, n'avait besoin que d'un médiocre effort pour pénétrer en Europe. C'était au temps de la guerre de Cent ans; la France était impuissante. Il n'osa ou n'y songea, reprit le chemin d'Asie, laissant un frisson dans la chair de l'Occident. Mais, avant cela, l'Europe n'avait elle pas connu le péril sarrazin,

et ne devait-elle pas connaître le péril turc? Les conditions respectives des deux groupes ethniques n'ont guère changé, sans doute; mais si les Russes, vaincus, devaient abandonner la Mandchourie et permettre le contact terrestre permanent des Japonais et des Chinois, elles deviendraient plus mauvaises pour nous qu'à n'importe quel moment de l'histoire.

308

Idées singulières sur la morale. — Un critique d'un esprit très pénétrant, M. L. Bélugou, a bien voulu écrire, il y a quelques jours, que j'ai une tendresse particulière pour les questions de morale. Cela est vrai. Rien n'est d'ailleurs plus amusant, quand on a l'esprit bien fait. Je le reconnais, il entre dans ce goût bien de la frivolité. C'est une distraction, comme le jeu ou la promenade. J'ai toujours été surpris que les journaux ne possèdent pas une « chronique de la morale », comme ils en ont des sports et de l'élégance. Une signature aristocratique (comtesse de Tramar, baronne de La Marfée, etc.), un pseudonyme mondain (Etincelle II, Stella, Myosotis) donneraient à cette chronique une valeur bientôt appréciée, et les femmes par-

leraient morale comme elles parlent chiffons, avec le même entrain et les mêmes petits rires. La morale en effet se rattache étroitement à la mode et, comme elle, repose sur deux principes, la tradition, l'innovation. On porte toujours des vêtements, mais leur forme ne cesse de solliciter l'imagination des hommes. Qu'il y ait une mode rationnelle, cela a été soutenu par quelques couturières plus métaphysiques que pratiques, car le jour où la mode aurait trouvé sa forme définitive leur métier perdrait beaucoup de sa valeur.

Habiller le corps humain, dissimuler ses défauts, faire valoir ses avantages, lui donner une élégance qui lui manque le plus souvent, voilà le but de la mode. Celui de la morale est tout pareil ; pour le connaître, il suffira de remplacer dans la phrase précédente les mots corps humain par ceux-ci : mœurs humaines. On pourrait même, en adoptant cette dernière modification, se contenter d'une seule fórmule, et l'on verrait, définition éminemment propre à la méditation, que le but commun de la mode et de la morale est « d'habiller les mœurs humaines, etc. ».

Ce n'est pas une petite affaire et l'on comprend facilement que de laborieuses corporations y soient occupées à longueur d'année. La partie pratique est généralement laissée aux mains de

manœuvres qui, sous la haute direction « morale » de l'opinion publique, coupent les étoffes, frisent les plumes, chiffonnent les fleurs : la partie métaphysique se traite en des congrès à noms très variables : congrès de la libre-pensée, de la Ligue de l'enseignement, congrès de la philosophie, de la psychiatrie, d'archipuériculture, etc. C'est là qu'on jette les bases.

Une de ces assemblées a posé récemment le principe rationnel : « L'art d'habiller les mœurs, a-t-elle dit, doit être absolument indépendant de toute doctrine religieuse ou métaphysique ; il s'appuiera exclusivement sur les lois de la raison et les données de la science. »

Cette formule ne me satisfait pas : d'abord, parce que les principes de l'habillage rationnel des mœurs est fort peu solide ; ensuite parce que, en substituant l'idée de raison à l'idée de religion ou de métaphysique, le congrès, sans s'en douter, fait encore œuvre de religion ou de métaphysique. La raison n'est pas primordiale ; fruit de l'expérience, elle est modifiable selon l'évolution même de l'humanité. La raison d'aujourd'hui est la folie de demain. Mais chose plus grave, quoique très amusante, ces congressistes, en invoquant la raison, abandonnent la raison, car ils la transforment en sentiment. La raison

qu'ils nous servent sort de leur cœur et non de leur intelligence.

La mode et la morale vont donc continuer à évoluer en paix, avec une craintive lenteur, les yeux expressément fixés sur la tradition. Les congrès sont venus trop tard pour « jeter des bases ». La morale de cette année ne se différenciera de celle de l'année dernière que pour un œil très exercé. Il en sera de même des chapeaux. Qui sait où finit le vieux chapeau et où commence le nouveau ? Ah ! que la vie est difficile à comprendre, quand on n'est pas socialiste ou professeur de philosophie !

M. Ribot vient de nous expliquer la *logique des sentiments ;* il y a aussi une logique de la morale. Comme celle des sentiments, elle a sa source dans l'utilité. La morale, ce sont toutes les recettes, toutes les croyances, toutes les illusions qui renforcent la vie, la réchauffent, l'embellissent. Il faut habiller les mœurs avec décence, élégance et confortable. L'homme qui tue des ours et des renards pour que nous ayons chaud, cet hiver, voilà le véritable moraliste.

Décembre.

309

L'Amiral halluciné. — Il est bien difficile de croire à ces torpilleurs japonais que la flotte russe aurait rencontrés dans la mer du Nord, à ces esquifs mystérieux « qui n'ont pas dit leurs noms et qu'on n'a pas revus ». Une commission doit faire une enquête; mais il est douteux qu'elle fasse la lumière, pour plusieurs raisons dont les unes sont politiques et les autres, psychologiques.

La limite entre l'hallucination vraie, qui est la perception, et la perception fausse, qui est l'hallucination, est souvent bien difficile à établir. A qui n'est-il jamais arrivé d'apercevoir à un tournant de rue la personne qui occupait sa pensée, — et qui pourtant était loin de là? L'œil est si bien fait pour voir qu'il voit même quand il n'y a rien à voir. Faisant office de projecteur, il va prendre dans le cerveau et jette dans l'espace l'image qu'il contemplera ensuite à loisir. C'est un renversement très curieux du mécanisme normal. Au lieu que, dans le cas de la vision ordinaire, une image extérieure entre en nous

par la voie de l'œil, dans le cas de l'hallucination, c'est une image intérieure qui sort de nous : ensuite, l'œil revient à sa vraie méthode et il regarde.

C'est ainsi que se sont créés tous les êtres fantastiques dont les enfants et les peuples enfants remplissent le monde. Comme le moment le plus favorable à l'hallucination est celui où toutes les formes se confondent, où il y a encore un peu de lumière, mais pas assez pour limiter le contour des objets réels, c'est vers le soir, ou pendant les nuits à demi claires, que les fausses visions se multiplient. La lumière excessive dans un milieu uni,comme le désert, la mer calme, est aussi très favorable à ces sortes d'hallucinations.

Elles n'ont rien de pathologique. Généralement, quand l'esprit est sain, elles ne laissent qu'un souvenir assez vague, le jugement intervenant d'ailleurs pour montrer leur inanité. Il ne faut aucunement les confondre avec celles qui sont symptomatiques d'un grave désordre mental, définitif ou passager.

Elles peuvent être collectives, atteindre au même moment ou successivement un assez grand nombre de personnes. Elles sont fréquentes dans les campagnes et il est peu de paysans qui

n'aient vu, certain soir, quelque chose d'extraordinaire. Tout le monde a entendu parler de celles de Tilly, engendrées, il est vrai, par les visions maladives d'une névropathe. Mais des gens assez raisonnables y participèrent. L'une de ces personnes, se demandant, en la simplicité de son cœur, si c'était là œuvre de Dieu ou œuvre du diable,son imagination trancha aussitôt la question, et elle vit apparaître une sorte de vierge démoniaque, avec une tête angélique et des mains terminées par de longues griffes noires. Les satyres et les sirènes n'ont sans doute pas eu d'autre origine.

En certaines campagnes, où là foi est encore vive, la mort du curé de la paroisse jette un grand désarroi dans les esprits. Il est presque de règle que, dans les jours suivants, le curé « revient », c'est-à-dire se rend visible à ses anciens paroissiens. On interprète différemment cette manifestation, mais l'opinion générale est que le revenant réclame des prières. On obéit et la figure ne reparaît plus. Il en est d'obstinées, cependant. Alors, curés maudits, ou dames blanches, le personnage fantastique entre dans la légende et y persévère durant des siècles.

Une des plus célèbres de ces hallucinations à

la fois collectives et successives est celle qui a fait voir à tant de marins, sous les formes les plus variées, le serpent de mer. Il est possible que la mer recèle des poissons monstrueux, mais on n'en harponna jamais aucun : le serpent de mer n'est connu que comme une vision.

Jadis, au temps des dieux, les bergers voyaient des Faunes et des Dryades ; les marins voyaient des Tritons et des Néréides. La ville de Lisbonne prit la peine, dit Pline, d'envoyer à Tibère une députation « pour lui annoncer qu'on avait vu et entendu dans une grotte un Triton qui jouait des airs avec une conque, *in quodam specu concha canentem tritonem* ». Les Néréides, dans le même siècle, n'étaient pas très rares sur les rivages de l'Atlantique ; il y eut même, au temps d'Auguste, une épidémie parmi ces charmantes créatures, ce que fit savoir à l'empereur, dans un rapport officiel, le légat de la Gaule.

Il semble bien que, dans ces hallucinations inoffensives, on voie, selon la disposition présente, ou bien ce que l'on désire voir, ou bien ce qu'on désirerait ne pas voir. Nous avons des mots différents pour caractériser des opérations de l'esprit dont les résultats sont identiques. On pense à ce que l'on veut oublier ; on oublie

ce que l'on voudrait garder éternellement dans son souvenir.

La volonté ne suffit pas, ni pour voir exactement ce qui est visible, ni pour échapper à l'hallucination. On peut même dire que le recours à la volonté est déjà un signe de maladie. Les esprits tout à fait sains n'ont pas besoin de vouloir : ils agissent. Ils se maintiennent mécaniquement en équilibre sans être obligés de désirer cette pharmacopée. Mais les plus sains ont leurs défaillances. Cette vision des Russes est d'ailleurs prophétique : et s'ils n'ont pas encore vu les torpilleurs japonais, ils les verront

310

Le Métier de délateur. — Le métier de délateur n'est pas très estimé en France, sans doute parce qu'il est trop facile, trop à la portée du premier venu; sans doute aussi parce que la nation n'est pas disciplinée. Dans les associations secrètes, chrétiennes, maçonniques, politiques, ou extra-sociales (comme les compagnies de voleurs), la délation est imposée comme un devoir moral; elle porte sur les adhérents d'abord, puis sur le reste de la société. Chez les Jésuites, toute fonction est doublée; chaque titulaire offi-

ciel est surveillé dans l'ombre par un espion particulier. Ce système est d'ailleurs pratiqué, avec plus ou moins de méthode, grâce à des concours volontaires, par tous les gouvernements. Il est légitime, en somme, en tant qu'il ne s'applique qu'aux affaires de service et qu'il ne sert qu'à contrôler la manière dont un fonctionnaire s'acquitte de la fonction qu'il a sollicitée. Il serait préférable de pouvoir s'en remettre à la conscience de chacun; mais cela serait bien aléatoire.

Il y a en Angleterre des sociétés de délation qui fonctionnent au grand jour; elles suppléent à l'inertie des lois répressives, qui ne se mettent presque jamais en mouvement que sur l'initiative privée. En France, où la situation est très différente, il existe au moins une société de ce genre, celle qui s'intitule, je crois, « contre la licence des rues ». On ne la prend plus guère au sérieux; mais elle a été redoutable et a fait plus d'une victime.

Les délateurs dont les fiches sont centralisées au Grand Orient et au ministère de la guerre se livrèrent à une besogne beaucoup moins récréative. Il s'agit de savoir quels journaux lit un officier, si sa femme va à la messe, s'il est partisan de la séparation des églises et de l'Etat,

toutes notions dont l'acquisition n'est pas de nature à exciter beaucoup de fièvre. Elles manquaient vraiment de polissonnerie, les fiches de M. Vadecard. On ne fera jamais rien de bien en ce genre sans les femmes de chambre. Ce doit être la bêtise monotone de ces petits papiers qui a dégoûté la frère Bidegain. Mais il en a trouvé un bon prix. Heureux homme ! Cela ne valait pas quarante mille francs. Je suis persuadé que M. Anatole France y a pris beaucoup moins de plaisir qu'aux *Mémoires secrets* de Louis Petit de Bachaumont.

Il est beaucoup question des « espions de police » dans Bachaumont, comme dans tous les mémoires plus ou moins secrets du dix-huitième siècle. Chamfort a donné la définition du personnage : « Je me promenais un jour avec un de mes amis, qui fut salué par un homme d'assez mauvaise mine. Je lui demandai ce que c'était que cet homme ; il me répondit que c'était un homme qui faisait pour sa patrie ce que Brutus n'aurait pas fait pour la sienne. Je le priai de mettre cette grande idée à mon niveau. J'appris que cet homme était un espion de police ». Brutus, qui maintenant écrit dans les journaux, a changé d'avis. Il approuve, n'ayant pas le temps d'opérer lui-même, le citoyen généreux

qui se fait, pour son parti, espion de police ; il est même allé jusqu'à traiter d'infâmes ceux qui étaient dénoncés. Il a peut-être voulu dire récalcitrants : on ne sait plus très bien la langue française.

L'idéal, en effet, pour un gouvernement basé sur la délation, serait que les citoyens coupables de tiédeur voulussent bien se dénoncer eux-mêmes et s'offrir au châtiment. Ainsi, dans les cloîtres austères, le moine pécheur s'agenouille devant ses frères attentifs et « fait sa coulpe ». En attendant, nos contemporains s'exercent à confier aux autorités compétentes les fautes de leurs rivaux. C'est plus facile, et c'est lucratif.

INDEX ANALYTIQUE

Les chiffres indiquent les paragraphes

—

TABLE DES MATIÈRES

1902

JANVIER

FÉVRIER

MARS

AVRIL

MAI

JUIN

AOUT

SEPTEMBRE

OCTOBRE

NOVEMBRE

DÉCEMBRE

1904

JANVIER

FÉVRIER

MARS

AVRIL

MAI

JUIN

JUILLET

AOUT

SEPTEMBRE

OCTOBRE

NOVEMBRE

DÉCEMBRE

Poitiers. — Imp. Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.



